Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tudessurlard00bareuoft

A LA MÉMOIRE

DE

MONSIEUR CH.-M. DE FELETZ,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'origine de ces études remonte aux leçons du maître illustre dont l'enseignement et les idées ont fécondé tant de travaux. En lisant, il y a longtemps, cette partie du *Cours de littérature française* où M. Villemain fait si bien ressortir, dans l'imitation de la tragédie antique, la part d'originalité qui revient à l'esprit et aux mœurs de la chevalerie, je conçus la pensée de chercher et de suivre les traces d'une institution dont tant de traits se reproduisent dans la physionomie particulière à notre théâtre. Je connais trop maintenant la difficulté du sujet pour me flatter d'avoir réussi. Mais, quelle que puisse être la valeur de cet essai, je n'en aime pas moins à signaler d'où est partie l'impulsion qui m'a dirigé vers ces recherches. Il faut savoir avouer ce dont on est redevable à ses maîtres. A ce titre, je ne saurais oublier le savant et bienveillant doyen de la Faculté des lettres, M. J. V. Le Clerc, dont les encouragements et les conseils m'ont toujours soutenu dans la poursuite de ma tâche. Que ne m'a-t-il été donné, dans l'intérêt de ces études, d'y recourir plus souvent et plus tôt !

A481
YbE

ÉTUDES

SUR

LA RÉDACTION ESPAGNOLE

DE

L'AMADIS DE GAULE

DE

GARCIA ORDOÑEZ DE MONTALVO

PAR E. BARET,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE,
PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE DE POITIERS.

Est quadam prodire tenus, si non datur ultra.
(Hor.)

PARIS,

AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES GRÈS, 5.

1853.

Paris.—Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

39985
28/9/97

INTRODUCTION.

Plus on étudie l'antiquité, plus on remarque avec étonnement les différences profondes qui nous séparent des anciens. Entre les deux civilisations s'est opérée, on le sent, une grande révolution morale. Par l'effet de ce changement, l'homme a été soumis à d'autres idées; il se gouverne par d'autres mobiles. Avec un monde nouveau ont pris naissance des opinions, des sentiments, des usages d'un caractère étrange, et jusque-là inconnus.

Chez les deux peuples entre lesquels se partage l'histoire de l'antiquité, la société n'offrit jamais ces contrastes singuliers, ces étranges disparates Les otages achéens que transplanta violemment la conquête, les philosophes, les médecins, les rhé-

teurs grecs, qu'attiraient à Rome l'espoir du gain ou l'amour de la renommée, n'ont consigné nulle part la surprise qu'ils y éprouvèrent. S'ils méprisaient la rudesse de leurs vainqueurs, ils comprenaient leurs usages. Mais supposez un contemporain de Polybe ou de Platon transporté tout à coup, au seizième siècle, dans les palais de Fontainebleau ou de Blois. Ce qui étonne d'abord le Grec, c'est le mélange assidu des deux sexes. Qu'est devenue l'austère pudeur du gynécée? Les femmes de sa patrie vivent retirées au fond d'un appartement dont l'accès n'est ouvert qu'aux parents et au chef de la famille. La loi leur prescrit de sortir voilées. Des esclaves attachés à leur personne les protégent contre des insultes toujours à craindre. L'ombre du foyer domestique et l'oubli, voilà leur destinée. Ici, exposées à tous les regards, entourées d'empressement et de soins, la courtoisie de chacun veille à leur sécurité : elles paraissent exercer l'empire.

L'étonnement du Grec redouble à mesure qu'il pénètre dans la société. Son cœur, qui bat et s'exalte à l'idée de liberté et de patrie, ne s'ouvre guère à la pitié. A ses yeux, l'étranger est un ennemi que l'on massacre froidement après le combat, ou que l'on vend, comme un butin, à l'enchère. Ici il entend moins célébrer le courage dans la mêlée que l'humanité après la victoire. Il voit des

soldats dont l'armure est décorée, au lieu d'insignes militaires, d'ornements détachés de la parure d'une maîtresse. On lui montre des prisonniers sans autre chaîne qu'une parole donnée. A ses yeux, céder devant le péril ne déshonore pas même le plus vaillant, et c'est un trait de grandeur d'âme d'opposer la supériorité de la raison à l'outrage. Il ne peut s'expliquer cette loi de l'honneur qui prescrit de ne jamais calculer le danger, ou qui demande du sang pour laver un affront.

Le gentilhomme guidé par la générosité, le point d'honneur, la religion de la parole, le chevalier vengeur de la faiblesse opprimée, protecteur né des dames et damoiselles *en desconfort*, se distingue déjà profondément du citoyen d'Athènes ou de Rome. Il est pourtant une autre nouveauté qui distingue plus profondément encore les deux civilisations. J'entends parler de la nature particulière qu'a revêtue, dans les âges modernes, la passion de l'amour. L'amour, dans l'antiquité, est un sentiment simple. Cette passion prend chez les modernes une sorte d'exaltation et d'enthousiasme mystiques; elle se complique de scrupules et de combats, de douleurs sans motifs, d'une étrange et vague mélancolie. Tant de maux soufferts, tant de ruines amoncelées ont peut-être contribué à éveiller dans l'âme humaine ces dispositions complexes et nouvelles. L'antique

simplicité des sentiments a disparu, comme dans le cœur de l'homme éprouvé s'altère la candeur de l'adolescent.

Ces sentiments, ces mobiles nouveaux sont-ils spontanément issus du mouvement de formation de la société moderne? ou ne furent-ils, à beaucoup d'égards, qu'un retour à la haute civilisation détruite dans le midi de la Gaule? question bien intéressante, mais obscure et difficile, que je ne saurais songer à résoudre (1). Quoi qu'il en soit, vers la fin du onzième siècle, on voit ces idées se résumer dans une institution originale, emblème de leur nouveauté. Je veux parler de la *chevalerie*. Je n'ai point à m'étendre ici sur la nature et les effets de cette institution; mais il est de l'essence même de mon sujet d'en signaler l'extrême importance. Je me bornerai donc à poser en fait que, s'il est une cause qui ait agi sur la société européenne, et qui ait contribué à la distinguer de la civilisation des anciens, c'est par excellence cet ensemble de sentiments et d'i-

(1) « Il y a dans ce que l'histoire rapporte du caractère et des mœurs des chefs gaulois, et, en général, des Gallo-Romains du Midi, vers les derniers temps de l'Empire, des traits qui ont une analogie singulière avec des traits saillants du caractère chevaleresque. » *Hist. de la litt. prov.*, I, p. 58, et *Hist. de la Gaule méridionale*, I, p. 197 et 230, sqq. les curieux récits de M. Fauriel.

dées généralement désigné par le nom de *chevalerie* (1).

Toutefois, s'il est vrai que l'esprit chevaleresque soit un des mobiles principaux de la civilisation moderne, il importe de reconnaître et de déclarer qu'il n'est ni le principal ni le plus puissant. Je ne prétends faire à la chevalerie que sa part légitime. Le principe universel de la grande révolution des temps modernes, qui pourrait le nier, c'est Jésus-Christ, c'est l'Évangile ; et je suis assurément convaincu que, pour retrouver les premiers germes des sociétés européennes, il faudrait, par delà l'origine de l'institution chevaleresque, remonter jusqu'aux assemblées des premiers chrétiens.

Il y a plus : la chevalerie, en tant qu'institution militaire, est sans doute d'origine barbare, et remonte à la cérémonie de l'investiture des armes, par laquelle le guerrier germain était admis dans la tribu. Elle fut au commencement une cérémonie purement civile ou politique. Mais, par le caractère nouveau qu'elle ne tarda pas à revêtir, cette institution releva directement du christianisme, et elle doit être en grande partie regardée comme l'œuvre du clergé.

Dans le chaos de barbarie qui suivit la disso-

(1) Voyez p. 193.

lution de l'empire carlovingien, le clergé, organe d'une foi révérée, conservait un reste d'autorité qui avait survécu à la destruction de toutes les autres. Il conçut l'idée de diriger à son profit et au profit de la société en péril la force grossière et brutale de ces chefs à demi sauvages, dont la turbulence ne reconnaissait plus d'autre droit que celui de l'épée. « On vit alors les prêtres en possession d'investir les jeunes guerriers de l'ordre féodal de leurs premières armes... Le guerrier ainsi institué par le prêtre ne fut plus, il fut du moins censé ne plus être, le guerrier turbulent et farouche qui, mesurant son droit à sa force et à son courage, regardait comme sien tout ce qu'il pouvait ravir impunément. Ce fut un champion de l'Église qui n'avait reçu des armes que pour les consacrer à la défense de la religion, à la protection du faible contre le fort, de l'opprimé contre l'oppresseur. En un mot, ce fut un chevalier dans l'acception historique et caractéristique du mot (1). »

Morale chrétienne, sentiments chevaleresques, tels sont donc les éléments nouveaux qui, mêlés au fonds invariable de l'humanité, ont produit une civilisation d'une physionomie originale et distincte. Ces faits bien connus, on n'a plus de peine

(1) *Ibid.*, p. 182.

à se rendre compte des causes qui nous séparent si profondément des anciens. On en suit aisément dans la société le développement et les effets divers.

Mais les idées ne font pas toutes seules leur chemin dans le monde. Outre la puissance d'expansion qui leur est propre, certaines causes auxiliaires viennent en accélérer la diffusion et le progrès.

Parmi ces agents secondaires, la littérature est un des plus puissants; car, si les livres commencent par reproduire l'image de la société, ils réagissent ensuite sur le monde, et lui rendent, ordinairement avec une énergie nouvelle, les sentiments dont ils se sont d'abord inspirés. Si donc il est une littérature étroitement liée à l'institution chevaleresque, qui de bonne heure se soit emparée de ces idées, qui les ait non-seulement célébrées sur tous les tons, mais réduites en système; qui, dans le silence de l'Europe barbare, en ait fait le thème assidu de compositions aussi ingénieuses que brillantes, on conçoit quelle action aura dû exercer une telle littérature sur la propagation des idées nouvelles, et quel grand compte il faudra tenir de ses productions pour expliquer le renouvellement social.

Or cette littérature a existé. Elle a étendu son influence sur l'Europe entière. L'étude des mo-

numents qu'elle a produits ou inspirés est encore aujourd'hui la meilleure interprétation, et, pour ainsi dire, le commentaire perpétuel des idées, des sentiments et des mœurs de l'ancienne société.

Je veux parler de la littérature trop exclusivement appelée provençale, puisque le nord a eu ses trouvères comme le midi de la France ses troubadours, et que d'ailleurs, plus on remonte vers l'origine, moins entre la langue d'oc et la langue d'oil apparaissent les différences. Profondément originale, comme l'ensemble d'institutions et de mœurs dont elle était le tableau, personne n'ignore quelle grande place occupe dans cette littérature l'expression de l'amour.

Dans l'esprit des poëtes chevaleresques, cette préférence avait sa raison. Elle tenait à une théorie, je dirai presque à une philosophie nouvelle sur la nature de l'amour et sur ses effets. Dans le système provençal, système tellement arrêté qu'il a son dictionnaire particulier, dont les termes n'ont d'équivalent dans aucune autre langue (1),

(1) « La simple existence de ces mots *domnei*, *domnear*, *domneiaire*, etc., est un fait important et curieux dans l'histoire de la civilisation moderne. Ce sont peut-être, dans l'immense répertoire des langues humaines, les seuls que l'on puisse citer comme créés exprès pour exprimer et consacrer la soumission respectueuse, le dévouement enthousiaste de la force à la grâce et à la beauté. » *Hist. de la litt. provençale*, I, p. 515.

l'amour n'est pas une passion, mais un culte. C'est plus qu'un sentiment, c'est une vertu. L'amour, dans ce système, est le principe de toute activité, de toute valeur et de toute gloire. Sans lui, l'homme est incapable de rien de grand ni d'élevé; avec lui, le désir de plaire à l'objet aimé engendre la vaillance, la courtoisie, la libéralité, la magnificence, toutes les vertus que doit posséder un chevalier. C'était là un projet de doctrine fondamental et convenu, dont l'expression est un des traits les plus assidûment répétés, les plus caractéristiques de la littérature chevaleresque.

« Un homme, dit le troubadour Raimbaud de Vaqueiras, un homme peut bien, s'il veut s'en donner la peine, être heureux et monter en prix, sans amour : il n'a qu'à se garder de bassesse, et mettre tout son pouvoir à bien faire. Ainsi donc, bien qu'amour me faille, je persiste à faire aussi bien que je puis ; et, pour avoir perdu dame et amour, je ne veux point perdre prix ni valeur : sans dame et sans amour, je veux vivre preux et honoré ; je ne veux pas d'un mal en faire deux.

« Toutefois, si je renonce entièrement à l'amour, je renonce, je le sais bien, au mieux de tout bien. L'amour améliore les meilleurs, et peut donner de la valeur aux plus mauvais. D'un lâche il peut faire un brave, d'un grossier, un homme gracieux et courtois ; il fait monter maint

pauvre en puissance. Puis donc que l'amour a tant de vertu, j'aimerais volontiers, moi, si envieux de mérite et d'honneur, j'aimerais, si j'étais aimé. »

Que l'on réfléchisse à l'éclat dont brilla cette littérature, à sa vaste diffusion, à la réputation et au talent des principaux jongleurs et troubadours; que l'on considère que, dans l'esprit de tout homme de condition féodale, les idées fondamentales de la théorie dont nous parlons étaient et demeurèrent très-longtemps des points de croyance enseignés dogmatiquement, et l'on comprendra comment sur le théâtre, dans le roman, l'expression de l'amour est devenue par la suite si absolument nécessaire. On s'expliquera les vers de Boileau (1). On aura enfin le secret de l'espèce de tyrannie qui a si longtemps imposé à nos poëtes dramatiques d'inévitables scènes de galanterie, même dans les sujets les plus sombres, les plus évidemment opposés à de semblables tableaux.

Avant l'apparition de la littérature chevaleresque, rien ne peut aider à expliquer certaines particularités des mœurs modernes, comme par exemple le changement de la condition des femmes, leur rôle et leur importance nouvelle

(1) Bientôt l'amour, fertile en tendres sentiments,
S'empara du théâtre, ainsi que des romans.
(*Art poétique.*)

dans la société. Dans les romans de chevalerie, image fidèle de la société féodale, on voit en effet les femmes assidûment mêlées aux fêtes et aux banquets, très-souvent célébrés en leur honneur. Les femmes président aux jeux guerriers des tournois. Les damoiselles s'empressent autour du vainqueur pour le désarmer et sonder au besoin ses blessures. La théorie chevaleresque de l'amour attribuant aux femmes une véritable suprématie morale sur les hommes, proclamant les dames arbitres souveraines de la destinée des chevaliers, comment celles-ci n'auraient-elles pas occupé dans les habitudes sociales la place qu'elles tenaient dans les sentiments?

Voilà quelques-unes des réflexions par lesquelles je suis arrivé à entreprendre l'étude de l'un des plus célèbres monuments de la littérature chevaleresque. Vivement frappé des modifications singulières que nos poëtes dramatiques ont fait subir à certaines compositions des anciens, convaincu qu'à cet égard ces écrivains obéissaient aux dispositions de leur siècle, je me suis demandé où donc avaient pris naissance ces exigences modernes, qui, dans la reproduction des œuvres de l'antiquité, ont amené cette espèce de métempsycose. De ces sentiments, de ces exigences modernes, la source principale et prochaine se trouve, je le répète, dans l'esprit et la littérature che-

valeresques. C'est la chevalerie qu'il faut considérer comme une des causes les plus actives de notre renouvellement littéraire et social. C'est à l'influence chevaleresque qu'il convient de rapporter surtout l'originalité de certaines compositions modernes, ou, dans les productions imitées de l'antiquité, le côté par où elles se distinguent quelquefois heureusement de leur modèle.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

Du choix de l'*Amadis de Gaule* comme sujet d'étude ; — célèbre dès son apparition.— Opinion de Torquato Tasso.— De l'*Amadigi di Francia.*

Pour justifier ce choix de l'*Amadis de Gaule,* et faire sentir l'importance que je crois pouvoir attribuer à ce roman, il serait peut-être bon de commencer par exposer l'opinion des critiques et des contemporains français, témoins de sa vogue immense, pendant l'espace d'un siècle. Mais je ne veux pas anticiper sur un point que je traiterai plus tard en détail. Je crois cependant que c'est ici le lieu de faire remarquer l'effet de surprise et d'admiration que, peu d'années avant la traduction de des Essarts, produisit l'apparition de la version espagnole sur les

esprits les plus délicats et les plus éclairés de l'Italie.

Pendant le séjour que fit en Espagne, vers 1535, Bernardo Tasso, en qualité d'envoyé de Ferrante Sanseverino, prince de Salerne, il connut l'œuvre de Montalvo, et fut témoin de l'enthousiasme qu'excitait, dans le public et à la cour, un récit qui, sous des couleurs nationales, offrait un tableau rajeuni des mœurs et des sentiments chevaleresques. Cette popularité de l'*Amadis*, à l'époque de la mission de Tasso, se trouve en effet confirmée de la façon la plus curieuse par certains détails de la vie de saint Ignace de Loyola : « Quum esset inanium librorum mendaciumque lectioni deditissimus, qui sunt de egregiis illustrium virorum gestis inscripti, ubi se incolumem sensit, nonnullos ex iis fallendi temporis gratia sibi dari poposcit. At in ea domo nullus ejus generis liber inventus est... Nonnunquam ab horum lectione qui dati fuerant (*Vita Christi, Flos sanctorum*), animum ad eas res cogitandas transferebat, quas superiori tempore legerat; nonnunquam ad inania illa animi sensa, quæ ante cogitare erat solitus, multa hujusmodi, prout illi sese obtulissent. Ex his una erat cogitatio, quæ præ cæteris ita ejus cor occuparat, ut statim in eam velut immersus et absorptus, duas, tres, quatuorque horas, quod nec ipse perciperet, illa detineretur. Ea vero erat, quidnam potissimum in obsequium illustris feminæ ac-

turus esset, qua ratione ad eam urbem, in qua ipsa erat, proficisci posset, quibus verbis alloqueretur eam, quos jocos et sales adhiberet, quod specimen bellicæ exercitationis in ejus gratiam ederet (1)».... « Hoc modo iter prosequitur in Montem Serratum, animo, quod semper solebat, res magnas versans, quas amore Dei esset acturus. Et qum mentem rebus iis refertam haberet, quæ ab *Amadæo de Gaula* conscriptæ, et ab ejus generis scriptoribus, nonnullæ illis similes ei occurrebant. Itaque statuit, ad arma sua (ut inter milites dicitur) vigilias agere tota nocte una, neque sedens neque jacens, sed vicissim stans, et flexus genua, ante altare Dominæ nostræ Montis Serrati, ubi vestimenta sua deponere statuerat, et Christi arma induere (2). »

Plus tard, ayant suivi en Flandre son patron, Tasso céda aux sollicitations de Sanseverino, qu'appuyaient vivement D. Louis d'Avila, don Francesco de Tolède, ainsi que d'autres grands seigneurs de la cour impériale, et prit l'engagement de traiter en langue italienne cette histoire d'Amadis, la plus gracieuse, dit-il, la plus séduisante que je connaisse (3). Il composa d'abord deux ébauches tirées des principaux épisodes du roman espagnol *Ama-*

(1) Acta antiquiss. a P. Ludov. Consalvo ex ore Sancti excepta, VII, p. 638, apud Bolland.

(2) *Ibid.*, p. 636.

(3) Lettres de Bernardo Tasso, Venise, 1585, I, p. 78, 84, 93, 100.

digi et *Floridante*, qu'il réunit définitivement en un seul poëme, sous le titre conservé d'*Amadigi di Francia*. C'est une imitation libre de l'original, sans autre modification importante que l'addition de deux personnages, *Alidor* et *Mirinda* : le premier, frère d'Oriane; la seconde, sœur d'Amadis, amazone guerrière, dont la valeur n'a d'égale que celle de son frère. Le premier dessein de Tasso, qu'appuyait fortement Sperone Speroni, son ami, était d'écrire son poëme en vers *sciolti*, comme plus conformes à la majesté de l'épopée. Sur le commandement exprès de Sanseverino, il composa son poëme en stances, et, prétend M. Panizzi, avec le dessein de surpasser l'Arioste.

Torquato Tasso professait la plus grande estime pour l'œuvre de son père. Il va même jusqu'à préférer les caractères d'Alidor et de Mirinda à ceux de Bradamante et de Roger. L'appréciation qu'il fait de l'*Amadigi*, dans l'*Apologia della sua Gierusalemme*, lui fournit l'occasion de porter sur l'*Amadis* espagnol ce jugement important : « Per giudizio di molti, e 'l mio particolarmente, è la più bella che si legga fra quelle di questo genere, e forse la più giovevole, perchè nello affetto e nel costume si lascian' addietro tutte l' altre, e nella varietà degli accidenti non cede a alcuna che da poi o prima fosse stata scritta. »

Le Tasse entre ailleurs dans plus de détails, et

appuie particulièrement sur le caractère qui, à ses yeux, faisait la nouveauté, et même la supériorité de l'Amadis de Gaule, c'est-à-dire cette délicatesse raffinée, cette sentimentalité platonique, que prend dans ce roman la passion de l'amour. L'influence éloignée des idées de Platon était-elle présente à l'esprit du Tasse? C'est peut-être ce qu'il serait permis de conjecturer, d'après l'examen du système de Platon, qui précède les réflexions sur l'emploi de l'amour dans le poëme épique, d'où nous extrayons le passage suivant : « Ma se l' amore è non solo una passione, e un movimento dell' appetito sensitivo, ma uno habito nobilissimo della volontà, come volle san Thomaso, l' amore sarà più lodevole negli heroi, e per conseguente nel poema heroico : ma gli antichi o non conobbero questo amore, o non volsero descriverlo negli heroi : ma se non honorarono l' amore come virtù humana, l' adorarono quasi divina, però niuna altra dovevano stimar più conveniente agli heroi. Laonde attioni heroiche ci potranno parer oltre l' altre quelle che son fatte per amore. Ma i poeti moderni se non vogliono descriver la divinità dell' amore in quelli ch' espongono la vita per Christo, possono ancora nel formarvi un cavaliere, descriverci l' amore come un' habito costante della volontà, e così gli hanno formati oltre tutti gli altri quegli scrittori spagnuoli, i quali favollegiarono nella loro lingua materna senza obligo

alcuno di rime, e con si poca ambitione, ch'a pena è passato alla posterità nostra il nome d' alcuno, ma qualunque fosse colui che ci descrisse Amadigi amante d' Oriana *merita maggior lode,* ch' alcuno degli scrittori francesi, e non traggo di questo numero Arnaldo Danielle, il quale scrisse di Lancilotto, quantunque dicesse Dante :

> Rime d' amore, e prose di romanzi
> Soverchio tutti, e lascia dir gli stolti,
> Che quel di Lemosi credon ch' avanzi.

« Ma s'egli havesse letto *Amadigi di Gaula*, o quel di Grecia, o *Primaleone*, peraventura haurebbe mutata opinione : perche più nobilmente, e con maggior costanza sono descritti gli amori da poeti spagnuoli, che da francesi, se pur non merita d' esser tratto da questo numero Girone il cortese, il quale castiga così gravemente la sua amorosa incontinenza alla fontana : ma senza fallo è maggiore lode havere in guisa disposto l' animo, ch' alcuno affetto non possa prender l' arme contra la ragione (1). »

Ainsi le Tasse n'hésite pas à donner formellement la préférence à l'*Amadis* espagnol sur tous les romans français, sans en excepter Lancelot, sans s'arrêter à l'opinion de Dante. On peut néanmoins s'étonner de voir un tel esprit étendre son admiration à *Primaléon* et à l'*Amadis* de Grèce ;

(1) Discorsi del poema heroico, pag. 46. Napoli.

très-peu d'accord en cela avec Cervantes, qui, s'il partage entièrement l'opinion du Tasse sur notre roman, envoie sans scrupule au bûcher *Primaléon*, *Platir*, et la suite nombreuse des descendants d'*Amadis*. Toutefois, dans la question qui nous occupe, ce jugement du grand poëte est important à plusieurs égards. Non-seulement il consacre la supériorité de l'*Amadis* sur tous les autres romans de chevalerie, mais il tranche déjà, en faveur de l'Espagne, la question si obscure et si débattue de son origine. Le Tasse ne semble soupçonner ni la version de Lobeira, ni les prétentions des Portugais, ni la revendication posthume insérée par le traducteur français des Essarts dans sa dédicace. Il est donc temps d'aborder cette discussion épineuse. J'espère démontrer que si, par la tradition primitive, l'*Amadis de Gaule* dérive de la source commune des romans de la Table ronde, si même il a existé une version portugaise, c'est néanmoins à l'Espagne que doit principalement demeurer l'honneur d'avoir créé, sur un thème ancien, une composition originale, en introduisant dans un cadre emprunté la nuance des sentiments, et l'art nouveau, qui donnent à notre roman son importance et sa valeur spéciales.

CHAPITRE II.

De l'origine de l'*Amadis de Gaule*.—Certitude d'une version portugaise.—Preuves de l'existence d'une version espagnole antérieure à Vasco de Lobeira.

Il est certain qu'il a existé une version portugaise de l'*Amadis de Gaule*. La preuve en résulte d'un ensemble de témoignages formels que nous allons exposer en faisant observer préalablement, 1° que ces témoignages n'ont cependant jamais rallié les esprits, même en Portugal, à une opinion unanime sur la question de l'auteur; 2° que, si ces témoignages établissent d'une manière certaine l'existence dans le passé d'une version portugaise, ils ne détruisent nullement les preuves d'une version espagnole antérieure à celle-ci.

Gomez Eannes de Zurara, garde des archives de Portugal, en 1454, auteur exact et consciencieux de trois remarquables chroniques, indique formellement comme auteur de l'*Amadis de Gaule* le Por-

tugais Vasco de Lobeira. Les expressions de cet historien sont des plus précises : « Il déclare souhaiter surtout de ne pas voir sa *Chronique*, ouvrage sérieux et véridique, confondue avec des histoires, telles que celle d'Amadis ; laquelle, dit-il, fut le produit de l'imagination d'un gentilhomme nommé Vasco de Lobeira, attaché à la cour du roi Jean Ier de Portugal, et dont tous les détails sont uniquement tirés du cerveau de l'auteur (1). » Un autre passage de la même *Chronique* ajoute un grand poids à ce témoignage en faveur de Lobeira. Zurara annonce dans sa Préface, « avoir voulu se borner à la simple relation des événements arrivés de son temps, ou assez voisins de lui pour avoir pu en être informé avec certitude. »

Diego Machado Barbosa, auteur de la *Bibliotheca Lusitanica*, à l'article *Vasco de Lobeira*, donne également ce Portugais comme l'auteur de l'Amadis. Voici les paroles de ce compilateur, qui d'ailleurs ne nous paraît briller ni par les lumières ni par la critique : « Vasco de Lobeira, également célèbre par ses talents naturels et par ses services militaires, naquit à Oporto. Il fut armé chevalier de la main de notre invincible monarque, le roi Jean Ier, au

(1) Chronicle of the conde don Pedro de Meneses, ch. 63 (Ticknor, *History of spanish literature*, I, p. 221). — Zurara ajoute que Vasco de Lobeira vécut aussi sous le règne de Ferdinand, père de Jean Ier, mort en 1383.

moment de livrer la bataille d'Aljubarrota, en 1385 (1). Il passa à Elvas la plus grande partie de sa vie, et mourut en 1403. — Vasco de Lobeira est le premier qui ait composé avec agrément des histoires fabuleuses, dites de chevalerie, et eut par la suite beaucoup d'imitateurs. Le principal de ses romans est l'histoire d'*Amadis de Gaule*. Le manuscrit original se conservait dans le palais des ducs d'Aveiro. Il fut traduit en espagnol, sans mention du nom de l'auteur (2), par les Castillans Garci Gutierres de Montalto et Garci Gordones de Montalto (*sic*). — L'infant D. Pedro, fils du roi Jean Ier, a composé, à la louange de Vasco de Lobeira, un sonnet qu'il lui dédia. »

La collection d'Antonio Ferreira, célèbre poëte portugais, né en 1528, renferme deux sonnets (n°s 34 et 35), dont l'un, outre la mention expresse du nom et de la version de Lobeira, contient aussi

(1) Fez el Rey aquelle dia cavaleiros a Joaó Vasquez de Almada, Vasco Lobeira, etc. *Cron. del rey don Joaó o I*, por Duarte Nunez de Leaó, I, p. 247. Cf. Froissart, liv. III, pag. 55.

(2) Le docteur Joaó de Barros, *Descripc. de Entre Douro e Minho*, c. 8, prétend que certains Espagnols ont avoué la fraude, et entre autres l'archevêque don Antonio Agostino, *Dialogues des médailles romaines*, dial. 2, fol. 16. Mais cet Espagnol n'est nullement aussi explicite. Voici le passage : « Quarum fabularum primum fuisse auctorem Vascum Loberam Lusitani *jactant*. » — Même réserve dans Nic. Antonio, *Biblioth. vet. hisp.*, VIII, c. 7, art. 291.

une allusion à une particularité piquante de cette version que nous aurons à discuter plus tard (1). Voici le texte de ce sonnet, avec la traduction qu'en a donnée M. Raynouard, dans une note insérée en tête de l'édition des Œuvres de M. de Tressan, par M. Campenon :

SONETO 34.

Na antiga lingoa portuguesa.

Bom Vasco de Lobeira, e de grá sem,
De práo que vos avedes bem contado
O feito d' Amadis o namorado,
Sem quedar ende por contar hirem.

E tanto nos aprougue, e a tambem,
Que vós seredes sempre ende loado,
E entre os homes bós por bom mentado,
Que vos leraó adeante, e que hora lem.

Mais por que vos fizestes a fremosa
Brioranja amar endoado hu nom amarom,
Esto cambade, e compra sa vontade?

C' a eu hei grá dó de aver queixosa,
Por sa gram fremosura, e sa bontade.
E er porque o fim amor nom lho pegarom (2).

« Vasco de Lobeira, ô vous que distingue une noble naissance et un bon caractère, vous avez ra-

(1) Voy. pag. 14-15.

(2) Poemas lusitanas do doutor A. Ferreira, Lisboa, 1771, 2 vol. in-12. Le deuxième sonnet, moins important, est une fantaisie du poëte, dans le genre anacréontique. La scène se passe entre Briolanie et l'Amour. Il porte le n° 35.

conté avec grâce l'histoire d'Amadis l'amoureux, et vous n'en avez rien omis.

« Le sujet nous a plu; il est si beau que vous serez désormais célèbre et réputé bon parmi les hommes qui vous lisent à présent et ceux qui vous liront à l'avenir.

« Mais pourquoi avez-vous présenté la belle Brioranie éprise de celui dont elle n'est pas aimée? Changez cette partie de l'ouvrage, et que cette belle soit heureuse.

« Car je suis trop attendri quand je suis témoin de l'infortune de cette amante; sa beauté touchante, sa bonté m'intéressent, et je regrette que son cœur n'obtienne pas un juste retour. »

Dans une pièce dialoguée, la première du *Cancioneiro geral* de Garcia de Resende, intitulée : *O cuydar e sospirar*, nous trouvons une allusion au roman d'*Amadis*, que nous citerons pour être complet, bien qu'elle ne soit d'aucun appui en faveur de l'origine portugaise, puisqu'elle est de la fin du quinzième siècle (1), tandis que, comme nous allons le voir, l'*Amadis* était connu en Espagne dès le commencement du quatorzième siècle.

Rezoes que deu Nuno Pereyra en favor de seu Cuydado.

Narçiso, Mançias morreráo,
De soo cuydados vencydos.

(1) Stuttgart, 1846.
(2) Macias et le poëte Juan de Mena s'y trouvent cités.

Ho quantos emsandeçeráo
Muy sesudos, que perderáo
Com cuydados seus sentydos.
Se o disesse *Oryana*,
E Iseu alegar posso,
Dyryam quem se engana :
Que sospiros sam oufana,
« Cuydado quebranto nosso. »
Deryam : « Quem alegou
Sospiros contra cuydado,
Nunca bem se namorou ;
Ca o que a nos matou,
Mata todo namorado. »

Voilà les seuls témoignages authentiques allégués en faveur de l'origine portugaise de l'*Amadis de Gaule*. De cette source dérivent toutes les opinions des critiques modernes favorables à cette origine. Il est donc inutile de s'en occuper.

Nous avons parlé plus haut de la sensation que fit l'*Amadis* dans toute l'Europe. Ce n'est donc pas sans étonnement que l'on voit, en 1550, la cour même de Portugal assez peu fixée sur l'origine de ce roman pour en attribuer la composition, non plus à Lobeira, mais à un prince du sang royal. Écoutons le récit de don Luis Zapata, ambassadeur d'Espagne à Lisbonne vers cette époque : « Entre autres grands personnages qui se sont distingués comme écrivains, je mentionnerai, dit-il (1), don Fer-

(1) Miscelanea original : Bibliotheca real, est. H. cod. 124, fol. 123. (Cité par don Juan Pellicer.)

nand, deuxième duc de Bragance, auteur de l'Amadis de Gaule. C'était une opinion reçue dans la famille royale de Portugal, et je l'ai recueillie moi-même de la bouche de S. A. doña Catalina, son arrière-petite-fille... Et je me doutais bien qu'une œuvre si haute et si noble devait être issue d'une race illustre, et ne pouvait appartenir à un homme vulgaire. J'éprouvai à l'apprendre la même satisfaction que le Damoisel de la mer, quand il fut reconnu fils du roi Périon. — « Y don Hernando, segundo duque de Berganza, tambien como los demas fué escrítor, que escribió á *Amadis de Gaula*, como lo supé yo de aquella real casa, y de su alteza la señora doña Catalina, su viznieta; y bien creo que tan alta y generosa composicion habia de ser de buena casta, que hombre rudo no pudo hacerla : y así me alegré de lo saber, como fabulosamente el mismo Doncel del mar de se hallar hijo del rey. »

Le licencié Jorge Cardoso (*Agiologio lusitano*, I, p. 410) affirme que *Pedro* de Lobeira traduisit du français l'histoire d'*Amadis de Gaule*, par ordre de l'infant don Pedro, fils du roi don Juan Ier. Barbosa, il est vrai, ne cite l'opinion de cet auteur que pour la taxer d'erreur (se enganou). Ce fait n'en témoignage pas moins de l'incertitude des Portugais, et prouve qu'à l'époque de Cardoso (1650) il existait une opinion qui attribuait à la France la composition de l'*Amadis de Gaule*.

De ces faits réunis, quelle est la conclusion légitime à tirer? L'existence, vers la fin du quatorzième siècle, d'une version portugaise de l'*Amadis de Gaule*, sur l'origine et l'auteur de laquelle les Portugais eux-mêmes ne sont pas d'accord, mais que l'on peut cependant attribuer avec plus de vraisemblance à Vasco de Lobeira. Aujourd'hui cette version, qui paraît n'avoir jamais été imprimée, a disparu (1). Reste donc l'importante question de savoir jusqu'à quel point elle a servi, ou non, de modèle à la version de Montalvo, la plus ancienne qui sub-

(1) Dans une note sur les sonnets de Ferreira déjà cités, le fils de ce poëte affirme que le manuscrit original de l'Amadis, par Vasco de Lobeira, existait dans le palais d'Aveiro, « Cuyo original anda na casa d'Aveiro. » — « Cette allégation, dit le dernier éditeur de *Don Quichotte*, D. Clémencin, reproduite par Barbosa et par Nicolas Antonio, m'a porté à m'enquérir des causes de la perte de ce ms.; mais toutes mes peines ont été inutiles. J'ai été seulement induit à conjecturer avec beaucoup de vraisemblance, que ce ms. a très-probablement disparu dans le tremblement de terre du 1er novembre 1755, avec la plus grande partie des richesses des marquis de Gouvea, dont le palais, alors habité par les ducs d'Aveiro, fut ruiné de fond en comble en ce funeste jour. Si par hasard ce ms. échappa, il doit avoir passé aux mains du fisc, en 1759, avec les autres biens du dernier duc d'Aveiro, et à l'occasion de circonstances bien connues. Aux littérateurs portugais appartient d'en continuer la recherche. » Clémencin, I, p. 106. — A ces observations de D. Clémencin nous ajouterons que l'article du Catalogue de Hœnel, consacré aux mss. de la bibliothèque royale de Lisbonne, ne fait aucune mention d'un ms. d'*Amadis*.

siste aujourd'hui. Cette question sera implicitement résolue, si nous prouvons qu'antérieurement à Vasco de Lobeira circulait déjà en Espagne un roman d'*Amadis*.

L'ancienne littérature castillane renferme deux allusions importantes à l'histoire d'Amadis. On trouve la première dans un poëme de Pedro Lopez de Ayala, auteur estimé de la *Chronique de quatre règnes*, chancelier de Castille. Fait prisonnier, en 1367, à la célèbre bataille de Najera (Navarette), où il portait l'étendard de l'ordre de la *Banda* (1), et emmené en Angleterre, Ayala composa, pendant sa captivité, une sorte de poëme moral, intitulé : *El Rimado de palacio*. Le poëte, déplorant les erreurs de sa jeunesse, s'exprime ainsi, stance 162 :

Plegomí otrosi oir muchas vegadas
Libros de devaneos e mentiras probadas,
Amadis e *Lanzarote*, e burlas a sacadas,
En que perdí mi tiempo a mui malas jornadas.

« Maintes fois aussi je me plus à écouter des récits menteurs, des fables reconnues, (comme) *Amadis*, *Lancelot* et autres sornettes à foison : ainsi je consumai le temps et dissipai follement mes jours. »

Après avoir été fort activement mêlé à tous les

(1) Institué par le roi Alphonse de Castille, fils du roi Ferdinand, l'an 1348.

événements de ce siècle si fertile en agitations, le chancelier Ayala mourut à Calahorra, en 1407, âgé de soixante-quinze ans (1), ce qui reporte à 1342 l'année de sa naissance. Ayala avait donc vingt-cinq ans à l'époque de la bataille de Najera. Attaché au parti d'Henri de Transtamare, lequel, dès 1359, était en lutte avec son frère Pierre le Cruel, on ne peut guère se tromper en supposant que ce chancelier, qui a écrit avec une grande exactitude le récit de cette lutte fratricide, fut assez activement occupé, dès les commencements, pour ne pas désigner l'espace de 1359 à 1367 comme un temps d'oisiveté, uniquement rempli de lectures frivoles. L'époque où il s'amusait à lire *Lancelot* et *Amadis* fut sans doute celle de son adolescence, lorsque, simple page ou écuyer, il puisait dans ces romans, comme tous les jeunes nobles de ce temps, l'idée des devoirs d'un gentil chevalier. Il est donc permis de conclure qu'une version d'*Amadis*, qui, dès 1360 pour le moins, circulait en Espagne en compagnie du *Lancelot*, avait dû nécessairement être rédigée dans ce pays longtemps auparavant, probablement dès le commencement du quatorzième siècle, peut-être même dès le treizième (2).

(1) Ticknor, I, p. 100.

(2) On a souvent remarqué que Dante, Pétrarque ni Boccace, ne paraissent avoir connu l'existence d'un *Amadis*, car

Faut-il admettre, vu l'extrême analogie des idiomes espagnol et portugais à cette époque, qu'Ayala désigne sans la nommer la version de Lobeira (1)? Nullement : en voici les raisons.

Machado, d'accord en cela avec les chroniques portugaises, rapporte que Vasco de Lobeira fut armé chevalier au moment de la bataille d'Aljubarrota, de la propre main du roi Jean Ier. Au temps où les lois de la chevalerie étaient dans toute leur vigueur, nul ne pouvait être armé chevalier avant l'âge de

ils n'y font aucune allusion dans les différents passages où ils parlent, soit des héros, soit des romans de chevalerie. Mais de ce que l'*Amadis* n'était pas connu en Italie, au commencement du quatorzième siècle, on ne peut en inférer qu'il n'existait pas alors en Espagne. Nous citerons, comme moins connu, le passage de Boccace, tiré du *Corbaccio*, diatribe contre les femmes, où, parlant de ce qui est plus capable de plaire au beau sexe, Boccace s'exprime ainsi : « Colui tiene ella, che sia Lancelotto, o vuogli Tristano, Orlando, o Olivieri di prodezza.... Credendo tu ch' ella volesse che tu fossi l' Amaroldo (probablement le *Morhoult*) d' Irlanda.» Et plus loin : « Ed è tanta la sua vana gloria, e pompa, che ella fa di questa la sua gentilezza, che in verità a quelli di Baviera, o a Reali di Francia, o qualunque altri, se altri ne sono antichi, e le cui opere sieno state gloriose, sarebbe soperchio. » — Pag. 79, édit. de Paris, 1569. — Voy. Dante, *Inferno*, canto V, 1. — Pétrarque, *Trionfo d'Amore*.

(1) C'est en effet la singulière transaction proposée par Warton, *Hist. of English Poetry*, 1, p. 152. « The most beautiful of ancient prose romances, Amadis de Gaula, *written in Spanish*, as it is generally believed, by the Portuguese Vasco de Lobeira, before 1300. »

vingt-un ans accomplis. Mais, dans la décadence de l'institution, on dérogea souvent à ce principe (1). La veille d'un siége, d'une bataille, soit pour augmenter le nombre des combattants, soit pour stimuler l'ardeur des écuyers , ou dans quelques circonstances solennelles, telles que les couronnements, les mariages, on vit conférer le titre de chevalier à des jeunes gens qui n'étaient point passés par toutes les épreuves de l'ordre. Cette circonstance de l'instant même de la bataille, *al estar para darse la batalla,* fait naître une forte présomption qu'en 1385 Vasco de Lobeira, qui se distingua de bonne heure comme chevalier, avait peut-être moins de vingt ans. Comment admettre dès lors qu'il puisse être l'auteur d'un livre qu'Ayala, qui assistait aussi à cette bataille d'Aljubarrota, et y fut fait une seconde fois prisonnier, déclare avoir lu avant 1360?

On peut arriver à la même conclusion d'une autre manière. En prenant toujours comme date certaine de l'existence d'un *Amadis* l'an 1360, je suppose que Vasco de Lobeira fût l'auteur de ce roman et qu'il l'eût composé à l'âge de vingt-cinq ans. Il avait donc au moins vingt-cinq ans dès 1360, ce qui porterait à 1335 la date de sa naissance, qui est inconnue. Or, de l'aveu des Portugais, il ne fut armé chevalier qu'en 1385. Il n'aurait donc reçu ce

(1) Voy. Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, t. I, p. 30, 56; II, p. 31, 88.

titre qu'à l'âge de cinquante ans, ce que l'on ne saurait vraisemblablement admettre.

Il est donc permis d'affirmer qu'il existait en Espagne une version de l'*Amadis de Gaule* antérieurement à la version portugaise. Un curieux passage du texte espagnol achèvera, nous l'espérons, de donner à ce fait le caractère de la certitude.

Le personnage d'Amadis se distingue parmi tant de héros chevaleresques par une loyauté à toute épreuve, par la plus scrupuleuse fidélité. Les hasards de sa vie errante l'amènent à rétablir sur le trône de ses pères une jeune princesse nommée Briolanie; laquelle, fort touchée de la beauté et de la vaillance d'Amadis, s'éprend pour le chevalier d'une vive passion, et n'aspire qu'à le mettre en possession de son royaume et de sa personne. Mais toutes les couronnes du monde ne sauraient distraire Amadis de la pensée de sa chère Oriane. Les vœux de Briolanie ne furent point écoutés (1).

Telle était, à ce qu'il paraît, sur ce point délicat, la leçon constante de la vieille histoire.

Cependant l'infant D. Alfonse de Portugal, fils naturel de Jean Ier, prince lettré, d'humeur courtoise et galante, se fit le champion de Briolanie délaissée. Indigné de l'insensibilité d'Amadis, il exigea que Lobeira, dont il était le patron, modifiât ce passage

(1) Los quatro libros d'*Amadis de Gaula*, Sevilla, 1547, libro I°, capit. XL.

du vieux roman, et rendit le bonheur à la belle princesse au prix de l'infidélité d'Amadis (1).

Cette interpolation de la version portugaise est signalée par Montalvo, et relevée avec autant de gravité que s'il s'agissait de l'histoire la plus importante et la plus authentique : « Aquella muy hermosa donzella, por muy gran força de amor costreñida, no lo pudiendo su animo sufrir ni resistir, aviendo cobrado su reyno, fué por parte d'ella requerido (Amadis) que del et de su persona sin ningun entrevalo señor podia ser; mas esto sabido por Amadis dió enteramente á conocer que las angustias e dolores con las muchas lágrimas derramadas por su señora Oriana, no sin gran lealtad las

(1) C'était un souvenir de *Lancelot*. — Voy. II, fol. 77, éd. de Vérart. — On a déjà remarqué que le sonnet de Ferreira roule tout entier sur cette fantaisie chevaleresque de l'infant de Portugal, qui rappelle ces Anglaises écrivant de toutes parts à Richardson, pour le supplier de sauver Clarisse. — Aussi a-t-il été attribué par Southey à cet infant lui-même. Préf. d'*Amadis*, London, 1803, 4 vol. in-12. — Ce sonnet fut, en effet, publié, avec le suivant, sous le nom de ce prince, ainsi que l'atteste, dans une note, le fils de Ferreira. « Divulgaraó se em nome do Iffante Afonso, por quam mal este principe recebera (como se vê da mesma historia) ser a hermosa Briolania em seus amores taó mal tratado. » — L'infant D. Alfonso naquit en 1370 (Clemencin, I, pag. 105) On ne peut raisonnablement supposer qu'il se soit occupé de littérature avant l'âge de vingt ans, ce qui porterait à 1390 environ la date précise de la version portugaise. Voyez une note de M. Ochoa, *Canc. de Baena*, p. 677.

passava; aunque el señor infante Alfonso de Portugal, aviendo pietad desta hermosa donzella, *de otra guisa lo mandasse poner*, en esto hizó lo que su merced fué, mas no aquello que *en efecto* de sus amores *se escrivia.* — De otra guisa se cuentan estos amores, que con razon á ellos dar fé se deve. »

Plus loin, le scrupuleux auteur, après avoir achevé le récit de cette aventure, croit devoir encore ajouter : « Todo lo que *mas desto* en este libro primero se dize de los amores de Amadis y desta hermosa reyna *fué acrecentado,* como ya se os dixo, y por esso, como superfluo y vano, se dexará de recontar, pues que no haze al caso; antes *esto no verdadero* contradiría y danaría lo que con mas razon esta grande historia adelante os contará. »

Ce passage décisif n'a pas besoin de commentaires. Il a et devait attirer l'attention des meilleurs critiques. Le plus judicieux et le plus autorisé de tous, sir Walter Scott, en conclut à l'existence certaine d'un original espagnol de beaucoup antérieur à la version de Lobeira. « Il nous semble, dit-il, évident, d'après ce passage remarquable, que l'ouvrage dont s'occupait Lobeira, sous les auspices de l'infant don Alfonso, son protecteur, a dû être nécessairement une traduction plus ou moins libre de quelque ouvrage ancien. Si l'*Amadis* eût été la création propre de l'imagination de Lobeira, cet auteur aurait certainement éprouvé de la répugnance à porter atteinte

à l'image de la perfection idéale qu'il avait tracée dans son héros, en considération de la compassion bizarre de son protecteur pour la belle Briolanie; mais il n'y aurait aucun sens à dire qu'il eût fait une interpolation au texte véritable (allusion à l'expression de Montalvo, *aquello que en efecto se escrivia*), s'il n'avait tiré son histoire de quelques récits indépendants des ressources de sa propre imagination. « It seems to us clear, from this singular passage, that the work upon wich Lobeira was busied, under the auspices of the infant Alfonso his patron, must necessarly have been a translation, more or less free, from some ancient authority. If Amadis was mere creature of Lobeira's fancy, the author might, no doubt, be unwilling, in cumpliance with the whimsical compassion of his patron for the fair Briolania, to violate the image of ideal perfection pictured in his hero, to which fidelity was so necessary an attribute; but he could in no sense be said to interpolate *what actually was written*, unless he derived his story from some authority, independent of the resources of his own fancy. » — Art. *Amadis*. (Miscellan.)

On trouve aussi dans le *Cancionero de Baena* plusieurs allusions à une ancienne version de l'*Amadis*. La plus importante est contenue dans une pièce de *Perro Ferrus*, adressée à Lopez de Ayala pour l'ex-

horter à poursuivre la gloire des armes, sans redouter ni les fatigues ni les périls. Après avoir cité l'exemple des héros célèbres de tous les temps, Ferrus s'exprime ainsi :

Amadys el muy fermoso
Las lluvias e las ventiscas
Nunca las falló aryscas
Por leal ser e famoso :
Sus proesas fallaredes
En tres lybros, e dyredes
Que le Dios dé santo poso (1).

« Amadis le beau (chevalier) ne redouta jamais ni les pluies ni les orages pour acquérir loyauté et renom. Vous trouverez en trois livres le récit de ses prouesses, et vous souhaiterez que Dieu l'ait en sa sainte garde. »

Ces exhortations sembleraient prouver que Perro Ferrus comptait quelques années de plus qu'Ayala, et que vraisemblablement il fleurit sous le règne de Pierre le Cruel (1350-1369). Je fonde cette conjecture sur le passage suivant de Villasandino (né vers 1340), lequel parle de Ferrus comme d'un de ses prédécesseurs.

E ya *en su tiempo* don Pero Ferus
Fizó dezires mucho mas polidos
Que non estos vestros laydos e fallydos.

(1) *Cancionero de Baena*, B. I., fol. 116 v°. Nous négligeons les autres allusions comme postérieures au quatorzième siècle. Voy. l'édition de M. Ochoa, p. 45, 204, 633.

Je ne répéterai pas, à propos du passage de Ferrus, les conclusions que j'ai tirées du témoignage d'Ayala; je ferai remarquer seulement que mon raisonnement en reçoit une nouvelle force. Il importe d'ailleurs d'observer que ce poëte parle de l'histoire d'Amadis comme ne renfermant que trois livres, ce que confirme expressément la préface de Montalvo. — « E yo esto considerando, desseando que de mi alguna sombra de memoria quedasse, no me atreviendo á poner mi flaco ingenio en aquello que los mas cuerdos sabios se ocuparon, quisé le juntar con estos postrimeros, que las cosas mas livianas, y de menor substancia escriviéron, por ser á el, segun su flaqueza, mas conformes, — corrigendo *estos tres libros* de *Amadis*, que por falta de los malos escriptores o componedores, muy corruptos e viciosos se leyan : e trasladando y emendando el libro quarto con las Sergas de Esplandian su hijo, que hasta aqui no es memoria de ninguno ser visto (1). » — « Par quoi, considérant ce que dessus, voulant plustôt laisser mémoire de moi que d'estre oysif, me suis adressé aux choses faciles, en imitant les moindres orateurs, pour estre mon sçavoir au leur plus conforme. Et pour ce faire me suis mis à corriger les trois livres d'*Amadis,* lesquels, par la faute des mauvais escrivains ou

(1) Los quatro libros de *Amadis de Gaula*, Prólogo.

arrangeurs, trop corrompus et vicieux, ont été jusques à maintenant de peu de fruict ; et translatant aussi et amendant le quart livre suivant, avecq' les faicts d'Esplandian, fils d'iceluy Amadis, lesquels jusques adonq' n'ont été veuz de nul (1). »

Or, d'après le portugais Barbosa, la version de Lobeira était divisée en quatre livres. « A principal que escreveó foy *Historia de Amadis de Gaula,* dividada en quatro libros. » Ce n'est donc pas la version portugaise, c'est une ancienne version espagnole que désigne ici Perro Ferrus.

Je crois inutile de surcharger cette argumentation en mentionnant toutes les opinions, même considérables, qui contestent à Lobeira la composition de l'*Amadis*. Je citerai cependant celle de Lopez de Vega, qui, selon Pellicer, l'attribuait à une dame portugaise. — L'abbé Jacquin (*Entretiens sur les romans,* p. 206) l'attribue à sainte Thérèse, laquelle naquit en 1515, lorsque l'*Amadis* était déjà imprimé (2). L'origine de cette méprise singulière vient sans doute de ce que l'illustre sainte, non-seulement partagea le goût de son siècle pour les romans de chevalerie, mais encore en composa elle-même, de concert avec son frère Rodrigo Cepada. Le fait est

(1) Traduction de des Essarts.

(2) A Salamanque, en 1510. Voy Barbosa, art. *Vasco de Lobeira,* et peut-être ne fut-ce pas la première édition. Conf. Ticknor, I, p. 219.

attesté par le P. Francisco de Ribeira, son confesseur. (*Vida de santa Theresa de Jesu,* lib. I, c. 5.) Voyez aussi une note de M. Ticknor, *History of spanish literature,* I, p. 222, sur une dissertation manuscrite du P. Sarmiento, relative à l'auteur d'*Amadis*.

Nous avons maintenant fait un pas dans la question de l'origine de l'*Amadis*. Nous savons que, pour suivre la trace du texte primitif, il n'est pas nécessaire de sortir de l'Espagne et de passer en Portugal. L'expérience a prouvé d'ailleurs que c'était tout aussi inutile pour le roman de *Palmerin d'Angleterre,* dont la destinée a de singuliers rapports avec celle de l'*Amadis*. Publié à Évora, en 1567, par Francesco Moraès, qui le donnait pour une simple traduction du français, on a supposé que Moraès lui-même en était l'auteur (voyez Barbosa), sous prétexte qu'il avait longtemps résidé en France, et l'on a mis sur le compte de sa modestie l'hypothèse d'un original français (de Jacques Vincent, 1553). L'erreur a été dissipée par la découverte d'une copie de l'original espagnol, imprimée à Tolède, en deux parties, 1547-1548. Un acrostiche placé à la fin de la dédicace démontre que ce roman a pour véritable auteur Louis Hurtado, lequel florissait à cette époque (1).

(1) Voy. l'article de M. Vizente Salvà, auteur de la découverte, *Repertorio Americano,* IV, p. 33.

Palmerin d'Olive est également regardé comme d'origine portugaise; mais on ne connaît que la version espagnole, dont la Bibliothèque impériale de Vienne possède un exemplaire, in-fol., imprimé à Salamanque, en 1511. « J'ai déjà donné, » dit M. Wolf (1), « la description détaillée de cette pre-« mière édition du *Palmerin d'Olive* (*Annales de « Vienne,* t. LIX, p. 48-50), et j'ai rectifié alors l'o-« pinion qu'on répète encore ici, d'après laquelle la « plus ancienne des éditions connues serait celle de « Séville, de l'an 1525. J'ai démontré en même « temps que le *Palmerin* est en réalité l'ouvrage « d'une dame de Burgos, fille, dit-on, d'un char-« pentier. On ajoute que la même personne en a « écrit la première continuation, le *Primaléon.* »

(1) Traduction de Ticknor, I, p. 192. Leipsick, 1852.

CHAPITRE III.

Que l'ancienne version espagnole a été vraisemblablement composée d'après un thème primitif, d'origine bretonne, introduit en Espagne par l'influence de la littérature française.

Je me propose actuellement de démontrer que si l'*Amadis*, tel qu'il existe, est une composition essentiellement espagnole, le germe de ce roman est pourtant venu de l'étranger, que le thème primitif a été importé de France, et que les plus fortes raisons permettent de penser que ce thème est issu de la source commune des romans de la Table ronde, je veux dire les traditions de la vieille Armorique transportées au pays de Galles.

L'opinion que j'exprime est étroitement liée au grand fait de l'influence générale de la littérature provençale, et à son action, qui ne fut nulle part plus étendue qu'en Espagne et en Italie. Je n'ai point à déterminer ici, par l'examen des formes de la littérature espagnole, les emprunts dont elle est redevable aux écrivains provençaux. Pour rester

dans les limites déjà bien vastes de mon sujet, j'essayerai seulement de donner les preuves générales, mais certaines, de l'influence dont je viens de parler. Cet exposé offrira une première démonstration du fait probable que je veux établir, à savoir, que le thème de l'*Amadis* espagnol est entré en Espagne à la suite de la littérature provençale.

La supériorité et l'éclat de la civilisation que, pendant le douzième et le treizième siècle, vit fleurir la Gaule méridionale, suffit à expliquer l'espèce de rayonnement qu'exerça sur les peuples voisins la littérature brillante qui en fut l'expression. Comment s'était si heureusement conservé, dans ce beau pays, le flambeau des lumières allumé et entretenu par la civilisation romaine, l'admirable histoire en est connue (1). Mais, en ce qui concerne l'Espagne, on aperçoit que, de très-bonne heure, il n'y avait pas de Pyrénées pour les troubadours. « Il est constaté qu'au delà des Pyrénées les troubadours et les jongleurs fréquentaient habituellement la Catalogne et l'Aragon, qu'ils visitaient souvent la Castille, et parfois le Portugal... Ils étaient toujours en course, toujours en quête de nouveaux seigneurs, de nouvelles occasions de briller et de s'amuser. Cela était

(1) Fauriel, *Hist. de la litt. provencale*, I, ch. 3 et 4.

(2) *Hist. de la littér. provenç.*, III, p. 237. On voit en effet Bernard de Ventadour quitter le château de ce nom, où il était né, visiter la Normandie, où il rencontre la fameuse

de l'essence de leur profession, une des conditions de leur renommée (1). »

Les alliances politiques, les affinités d'idiome et de race (encore aujourd'hui la langue est la même sur les deux versants des monts), aidèrent puissamment, sans doute, à la diffusion de ces germes civilisateurs. En 1113, Raymond Béranger Ier, comte de Barcelone, ayant épousé l'héritière du comté de Provence, un grand nombre de troubadours suivirent en Catalogne la fille de leur seigneur. On juge aisément des ressemblances que les rapports assidus entre ces deux cours ne tardèrent pas à établir dans la littérature.

Les exercices littéraires des Provençaux suivirent en Espagne les progrès de la maison de Barcelone. Raymond Béranger II, ayant réuni l'Aragon à ses États, par son mariage avec Pétronille, fille de Ramire II (1137), on vit bientôt fleurir à Sarragosse une nouvelle école de poésie, émule des cours d'Arles et de Toulouse. Une preuve de l'intimité des relations, de la communauté de sentiments et de goûts, qui unissaient les seigneurs de tous ces

Éléonore de Guienne, se rendre à la cour de Raymond V, comte de Toulouse, où il se fixa pour le reste de sa vie, non sans faire des excursions en Provence, en Espagne et en Italie. Quant à la fréquentation assidue des cours d'Aragon, de Catalogne et surtout de Castille par les troubadours provençaux, voy., dans l'abbé Millot, deux jolis récits tirés de Pierre Vidal (de Toulouse) et de Raimond Vidal de Besandun.

petits États, est l'empressement que mit à secourir Raymond Ier, son beau-frère, le roi Pierre II d'Aragon, dont l'historien de la croisade contre les Albigeois déplore en termes si émus la mort malheureuse.

Une nouvelle et puissante raison, l'enthousiasme religieux, se joignit aux liens politiques pour maintenir la continuité des relations littéraires entre l'Espagne du nord et le midi de la France.

Durant la longue et opiniâtre lutte qu'ils soutinrent contre les enfants de l'Islam, les chrétiens d'Espagne ne furent jamais seuls. Dans leurs rangs combattirent toujours des chevaliers venus de France ou d'autres pays, jaloux de mériter le salut pour avoir guerroyé en terre de Maures. Les croisades contre les Arabes d'Espagne, sans être aussi animées ni aussi fréquentes que contre ceux de Syrie, furent néanmoins toujours populaires, principalement durant la période où l'islamisme fut menaçant.

Cette intervention assidue de l'Europe chrétienne est attestée par divers passages des poésies des troubadours, entre autres, par un chant très-poétique de Gavaudan le Vieux, destiné à seconder les préparatifs que faisaient les princes chrétiens pour s'opposer à l'invasion dont le chef des Almohades, Mohammed-el-Nassir, menaçait la Péninsule, et même le reste de l'Europe (1212).

« Seigneurs, pour nos péchés, s'est accrue la force

des Sarrasins. Jérusalem a été prise par Saladin et n'est point encore reconquise, et voilà que le roi de Maroc s'apprête à faire la guerre à tous les rois chrétiens, avec ses faux Andalousiens, avec ses Arabes armés contre la foi du Christ.

« Ils sont si fiers de leur nombre, qu'ils regardent le monde comme à eux. Quand ils font halte dans les prés, entassés les uns sur les autres, Marocains sur Marabouts, Marabouts sur Berbères, ils se raillent de nous entre eux : Franks, disent-ils, cédez-nous la place, Toulouse et la Provence sont à nous, à nous tout l'intérieur du pays, jusqu'au Puy.—Entendit-on jamais si insolentes railleries de la bouche de ces faux chiens, de cette race sans lois?

« Entendez-les, ô empereur, et vous, roi de France, roi des Anglais, et vous, comte de Poitiers, et venez tous au secours du roi de Castille. Personne n'eût jamais occasion si belle de servir Dieu ; avec son aide, vous vaincrez tous ces païens, dont Mahomet s'est joué, ces renégats, ces rebuts d'hommes.

« Ne livrons point, nous, fermes possesseurs de la grande loi, ne livrons point nos héritages à de noirs chiens d'outre-mer. Que chacun songe à prévenir le danger : n'attendons pas qu'il nous ait atteints. Les Portugais et les Castillans, ceux de Galice, de Navarre et d'Aragon, qui étaient pour nous

comme une barrière avancée, sont maintenant défaits et soumis.

« Mais viennent les barons croisés d'Allemagne, de France, d'Angleterre, de Bretagne, d'Anjou, de Béarn, de Gascogne et de Provence, réunis à nous, en une seule masse, nous entrerons dans la foule des infidèles, frappant, taillant, jusqu'à ce que nous les ayons tous exterminés; et alors nous partagerons le butin entre nous tous.

« Don Gavaudan sera prophète; ce qu'il dit sera fait : les chiens périront, et là où Mahomet fut invoqué, Dieu sera honoré et servi (1)! »

On touchait à l'époque où s'était développé à la cour et sous l'influence des rois anglo-normands cet ordre nouveau de fictions chevaleresques, qui, transportées aussitôt dans la France du nord, se répandirent au midi avec une rapidité prodigieuse. M. Fauriel a dressé une liste de troubadours provençaux dont les poésies renferment des allusions plus au moins circonstanciées aux récits de la Table ronde. Parmi ces troubadours, Raimbaud d'Orange, Bernard de Ventadour, Ogier de Vienne, Bertrand de Born, Arnaud de Marveilh, étaient morts ou avaient cessé de faire des vers avant le treizième siècle. Or, si, comme les faits le démontreront tout à l'heure, la fable d'Amadis dérive des mêmes sources que les fictions d'Artus et du Saint-Graal,

(1) Traduction de M. Fauriel.

si par conséquent elle est d'une origine étrangère à l'Espagne, à qui peut-on plus vraisemblablement en attribuer l'importation dans ce pays qu'à ces mêmes troubadours provençaux (1) ? Pendant deux ou trois siècles ils n'avaient cessé de visiter les petites cours de Castille et d'Aragon. L'odieuse croisade des Albigeois, en ruinant leur pays, les contraignit à se réfugier en grand nombre en Espagne. Quoi d'ailleurs de plus favorable à la propagation des fictions chevaleresques que le mode de publication de leurs chants, accompagnement obligé, décoration animée des tournois et des autres assemblées féodales (2) ?

(1) La formation de l'École de Champagne, par sa coïncidence avec l'avénement de la maison de ce nom au trône de Navarre (1234), en la personne de Thibaut, pourrait, à la rigueur, faire considérer comme inutile l'intermédiaire des Provençaux. Les trouvères durent accompagner en grand nombre un seigneur qui se mêlait à leurs exercices. La littérature française du nord, déjà si riche en 1200, d'après le témoignage de Lambert d'Ardres, fut ainsi placée aux portes mêmes de la Castille. Ajoutez la prééminence en Europe de cette littérature, et sa vaste diffusion, qui a porté quelques-uns des manuscrits de nos plus vieux romans jusque dans les bibliothèques de Copenhague et de Stockholm. Joignez enfin l'analogie des deux idiômes, lesquels paraissent avoir été d'autant moins distincts qu'on remonte davantage vers leur origine. Voyez aussi Dante, *De vulgari eloquentia*, t. IV, p. 261.

(2) « Recitantur etiam pressuræ... sicut de Arturo, Galgano et Tristano fabulosa quædam referunt histriones, quorum auditu concutiuntur audientium corda, et usque ad lacrymas

Suivis de leurs jongleurs, les troubadours ne fréquentaient pas seulement les châteaux, ils paraissaient aussi dans les camps. Ils avaient des rhythmes guerriers, destinés à encourager les soldats, et ils les chantaient la veille des assauts et des batailles. « Les jongleurs ambulants, qui faisaient profession de réciter pour leur compte les poésies des troubadours, pénétraient partout où ils étaient sûrs de trouver des foules d'hommes, dans les camps, sous les murs des places assiégées, parmi les armées en marche, jouant de leurs divers instruments, chantant, cherchant à captiver un instant l'attention des gens de guerre. Peut-être chantaient-ils là, comme ailleurs, des poésies de toute espèce, des chansons d'amour, des vers satiriques, *des fragments de romans épiques;* mais on ne peut guère douter que les chants de guerre ne fussent particulièrement destinés à être exécutés dans ces occasions. »

Citons à l'appui de ces considérations générales l'opinion du savant Huet : « De ce grand nombre de romanciers que l'on vit en France, nous sont venus tant de vieux romans, dont une partie est imprimée, une autre pourrit dans les bibliothèques, et le reste est consumé par la longueur des années. Et c'est de nous que l'Italie et l'Espagne, qui a été si fertile en romans, tient l'art de les composer.

compunguntur. » — Pedro Blesense, *Tract. de confessione*, p. 442. — Cité par Pellicer, qui le rapporte au douzième siècle. Edit. de D. Quichotte, introd.

Crescimbeni adopte l'opinion d'Huet, mais il est plus explicite en ce qui touche l'origine de l'*Amadis* : « Perchè i romanzi spagnuoli non avessero tra gl'Italiani il seguito che ebbero gli altri suddetti, malagevolmente può investigarsi ; contuttociò potrebbe egli essere adivenuto si per la lontananza che corre tra quella nazione, e la nostra : si anche per essere gli Spagnuoli stati posteriori a' Provenzali per centinaia d' anni nella fabbrica de' romanzi, come vuole il sì spesso mentovato Uezio, di modo che si può credere, che tanto dell' *Amadis* suddetto, quanto di *Palmerino* d' Oliva, di *Tirante il Bianco,* e di tutti quegli altri che ad *Amadis di Gaula* vengono dietro, e da lui derivano, sieno stati presi i modelli dagl' istessi Provenzali, il que altresi e confermato dalla vicinanza delle nazioni, etc. » — Et plus bas : « La poesia spagnuola, siccome nelle sue forme è simile all' italiana, così dovette essere stata pigliata anch' essa da quello stesso fonte, donde la prese l'Italia, cioè dalla Provenza, che senza dubbio a tutta l' Europa fù maestra, e nel romanzare, e nel poetare, e particolarmente alla Spagna, appo la quale quest' arte fù tanto meglio, che tra i Francesi, maneggiata, massimamente nelle materie amorose, che il giudiziosissimo Torquato Tasso (1), etc. »

Voit-on d'ailleurs l'*Amadis* fournir, comme les

(1) Livre V, ch. 4, p. 278, in-4°, 1er vol.

traditions appropriées au caractère ou à la nationalité espagnole, et comme telles spontanément et de bonne heure adoptées par l'imagination populaire, quelques-uns de ces chants détachés, de ces romances encore répétées par l'*arriero* aragonais ou catalan, et célébrant la vie agitée de Rodrigue, les infortunes du comte Fernand Gonzalez, les exploits imaginaires de Bernard de Carpio contre les Franks de Charlemagne, la mort tragique de Roland ? Non ; — mais, si l'*Amadis* ne figure pas dans les plus anciennes romances, on l'y rencontre plus tard, ainsi que les héros de la Table ronde, lorsque l'introduction en Espagne des romans du cycle d'Artus eut donné à ces fictions d'origine étrangère une certaine popularité. Lorsqu'en effet les champions de la croix commencèrent à respirer, lorsque les Almohades, de plus en plus resserrés au Midi, n'attendaient plus que le décret qui envoya périr en Afrique leurs misérables restes, les classes féodales, moins occupées à guerroyer, eurent une littérature à elles, la même qui, dans le reste de l'Europe, faisait le charme de la haute société. Alors elles connurent, elles imitèrent ces histoires de la Table ronde, si touchantes, malgré leur rudesse ; alors elles s'initièrent avec empressement (1) à ce système singulier de galanterie, à cet amour raffiné

(1) Voir les poésies des marquis de Villena, de Santillane et de Villasandino.

et délicat, qu'elles devaient encore épurer en remaniant, peut-être sous une influence de grâce et de civilisation arâbe, la fable d'Amadis introduite en même temps que celles de Lancelot, de Palamèdes, d'Erec, d'Artus et de Tristân.

On trouve en effet dans l'*Amadis*, mêlées au corps du récit, un certain nombre d'allusions à ces romans. Ces allusions, en prouvant la familiarité de l'auteur primitif avec les traditions bretonnes, nous semblent une forte présomption qu'il a puisé dans ces traditions le fonds d'un récit dont la scène est exactement aux mêmes lieux. Voici quelques-unes des principales : « Esta tan cruel costumbre e pessima duró hasta la venida del muy virtuoso rey Artus : que fué el mejor rey de los que allí reynaron, e la revocó al tiempo que mató en batalla ante las puertas de Paris el Floyan. » (Lib. I, fol. 5.) « En algunas historias se lée que en el comienço de la poblacion de aquella insula (l'île de la Tour vermeille), y el primer fundador de la torre, y de todo lo mas de aquel gran alcaçar, que fué Josepho el hijo de Joseph ab Arimatia, que el Sancto Grial traxó à la gran Bretaña. » (IV, f° 275.) « Pues este Segurades fué en tiempo del rey Uterpadragon, padre del rey Artur, y señor de la gran Bretana ; y este dexó un hijo y señor de aquella insula a Bravor el Brun ; que por ser demasiado bravo le pusiéron aquel nombre que en el lenguaje de entonces por bravo dezia

brun. A este Bravor mató Tristan de Leonis en la batalla en la misma insula, donde la fortuna de la mar echó a el y a Yseo la Brunda, trayendola para ser muger del rey Mares de Cornualla, su tio : y deste Bravor el Brun quedó aquel gran principe muy esforçado Galiote el Brun, señor de las luengas insulas, gran amigo de don Lançarote del Lago. Assì que por aqui podeys saber, si aveys leydo o leyerdes el libro de don Tristan y de Lançarote. » (IV, f° 280.)

A toutes ces considérations, l'opinion de Bernardo Tasso ajoutera, nous l'espérons, un poids décisif.

Dans une lettre à Girolamo Ruscelli, Tasso, entretenant cet ami des circonstances qui avaient amené la composition de son *Amadigi,* déclare formellement que le roman espagnol lui paraît un remaniement de quelque tradition bretonne : « *Non è dubbio* que lo scrittore di questa leggiadra e vaga invenzione l' ha *in parte* cavata da qualche historia di Bretagna, e poi abbelitola e rendutola a quella vaghezza che il mondo così diletta (1). » Ailleurs il désigne l'auteur ancien de l'ouvrage par le nom de *refabbricator,* et revient sur l'origine bretonne dans un grand nombre de ses lettres.

Dès l'instant que Bernardo Tasso, cédant aux sollicitations qui le pressaient de transporter dans la

(1) *Lettere*, II, p. 166. — II, p. 93. Voy. aussi Dunlop, *History of Fiction,* II, p. 9 et suiv.

littérature italienne cette belle fiction d'Amadis, eut résolu d'écrire un poëme sur ce sujet, il dut se livrer, touchant l'original, aux plus actives recherches. Il vivait d'ailleurs à une époque peu éloignée de la mort de Lobeira. Il ne prononce pas même ce nom, et se décide en faveur d'une origine bretonne. Que si l'opinion qui prononce en faveur du Portugal avait été accréditée en 1535, comment supposer qu'elle fût inconnue aux plus grands seigneurs espagnols, à des personnages aussi éclairés, aussi amis des lettres que don Francisco de Tolède et don Louis d'Avila? Et s'ils connaissaient cette opinion, ou s'ils l'adoptaient, comment admettre qu'ils pussent concevoir la pensée de la taire à Bernardo ?

Voilà donc la fable d'Amadis, dès 1540, expressément rapportée, par un esprit très-ingénieux et très-éclairé, à la source commune des traditions de la Table ronde. Mais, puisqu'il est incontestable que ces traditions n'ont reçu la vie littéraire que de l'imagination des troubadours et trouvères français, j'en conclus que c'est à la France que doit être attribuée l'origine de l'*Amadis*. C'est la France qui a fourni le canevas sur lequel le génie castillan a brodé le riche tissu qui a si longtemps charmé l'Europe. L'obscurité qui enveloppe cette origine ne forme pas une objection. Il n'est donné de remonter au commencement de rien. Le même mystère n'a-t-il pas d'ailleurs présidé à la naissance des plus célèbres

romans de chevalerie? Ce mystère environne encore l'origine des poëmes homériques. Comme on s'est élevé contre l'existence d'Homère, on conteste l'authenticité de Luce de Gast et de Robert de Borron. Prétendre sur ce point à la certitude absolue, c'est rêver l'impossible, puisqu'il est de l'essence de la poésie populaire, à son origine, d'être à la fois, pour ainsi dire, partout et nulle part.

CHAPITRE IV.

De l'existence d'un manuscrit original de l'*Amadis* en français, et de la traduction de des Essarts.

Si l'on en croyait cependant l'allégation du traducteur français de l'*Amadis* espagnol, d'Herberay des Essarts, ou si l'on adoptait l'opinion de M. de Tressan, le spirituel abréviateur de cette traduction, ce n'est pas seulement d'un thème primitif plus ou moins développé, c'est du roman tout entier qu'il faudrait faire honneur à la France.

Dans la dédicace à Charles d'Orléans et d'Angoulême, deuxième fils de François Ier (1), d'Herberay se vante expressément d'avoir restitué à la France le véritable *Amadis,* tronqué et défiguré par les Espagnols. « M'estant tombé es mains le livre d'*Amadis de Gaule* en langue castillane, lequel maintes

(1) A très hault et très illustre prince Charles duc d'Orléans et d'Angoulesme, second filz du roy; Nicolas de Hesberay, seigneur des Essarts; très humble salut.

fois plusieurs gentilzhommes d'Espaigne m'avaient loué et estimé sur tous les romans, et le trouvant tel qu'ils me l'avaient assuré, tant pour la diversité des plaisantes matières dont il traite, que de représentation subtilement descrite qu'il fait des personnes suyvant les armes ou amours : ay pris plaisir à le communiquer par translation (souz vostre autorité), à ceulx qui n'entendront pas le langage espagnol, pour faire revivre la renommée d'*Amadis* (lequel, par injure et antiquité du temps, estoit estaincte en ceste nostre France). Et aussi pour ce qu'il est tout certain qu'il fust premier mis en nostre langue françoyse, estant Amadis gaulois et non espagnol. Et qu'ainsi soit, j'en ay trouvé encores quelque reste d'un vieil livre escrit à la main en langage picard, sur lequel j'estime que les Espagnols ont fait leur traduction, non pas du tout suyvant le vray original, comme l'on pourra voir par cestuy : car ils ont obmis en d'aucuns endroitz, et augmenté aux autres : par quoy supléant à leur obmission, elle se trouvera en ce livre. Dans lequel je n'ay voulu coucher la plus part de leur dicte augmentation, qu'ils nomment en leur langue *Consiliaria*, qui vault autant à dire au nostre commun *avis*, ou *conseil*, semblans tels sermons mal propres à la matière dont parle l'histoire. »

L'allégation si formelle de des Essarts ne manqua pas d'être adoptée, comme le prouvent une foule de

pièces de vers adressées au traducteur, dont voici un échantillon :

Michel le Clerc, seigneur de Maisons, aux lecteurs.

Qui voudra voir maintes lances briser,
Harnois froisser, escuz tailler et fendre :
Qui voudra voir l'Amant amour priser,
Et par amour les combats entreprendre,
Vienne *Amadis* visiter et entendre ;
Que des Essarts, par diligent ouvrage,
A retourné en son premier langage :
Et sois certain qu'Espagne en cest afaire
Cognoistra bien, que France a l'advantage
Au bien parler, autant comme au bien faire.

L'incertitude qui règne encore sur l'origine, la formation et les progrès de la littérature chevaleresque, les découvertes inattendues qui s'opèrent, et qui viennent renverser les systèmes préétablis, celles que, sans doute, réserve encore l'avenir, ne permettent de négliger aucune information relative à notre sujet, et nous font ainsi une loi de discuter la valeur de l'assertion de des Essarts.

On ne peut dissimuler que la comparaison des textes ne lui est pas favorable. Des Essarts, il est vrai, retranche ou abrége, quelquefois avec goût, certaines gloses de Montalvo, évidemment étrangères à l'ancien écrit; mais lui-même gâte souvent et falsifie l'original, tantôt avec le pédantisme de son siècle, tantôt avec la plus bizarre afféterie, tantôt avec une licence d'imagination et de langage tout à

fait digne d'un contemporain de Brantôme et de Rabelais. La convenance m'interdit de donner les preuves de ce dernier genre d'altération (1); altérations d'autant plus graves, qu'elles défigurent complétement sur ce point le caractère de l'original espagnol, dont l'auteur, s'il touche quelquefois avec réserve certaines aventures romanesques, n'est du moins jamais, ni par l'imagination, ni par l'expression, de connivence avec le vice. Je crois devoir insister là-dessus, tant dans l'intérêt de ce travail, que dans celui de la vérité littéraire.

Pour ne parler donc que des autres modifications du traducteur français, peut-on admettre, par exemple, que des Essarts ait restitué d'après un texte picard, c'est-à-dire ancien, le passage suivant de l'original espagnol, que je choisis entre plusieurs : « A Grasandor plugó mucho dello, porque « el dia primero que vido Mabilia, fué su coraçon « atorgado de la amor : y conosciendo quien era « ella, y su gran bondad y gentileza, y el gran deudo « y amor que le tenia Amadis, determinado estava « de la demandar por muger : y desseava mucho « ver la hablar, y tratarla en alguna contratacion : « y por esto avó mucho plazer de se ver tan cerca « della. » (Lib. IV, p. 258.) « Lors Grasandor, se trou- « vant à propos pour parler à Mabile (d'une voix

(1) Comparez lib. I, cap. 35, p. 64, verso, et chap. 36, p. 124, verso du fr. — Lib. II, p. 107, et liv. II, p. 49-50.

« tremblante et mal assurée), commença à luy dire :
« Madame, quand je cuyde vous faire part de mes
« doléances, les trois principales parties de moy sont
« en la plus estrange peine que l'on sçauroit estimer,
« ce sont mes yeux, mon cueur et ma langue : car
« aussitost que mon œil vous aperçoit, il s'efforce
« de parler, et vous dire ce qui me cause douleur :
« mais c'est en vain ; lors ma langue cuydant suplier
« à ce deffault, fait ouvrir ma bouche, quand peur
« survient qui la contraint tenir quoye : si adonc mon
« cueur est en martire, vous le povez penser, veu
« qu'il se plaint et souspire sans cesse, et se voyant
« despourveu de tout moyen, blasme l'œil qui luy
« aporta les premières nouvelles de vostre grand
« beauté, lequel en s'excusant lui promet faire l'of-
« fice de la langue, puisqu'en votre endroit elle est
« muette, et que par aparence extérieure (en se
« monstrant piteux) vous demandera pour eux tous
« mercy et remède. » (Livre IV, p. 66.)

Autre exemple :

« Et llamando la donzella, dieron buen orden de adereçar como comiessen, que bien les hazia menester : donde aunque los muchos servidores y las grandes baxillas de oro y de plata allí faltaron, no quitaron aquel dolce y gran plazer que en la comida sobre la yerva uvieron. » (I, c. 35, p. 64, v°.)

« Et cependant, Gandalin et la demoiselle de Danemarc mirent ordre à leur manger, sur une pe-

tite levée, tapissée de menue herbe, assez commode pour le lieu. Et combien que là n'y eust buffet d'or ne d'argent, comme chez les rois Lisvart et Perion, ni solennité de grans services : si s'estimèrent ilz mieux traitez qu'oncques paravant n'avoient esté. Et durant leur repas voyans l'aménité de ce boys et des fontaines, commencèrent à ne trouver estrange que les dieux eussent autres fois habandonné le ciel pour venir habiter les foretz : et tindrent Jupiter sage pour avoir suyvy Europa, Io, et ses autres amyes, et Apollo avoit eu raison de devenir pasteur pour l'amour de Daphné, et de la fille d'Ametus. Et eussent voulu, à l'exemple d'eux, demeurer là, sans jamais retourner à leurs palays et royales pompes : estimans les nymphes des boys plus heureuses déesses que celles qui sur les autelz de marbre demeurent aux superbes temples des grandes villes. » (I, chap. XXVII, p. 125.)

Plusieurs rapprochements de ce genre, joints à la collation attentive de la traduction francaise avec l'original, m'ont amené à penser, sauf erreur, que l'assertion de des Essarts, lequel suit partout ailleurs le texte de Montalvo, ne reposait sur aucun fondement.

Mais, quelle que soit notre défiance, nous devons cependant reconnaître que cette assertion, entendue seulement d'un thème primitif, n'aurait rien que de vraisemblable, et se trouverait même confirmée par

le passage de l'*Agiologio lusitano* mentionné ci-dessus (1). Selon Cardoso, ce n'est pas l'infant don Alfonso, mais son frère, don Pedro, l'*iffante de las siete partidas*, qui fit traduire l'*Amadis de Gaule* du français en portugais par Pero Lobeiro, non pas chevalier, mais simple notaire à Elvas. Après le plus bel éloge de D. Pedro, Cardoso continue ainsi : « Lhe foi grande mestra a universal noticia, e larga experiencia que per 11 annos teve naquella sua celle berrima peregrinação, em que descorreo muita parte do universo, e residio nas cortes de varios principes, reis i emperadores de Europa, Asia e Africa. Como versado na lingua latina, traduzió en vulgar Tulio *de Officiis*, Vegetio *de Re militari*, i escreveo muitos livros em prosa e verso... E por seu mandado transladou de frances em a nossa lingua Pero Lobeiro (*sic*) tabalião d'Elvas o livro de Amadis, que (a paracer de varoes doctos) he o melhor que saio a luz de fabulosas historias. » — J'ajouterai que les études, les voyages, les recherches de toute sorte auxquelles se livra Cardoso, donnent une grande importance à son témoignage.

« Cette assertion, observe M. Raynouard, n'est vraisemblablement qu'un artifice du traducteur, puisqu'il ne désigne ni l'époque ni le lieu où il prétend avoir vu le manuscrit picard. Il est à remarquer qu'à l'époque où d'Herberay publia sa tra-

(1) Page 26.

duction (1548), dédiée à François Ier, il existait entre la nation française et la nation espagnole une animosité telle, que la traduction d'un ouvrage espagnol, dédiée au roi de France, eût peut-être blessé et le prince et l'opinion publique. C'est sans doute ce qui inspira à d'Herberay l'artifice dont il se servit; et certes, s'il avait eu alors des preuves certaines de l'existence d'un *Amadis* français antérieur au castillan, il eût été inexcusable de ne pas les fournir. »

L'artifice de des Essarts doit s'expliquer plus naturellement, selon nous, par une pratique commune à la plupart des écrivains qui ont composé ou remanié des romans de chevalerie. C'est ainsi que Montalvo lui-même, auteur avoué de *las Sergas d'Esplandian,* prétend avoir écrit, d'après un manuscrit trouvé dans une tombe de pierre, aux environs de Constantinople, et apporté en Espagne par un marchand hongrois. D'ailleurs une erreur de fait empêche d'adopter l'interprétation ingénieuse de M. Raynouard. D'Herberay dit, dans son épître dédicatoire de la *Chronique* de don Florès de Grèce au roi Henri II, qu'il avait entrepris la traduction des *Amadis* par ordre du roi François Ier, et qu'il était sur la fin du huitième livre, lorsque ce prince mourut en 1547. Le cinquième livre des *Amadis,* qui contient l'histoire d'Esplandian, est seul dédié à François Ier.

M. de Tressan, adoptant au pied de la lettre l'as-

sertion de des Essarts, part de là pour argumenter en faveur de l'invention française. Les guerres des Espagnols en Picardie, sous Louis XI, lui paraissent expliquer d'une manière très-plausible comment seraient tombés entre leurs mains les manuscrits originaux de l'*Amadis*. Il va plus loin, et assure avoir vu ces mêmes manuscrits, en langue romane, dans la partie de la bibliothèque du Vatican léguée par la reine Christine. La notice des manuscrits de cette reine, qui fait partie des papiers de la Porte du Theil, renferme la mention d'un petit nombre de romans de chevalerie, tels que *Giron le Courtois, Beuves d'Antones,* etc. Elle se tait complétement sur le compte d'*Amadis,* qui ne figure pas davantage dans le catalogue imprimé des manuscrits de la reine Christine, inséré dans le Recueil de Montfaucon.

M. de Tressan avance que des Essarts ne s'est point servi du travail de Montalvo, sous prétexte que l'édition du premier livre de la version française parut en 1540, tandis que l'espagnole ne fut imprimée qu'en 1547. Or il existe à la bibliothèque royale de Madrid une édition de 1521, imprimée à Sarragosse, et don Pellicer conjecture que ce n'est pas une des premières. Il est probable que M. de Tressan s'est trompé de même en ce qui concerne le manuscrit d'*Amadis* vu par lui dans la bibliothèque du Vatican. Peut-être le confondait-il avec celui de *Tirant le Blanc,* dont l'un des deux seuls

exemplaires connus, en langue catalane, existe en effet à Rome dans la bibliothèque du collége de la Sapience (1), ou peut-être, ce que la conformité de nom rend assez probable, avec *Amadas et Ydoine,* roman d'aventures, dont nous avons un manuscrit du treizième siècle.

Mais, à part cette conformité et la circonstance de l'amour du damoisel Amadas, fils du sénéchal d'un duc de Bourgogne, pour Ydoine, la noble fille de ce duc, on ne distingue, entre les deux récits, que des rapports extrêmement généraux, parmi de graves différences. Une des principales, conforme d'ailleurs aux mœurs chevaleresques, vient de la foi gardée par Ydoine à Amadas, même après être devenue, malgré elle, il est vrai, l'épouse du comte de Nevers.

Sous le rapport des ressemblances, on peut noter la résolution que prend Amadas de mériter sa dame à force de prouesses. Il est vrai que cette entreprise est l'effet des exhortations mêmes d'Ydoine, tandis qu'Oriane, nous le verrons, est étrangère à cette résolution dans l'*Amadis.*

Idoine li respont en bas,
Couvertement, car ne veut pas
Qu'il sace com est bien de li :

(1) Le P. Mendez, Tipografía española, año de 1490.

Amis, fait-ele, ore est issi (ainsi),
Je sai moult bien, si l'ai veu,
Grant mal aves pour moi eu,
Travail, angousse, ires plusors,
Poi de joie, maintes dolours,
Ce poise moi moult durement,
Qu'aves souffert si grief torment,
Si longuement, à tel dolour :
Or vous otroi toute m'amor.
Par tel convent que vous dirai,
Sour tous homes vous amerai.

Après avoir gravement rappelé au damoisel les principaux devoirs de la chevalerie (notez ce rôle d'institutrice), Ydoine continue ainsi :

Par droite nature deves
D'armes preus estre et aloses,
Car vostre père et vostre ami
L'auront tos jors esté issi :
Et, au plus tost que vous pores,
D'armes avoir les requéres;
Qu'ils prient vostre signeur
Le duc, qui vous veut grant honeur,
Qu'il les vous doinst, si ricement
Com il doit, et à vous apent.
Puis si erres de terre en terre,
Vostre pris pourcachier et querre.
Larges soiies et frans et prous,
Li vostres soit donnes à tous :
Si vous serai loiaus amie,
A tous les jours mais de ma vie.
Par tel convent vous doins m'amour,
C'oncques n'amai jusqu'à cest jour,
Ne n'amerai jamais nul homme

Autre que vous, ce est la somme.
Si, soiies tex, biau dous amis,
Si vaillans et de haut pris,
Que sauve i soie l'amour de moi. »
Un anel oste de son doi,
Ou sien li mist, et dist, « Amis
Par cest anel d'or vous saisis
De m'amour, tous jors loiaument.
A tant le baise doucement,
Et du sien doit un anel prist,
Ou lieu de l'autre anel le mez,
Puis li dist bel et souavez :
« Cestui voel tenir de par vous,
Et si sachies tout a estrous,
Jamais de moi ne partira,
Tant com nostre amistes durra, » etc. (1).

Comme exemple d'analogie, notons encore la *forsenerie* d'Amadas, à la nouvelle qu'Ydoine est fiancée au comte de Nevers :

Quant Amadas ot le message,
Qui li conte son grant damage,
Telle angousse a, et si grant ire,
Qu'il ne puet un seul mot dire,
Ains est illæc tous estourdis
Une grant pièce, et esbahis,
Qu'il ne sent de lui nule rien,
Ne il n'entent ne mal ne bien.
Mais, quand est revenu en soi,
Au vallet dist : Amis, di moi,
Puet estre voir che que tu dis :
— Voire, biau sire, par ma foi,
Li cuens de Nevers l'a plevi (fiancée),

(1) Bib. impér., ms 6987, p. 337.

L'autrier à Digon, car le vi,
Vausist ou non, contre son voel,
Ou soit, à joie, ou soit à duel
Espousée ert jusqu'à quart jor,
Et s'en ira o son signour
A Nevers, la rice cité.
Amadas l'ot, si a troublé
Le cuer, et escause d'ardeur,
D'une fine fole caleur,
Dont vint la droite deruerie;
Et la fine foursenerie
Li saut, et li cerviaus li trouble.
En poi d'eure a corage double,
Et toute raison li escape, etc.

Cette folie des chevaliers, causée par la trahison vraie ou supposée de leurs dames, paraît avoir été un des lieux communs que traitaient de préférence les anciens romanciers. On la retrouve en effet dans le *Tristan* et le *Lancelot*, d'où elle sera passée dans l'Arioste, qui a jugé à propos de jeter le ridicule que l'on sait sur cette noble figure de Roland. Mais nous ferons voir que cette partie de l'*Amadis*, qui forme l'épisode du *Beau Ténébreux*, a été plus probablement imitée du roman en prose de *Tristan*.

Une difficulté plus grave nous semble devoir s'opposer à faire regarder le roman d'*Amadas et d'Ydoine* comme le germe de l'*Amadis* espagnol. Je veux parler du lieu de la scène, qui, dans le premier, se passe en France et en Lombardie, tandis que, dans la partie ancienne de l'*Amadis*, la scène est aux

mêmes lieux que dans les récits de la Table ronde.

Quoi qu'il en soit de ces objections, et dût-on regarder le roman, d'ailleurs intéressant, d'*Amadas et d'Ydoine* comme la source de la composition de Montalvo, loin de contredire les observations précédentes, ce serait une nouvelle et plus forte raison en faveur de la conclusion que nous avons adoptée. Issu d'une tradition française, le roman d'*Amadis*, dans sa forme actuelle, la seule qui ait survécu, demeure donc, à nos yeux, la légitime propriété de la littérature espagnole. Sans nous préoccuper désormais des autres versions ou imitations, c'est l'œuvre même de Montalvo que nous allons examiner.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

De la rédaction de Montalvo. — Etat des lettres et des esprits en Espagne, au moment de cette composition.

Le texte même du prologue de Montalvo nous fournit le moyen de déterminer d'une manière précise l'époque où il se préparait à publier sa révision des anciens livres d'*Amadis*. Dans ce prologue, en effet, il parle de la conquête du royaume de Grenade comme achevée, et de Ferdinand et Isabelle comme encore vivants : « Aquella santa conquista que el nostro muy esforçado y catholico rey don Fernando hizó del reyno de Grenada.... » D'un autre côté, au chapitre 99 de l'histoire d'Esplandian, composée, comme nous l'avons vu, par lui-même, Montalvo déclare qu'il travaillait à cet

ouvrage au commencement de la guerre de Grenade, c'est-à-dire vers 1485. Mais la composition de l'histoire d'Esplandian a été nécessairement précédée du remaniement de l'ancien *Amadis*, puisque, en divers lieux de ce dernier roman, Montalvo annonce l'histoire du fils comme devant faire suite à celle du père (voyez page 102). Quel intervalle s'est-il écoulé entre les deux ouvrages? Don Clémencin l'évalue à environ vingt ans, d'après une digression de l'auteur (*Amadis*, ch. 133), qui, par sa nature, paraît ne pouvoir se rapporter qu'aux dernières années du règne de Enrique IV. — Ce qui donne l'an 1465 comme l'époque la plus probable de la rédaction espagnole que nous possédons.

Essayons de décrire quel était, en Espagne, l'état des lettres et des esprits à l'époque de la composition de Montalvo.

Vers la fin du quinzième siècle, l'esprit chevaleresque était depuis longtemps en décadence dans une grande partie de l'Europe. Le zèle ardent qui avait arraché tant de chrétiens à leurs foyers pour les porter aux lieux témoins de la passion du Christ, le sentiment exalté de l'honneur et de l'amour, si énergiquement décrit dans les fictions de la Table-Ronde, ces grands et nobles mobiles n'existaient plus, ou s'étaient fâcheusement modifiés. L'astuce et la perfidie succédaient entre souverains à l'esprit de loyauté chevaleresque. En France, un libertinage

grossier, revêtu d'apparences courtoises, avait usurpé la place de cet idéalisme d'amour, âme de tant de hautes entreprises, lorsqu'il animait le cœur de véritables chevaliers.—Jean de Ligny vendait la Pucelle, une femme, une prisonnière, à Philippe de Bourgogne, qui la revendait aux Anglais.

L'esprit politique et de discipline tendait à se substituer en Angleterre à l'esprit de la chevalerie. Ce changement se faisait sentir dans l'art de la guerre et dans la composition des armées. Édouard III avait dû ses succès, dans la lutte engagée contre la France, à l'emploi de troupes réglées, commandées par des officiers sous ses ordres, contre lesquelles se brisa le courage bouillant mais inconsidéré de notre brillante milice chevaleresque. Il fallait que, dans ce pays, la chevalerie fût tombée dans un grand discrédit, pour que Chaucer osât se permettre contre cet ordre des railleries dont la hardiesse n'a été égalée que par Cervantès (1).

C'était en Italie le siècle de Poggio, de Pulci, de Machiavel. Il suffit de tels noms et des œuvres qu'ils rappellent, pour concevoir l'étendue de la corruption, l'étrange et universel scepticisme qui s'était emparé de cette nation, déjà vieille et sans la moindre illusion, à la fin du quinzième siècle. La finesse italienne n'avait jamais été que médio-

(1) Canterbury's tales. The rime of sire Thopas.

crement touchée de l'exaltation guerrière du moyen âge, et ne prit jamais au sérieux les prouesses de la chevalerie. On s'explique donc l'élégant badinage de l'Arioste; mais comment comprendre le pêle-mêle burlesque dans lequel l'auteur du *Morgante Maggiore* enveloppe la vaillance et la dévotion, les paladins et les moines, les idées religieuses, monarchiques, féodales, en couvrant à peine de quelques apparences légères ses indécentes railleries?

Par sa situation géographique, mais surtout par la lutte qu'elle soutenait depuis sept cents ans, l'Espagne avait conservé intactes toutes les traditions chevaleresques, particulièrement en harmonie avec le caractère ardent et un peu oriental du génie castillan. Les nobles dans leurs donjons, les bourgeois dans leurs pauvres et vaillantes communes, étaient demeurés, au quinzième siècle, les Espagnols du temps du Cid; et la lutte contre les rois de Grenade les trouvait enflammés du même zèle qui, trois siècles auparavant, animait les premiers croisés. Quelle ferveur dans ces beaux vers où Juan de Mena exhorte à oublier toutes discordes dans une guerre contre les infidèles :

O virtuosa, magnifica guerra,
En ti las querellas volverse debrian,
En ti, do los nuestros muriendo vivian
Por gloria en los cielos y fama en la tierra.
En ti, do lo lanza cruel nunca yerra,
Ni teme la sangre volver de parientes.

Revoca concordes á ti nuestras gentes
De tanta discordia y tanta desferra.
(*Orden de Marte*, cap. 153 y 154.)

Les ballades nationales n'avaient cessé d'ailleurs de célébrer la mémoire de ces vieux chrétiens, vainqueurs ou tombés en combattant les Maures. Les railleries italiennes auraient révolté la gravité, la loyauté castillanes. Loin de railler les souvenirs du passé, on gardait pieusement la mémoire de ces preux martyrs : on n'aspirait qu'à leur ressembler.

A la faveur de ces circonstances à part, l'esprit et les traditions de la chevalerie s'étaient profondément enracinés en Espagne. Tandis qu'ailleurs les règles de l'institution laissaient une large place à la liberté, et même au caprice de chacun, dans ce pays, le besoin incessant d'être organisé pour attaquer ou se défendre soumit de bonne heure la chevalerie à la discipline de lois spéciales qui en fixaient les devoirs de la manière la plus précise. Ces lois, renfermées dans le recueil d'Alphonse X connu sous le nom des *Sept parties* (1), s'étendent aux moindres détails du régime des chevaliers. — Elles vont jusqu'à régler leur manière de s'habiller et de vivre, la couleur de leurs vêtements, le nombre et la nature de leurs repas. On peut juger de

(1) Livre II, titre 21.

l'importance qu'attachait le législateur à l'institution par ce haut degré de sollicitude.

L'Espagne conservait dans toute sa force la passion du moyen âge pour les pas d'armes, les tournois et autres exercices chevaleresques. Les chroniques du quinzième siècle sont pleines de ces descriptions (1). La chronique de Jean II parle de vingt ou trente tournois, auxquels prenaient part les premiers personnages de l'État, et les rois eux-mêmes. Il y en eut quatre dans la seule année 1428.

(1) Voyez en particulier *el Passo Honroso*, récit officiel et circonstancié du pas d'armes fameux qui eut lieu en 1434, au pont d'Orbigo, près de Léon. Le défi fut porté contre tout venant, durant l'espace de trente jours, au moment où la route était encombrée de chevaliers qu'une grande solennité attirait à Saint-Jacques de Compostelle. Suero de Quiñones, l'appelant, gentilhomme de haut rang, prétendait s'affranchir ainsi du vœu qu'il avait fait de porter tous les jeudis, pour l'amour de sa dame, une chaîne de fer au cou. Toutes les conditions en furent réglées sous les auspices du roi Jean II. Neuf tenants se joignirent à Quiñones, et soixante-huit chevaliers répondirent au défi. On compta six cents vingt-sept passes d'armes; soixante-six lances furent brisées; un chevalier Aragonais tué, et il y eut un grand nombre de blessés, parmi lesquels Quiñones et huit de ses tenants. — Les juges du camp imposèrent à Quiñones de jouter armé de toutes pièces, ce dont il se défendit vivement, alléguant que dans la guerre contre les Maures de Grenade, il était entré dans la bataille le bras droit désarmé, en l'honneur de sa dame; qu'avec l'aide de Dieu, il en était échappé, et qu'ainsi ferait-il aujourd'hui. — Voy. Pidal, *Préface au Canc. de Baena*. *Ticknor*, tome Ier

Fernand del Pulgar, secrétaire de Ferdinand et d'Isabelle, se vante que, de son temps, il y avait bien plus de chevaliers espagnols allant en pays étrangers pour chercher la fortune des armes, qu'il n'en venait de l'étranger aux royaumes de Castille et de Léon. Il cite de ce nombre plusieurs gentilshommes de haute naissance, qu'il connaissait personnellement. En Espagne, les fictions chevaleresques étaient crues à l'égal des autres légendes. Castillo, qui écrivait en 1587, raconte gravement que lorsque Philippe II épousa Marie d'Angleterre, il prit l'engagement de rendre au roi Artus tous ses droits, si ce prince revenait jamais réclamer le trône de la Grande-Bretagne. Le peu de distance qui, en Espagne, sépare les différentes classes de la société, avait aidé à répandre ces croyances des classes féodales dans tout le reste de la nation.

Telle était dans l'Espagne du quinzième siècle l'exaltation des idées de guerre et d'amour, qui n'étaient égalées que par la ferveur de l'enthousiasme religieux. L'ardeur du prosélytisme chrétien étouffe, dans les conseils d'Isabelle, la voix de l'équité et de la politique. Maures et juifs, les premiers au mépris de leur capitulation, sont mis en demeure de recevoir le baptême, ou de quitter le sol du royaume catholique. Repoussée de France, et même d'Italie, l'inquisition est établie. Elle poursuit à la lueur des bûchers l'extirpation de l'islamisme, et par

la terreur écarte loin de l'Espagne les doctrines de la réforme. Énergique expression de la ferveur des esprits, sainte Thérèse va naître. Les œuvres diverses de la célèbre réformatrice, le *Chemin de la perfection*, le *Château de l'âme*, se succéderont en même temps que les éditions de l'*Amadis*.

Ainsi s'explique comment naquit en ce pays, dans la décadence générale de la littérature et des idées chevaleresques, un roman où des sentiments ailleurs effacés reparaissaient dans leur fraîcheur et leur énergie primitives, avec un air nouveau emprunté au climat et au sol natal.

J'ai essayé de décrire l'influence morale sous laquelle l'*Amadis* espagnol prit naissance. Je vais exposer maintenant les inspirations littéraires qui ont pu contribuer à le former.

A l'époque de l'apparition de la version de Montalvo, l'Espagne avait depuis longtemps une littérature; mais parmi les productions spontanées de cette littérature, aucune n'avait préparé, soit pour le fond, soit pour la forme, la naissance d'un tel ouvrage. A quelles sources étrangères s'est donc abreuvée l'imagination de Montalvo; quels modèles l'ont guidé dans la composition de son épopée romanesque, c'est ce qu'il s'agit de déterminer.

On ne saurait prétendre que l'Espagne ait manqué du génie de l'épopée. Ce génie respire dans les courts récits qu'inspira, au-delà comme en deçà des

monts, l'expédition des Francs contre les Sarrasins, dans ces *romances* destinées à consacrer le souvenir des martyrs de la foi et de l'indépendance nationales. Il brille aussi, à un remarquable degré dans le fragment conservé de la chronique du Cid. Mais ce fragment, non plus que les anciennes romances sur le même sujet, n'offre rien que d'entièrement opposé à la grâce et à la courtoisie chevaleresques. L'attachement du Cid pour Chimène y porte un caractère de simplicité rustique et de gravité, qui, s'il n'exclut pas la tendresse, n'a cependant rien de commun avec cet amour inquiet, respectueux, délicat, dont la nuance raffinée est un des côtés les plus nouveaux, les plus originaux de l'*Amadis*. Nulle trace de la suprématie morale de la femme. Entièrement soumise à son époux, Chimène a pour le Cid le même respect, la même déférence à ses volontés, que montre doña Vascuñana à l'égard d'Alvar Fañez dans le *Comte Lucanor*. « Quand plus tard les idées galantes et chevaleresques pénétrèrent en Espagne, Chimène changea avec Rodrigue. Le Cid devint un galant beau diseur, et Chimène une dame romanesque et sentimentale (1). » Jusqu'alors la rudesse, la férocité même des mœurs et des sentiments, n'était égalée que par la violence ou la barbarie des actions.

(1) Dozy, *Recherches sur l'hist. politique et littéraire de l'Espagne*, 1, p. 687 sqq.

En Burgos esta el buen Rey,
Assentado á su yantar :
Cuando la Ximena Gomez
Se le vino á querellar,
Cubierta toda de luto,
Tocas de negro cendal,
Las rodillas por el suelo,
Comenzara de hablar :
Con mancilla vivo, Rey,
Con ella vive mi madre ;
Cada dia que amanece
Veo al que mató á mi padre.
Caballero en un caballo,
Y en su mano un gavilan,
Por facerme mas despecho
Cebaló en mi palomar ;
Con sangre de mis palomas
Ensangrentó mi brial.
Enviéselo á decir,
Envióme á amenazar
Que me cortará mis haldas
Por vergonzoso lugar,
Me forzará mis doncellas
Casadas y por casar ;
Matárame un pagecico
So haldas de mi brial.
Rey que non face justicia,
Non debiera de reinar,
Ni cabalgar en cavallo,
Ni espuela de oro calzar, etc. (1)

Rien n'est moins délicat, ni moins romanesque.

(1) Voyez aussi dans le *Romancero* la brutale conduite des infants de Carrion envers Chimène et ses filles

D'où sont venus, comment expliquer des sentiments que l'Espagne n'a point spontanément produits, et qu'elle doit porter à un degré d'exaltation si élevé?

D'après les rapports que présente l'amour dans l'Amadis avec ce qu'on sait de la théorie et de la peinture de cette passion dans les poëtes arabes, il semble difficile de ne pas reconnaître ici l'influence de ces brillants dominateurs de l'Espagne, et de leur littérature, si l'on songe surtout à la fusion des idiomes qui s'opéra, aux rapprochements nombreux qui s'établirent entre les deux peuples, dans ce contact forcé de sept cents ans. « Je l'ai dit souvent, quel qu'il fût ou pût devenir en réalité et dans la pratique, l'amour chevaleresque, dans la théorie, est toujours exempt de sensualité; c'est une espèce de culte dégagé de toutes les habitudes, de tous les plaisirs qui pourraient en ternir la pureté, et affaiblir l'énergie morale, l'amour de la gloire dont il est censé l'âme. Or telle est aussi, sauf les différences de rédaction, la théorie des poëtes arabes du sixième et du septième siècle.

« Mais ce n'était pas seulement les poëtes que l'amour inspirait en Arabie; c'était les chevaliers; car, en Arabie aussi, un héros était un chevalier, et l'héroïsme se nommait chevalerie; et là, comme en Europe, comme en Occident, la chevalerie consistait principalement à défendre le faible contre le fort,

et à combattre glorieusement pour l'amour des belles. C'est un fait constaté par toutes les anciennes traditions des tribus arabes, et si connu, que je ne crois pas avoir besoin de m'y arrêter (1).....

« La poésie arabe primitive, celle qui, née des inspirations du désert, les avait idéalisées en passant dans la Péninsule espagnole avec les armées de Tarik et de Moussa, y subit sans doute beaucoup de modifications; elle s'y agrandit, s'y raffina, y prit des formes un peu plus variées... Mais le fond en resta le même; ce qu'elle avait célébré dans les solitudes brûlantes de l'Arabie, elle continua à le célébrer dans les belles vallées de l'Èbre et du Tage (1). »

D'un autre côté, une foule de faits donnent la preuve certaine que la langue, la civilisation, et par conséquent la littérature des Arabes, les idées et les sentiments qu'elle exprimait, pénétrèrent en Espagne profondément et sur divers points. Cela est évident pour l'Espagne du midi. Le nom de

(1) L'assertion de M. Fauriel, qui cite ici le roman d'*Antar*, nous a été confirmée et développée avec beaucoup de bienveillance par M. Jules Mohl. *Antar* est loin d'être en effet le seul roman de chevalerie arabe, et il en a péri beaucoup. Sous Hâroun-al-Reschid, des grammairiens, expressément chargés de ce soin, recueillirent ces héroïques récits en parcourant les déserts de l'Hedjaz, où, loin des ports et de tout contact avec des étrangers, la langue arabe s'était conservée dans toute sa pureté.

(2) Fauriel, *Hist. de la litt. provençale*, t. III, p. 331-333.

Mozarabes, que portèrent ses habitants, la longue existence de la liturgie en arabe à l'usage des chrétiens, celle non moins reconnue de litanies et d'autres prières aussi en arabe, indiquent assez l'intimité du rapprochement qui s'établit entre les vaincus et leurs vainqueurs. De bonne heure les classes élevées cultivèrent les lettres arabes, pour lesquelles elles éprouvèrent un goût passionné. Paolo Alvaro, le biographe d'Eulogius, dit que c'est lui qui enseigna le premier à faire des vers latins, mais qu'il n'y avait pas un chrétien qui se souciât d'apprendre cet art, tandis qu'il y avait un grand nombre de chrétiens espagnols capables de faire des vers arabes, souvent mieux tournés que ceux des Arabes eux-mêmes. Ahmet-el-Mockri, qui a consacré un chapitre aux juifs et aux chrétiens qui se sont distingués dans la littérature arabe, cite un grand nombre d'auteurs espagnols qui jouissaient d'une grande célébrité comme écrivains et comme poëtes.

Dans les villes surtout, la population était tellement mêlée, rapprochée, que les deux peuples étaient forcés de communiquer entre eux par la langue arabe. On conserve dans la cathédrale de Tolède une infinité de chartes et de contrats écrits en arabe ; et ces monuments témoignent que les deux peuples faisaient entre eux de nombreuses affaires, qui devaient contribuer à répandre che

les Espagnols la connaissance de l'idiome vainqueur. Dans les ruines des maisons qui s'écroulent, ce qui arrive fréquemment en Espagne, on trouve assez souvent des papiers, des livres, des manuscrits, où l'on reconnaît quelquefois des fragments de prières musulmanes écrites en espagnol; d'autres fois des fragments de langue espagnole écrits en caractères arabes. Il existe en manuscrit une foule de textes contenant des contes, des romans, des fables, où les traditions communes aux deux religions sont mêlées et altérées les unes par les autres de la façon la plus curieuse (1).

Que l'état de barbarie où sont tombés les descendants de ces Arabes andalous ne fasse pas illusion sur la civilisation qui distingua leurs aïeux. Il est certain que cette civilisation fut des plus brillantes. La prospérité du commerce et de l'industrie

(1) Peut-être M. Fauriel songeait-il au poëme de *Joseph*, écrit en langue espagnole, avec des caractères arabes, probablement par un More; car le Joseph dont il conte l'histoire n'est pas le Joseph de la Bible, mais celui du Koran. Voyez Pidal, *Préface du Cancionero de Baena*.

Vers l'époque où Valence, assiégée par le Çid, était réduite à l'extrémité, un des assiégés composa, sur les désastres de la ville, une élégie dont la traduction fut depuis insérée dans la *Cronica general*. Le texte de cette pièce, dont M. Dozy avait signalé l'origine arabe (*Recherches nouv.*, p. 549), vient d'être retrouvé par M. Pidal, dans un manuscrit où il figure en caractères espagnols. On retrouve l'image effacée de l'élégie arabe dans la romance : *Apretada esta Valencia*, etc.

le disputait à l'éclat de la littérature. L'histoire, la poésie surtout, étaient cultivées avec ardeur. L'auteur d'un dictionnaire biographique du treizième siècle a compté douze cents historiens, chaque spécialité ayant son histoire. Le palais d'Hachem, le deuxième Ommyade, n'était qu'une vaste bibliothèque, dont le catalogue, très-incomplet, dépassait quarante-quatre volumes. Passionné pour les arts et les sciences, ce prince avait des agents en Syrie, en Égypte, en Perse, chargés d'acheter pour son compte tous les livres précieux qu'ils pourraient trouver. D'après le recensement fait sous son règne, l'Espagne arabe comptait six villes capitales, quatre-vingts très-peuplées, trois cents du troisième ordre. La ville de Cordoue contenait soixante mosquées, cinquante hôpitaux, quatre-vingts écoles publiques et deux cent mille maisons. Les impôts produisaient une somme énorme ; des mines d'or et d'argent habilement exploitées, la pêche du corail, les perles de Tarragone, répandaient le commerce dans tout le pays, et donnaient à l'industrie une impulsion immense (1).

Ces récits, que l'on serait porté à taxer d'invraisemblance, cessent de paraître exagérés, si l'on songe à l'étonnant éclat dont brilla la petite cour d'Almérie, sous le règne d'Al-Motacem, vers la fin

(1) Analyse des leçons de M. Fauriel 5e article.

du douzième siècle. Digne rival du calife de Cordoue, Al-Motacem mettait sa gloire à faire fleurir, comme lui, les lettres, le commerce et les arts. Que l'on juge de l'élégance de cette civilisation andalouse par ces échantillons d'une poésie qui, sauf l'originalité de la couleur, rappelle l'accent de l'antiquité lyrique, en y mêlant plus de passion :

« On me dit : Quitte la vallée d'al-Akik, et évite celle que tu aimes, mais qui refuse de céder à ton amour; ne retourne plus à al-Odhaib, à ce ruisseau où tu trouvais cette fière beauté; car en cet endroit, tu serais encore blessé par le glaive tranchant, et par les javelots de la douce jeune fille, couverte de diamants et qui embaume l'air de ses parfums. — Ah ! certes, on m'a détourné de m'approcher de toi, mais on ne peut empêcher que ton image ne soit toujours présente à mon esprit; loin de toi, je m'imagine que tu es toujours là à mes côtés. O mes amis qui me louez de ma résignation, et parce que, loin de veiller, je recherche le sommeil, je ne mérite pas vos éloges; car, quand je dors, je suis sûr que toi, ô ma bien-aimée! m'apparaîtras dans mes rêves (1). »

Ces vers d'Abou-Abdollah, si célèbre qu'on l'appelait *le poëte de l'Andalousie*, eurent tant de vogue,

(1) Traduction de M. Dozy, *Recherches nouvelles*, etc., p. 101 sqq. Voyez dans le même ouvrage le très-intéressant tableau de cette cour d'Alméric.

que tout le monde les savait par cœur et les chantait.

Quelle grâce charmante dans cette autre pièce adressée à un ami par le prince Rafío'd-daulah, fils d'Al-Motacem, qui lui-même était poëte : « Les coupes, ô Abou-'l-alá, sont remplies de vin, et les joyeux convives les font passer de main en main ; le vent agite lentement les branches des arbres ; dans les airs les oiseaux font entendre leurs chants, et les colombes roucoulent, perchées sur les rameaux les plus élevés. Venez donc, et buvez, sur les bords de ce ruisseau, de ce vin rouge et limpide qu'on croirait exprimé des joues du gracieux échanson qui nous le présente. »

Quand les chrétiens sortirent de Valence, qu'ils évacuèrent en y mettant le feu, Abou-Ishac ibn Khafadjah composa, sur la ville en cendres, les vers suivants : « Les glaives ont sévi dans ta cour, ô palais ! la misère et le feu ont détruit tes beautés ! Quand à présent on te contemple, on médite longtemps et l'on pleure... Ville infortunée ! tes habitants ont été les paumes que se renvoyaient les désastres ; toutes les angoisses se sont agitées dans tes rues désertes ! La main du malheur a écrit sur les portes de tes cours : Tu n'es plus toi-même ; tes maisons ne sont plus des maisons ! »

N'est-il pas naturel qu'un peuple si actif, si éclairé, dont l'histoire et la poésie reproduisaient de mille manières les sentiments raffinés et délicats, ait exercé une grande influence sur le caractère et

les mœurs de l'Espagne ? On objecte la nature aristocratique de cette poésie, dont l'idiome savant n'était intelligible, aux Arabes eux-mêmes, qu'après de longues études. Mais l'existence de poëtes de cour n'excluait nullement celle de poëtes populaires. D'ailleurs les usages, les sentiments qu'exprimait cette poésie, se traduisaient nécessairement dans les mœurs des classes élevées. Or il nous semble impossible de croire que le spectacle d'une civilisation plus élégante, que le voisinage de mœurs plus douces et plus polies, n'agît pas énergiquement sur l'imagination des populations chrétiennes, et n'ait pas fini par modifier sensiblement leur simplicité et leur rudesse.

On n'est donc peut-être pas très-éloigné de la vérité en attribuant à l'influence de la civilisation et de la culture des Arabes andalous ce degré nouveau de raffinement, la grâce et la politesse qui distinguent Amadis, et en font un personnage d'une physionomie distincte dans la foule des héros de roman.

Pendant que s'exerçait au midi l'action de la civilisation arabe, une autre influence se faisait sentir au nord, puissamment favorisée par la communauté de langue, de religion et de race; nous avons exposé précédemment la part qui revient, dans le développement intellectuel de l'Espagne, aux mœurs et à la littérature des Provençaux. Nous nous bornerons à le rappeler.

Mais, en retrouvant dans la civilisation de l'Es-

pagne, à la fin du quinzième siècle, l'influence de deux civilisations et de deux littératures, nous n'avons pas épuisé l'analyse de tous les éléments étrangers qu'elle renfermait. La nécessité de satisfaire un public plus éclairé qu'au temps où les romans étaient chantés par les jongleurs, a introduit dans l'*Amadis de Gaule* quelques-uns des caractères d'une composition régulière. On y distingue un certain plan; l'art de conduire et de soutenir le récit; la variété et le contraste des caractères, l'analyse des sentiments. Nous pensons que Montalvo fut redevable de ces progrès à la connaissance qu'il possédait tant des épopées antiques, que des grandes narrations romaines (1). Car, abandonné à lui-même, qu'avait produit le génie espagnol? Des chants populaires, des chroniques, et, entre autres imitations ou traductions de l'arabe, *los Bocados de*

(1) La preuve en résulte d'un grand nombre d'allusions renfermées dans le roman, et en particulier de ce commencement du prologue : « Considerando los sabios antiguos que los grandes hechos de las armas en escrito dexaron, quanbreve fué aquello que en efecto de verdad en ellos passó... quisieron sobre algun cimiento de verdad componer tales y tan estrañas hazañas; con que no solamente pensar dexar en perpetua memoria a los que aficionados fuéron, mas aquellos por quienes leydas fuessen en grande admiracion : como por las antiguas historias de los Griegos y Troyanos, y de otros que batallaron parece por escripto. Assi lo dize Salustio : que tanto los fechos de los de Athenas fueron grandes, quanto los sus escriptores los quisieron crescer y ensalçar. »

oro, le Comte Lucanor. Ni la littérature provençale, ni l'ancienne littérature italienne, qui pénétra aussi d'assez bonne heure en Espagne, ne pouvaient lui fournir l'idée d'une grande composition régulière. Dante ne fut connu ou imité qu'assez tard. Ces modèles n'existaient donc, ils ne pouvaient sortir que des monuments retrouvés de l'antiquité.

On a peut-être exagéré le mouvement de la renaissance en importance et en étendue. Il paraît certain que l'étude des anciens ne se ralentit jamais durant le moyen âge, notamment en France et en Italie. Il semble cependant que la décadence des lettres antiques ait été plus complète en Espagne qu'ailleurs. Dès le huitième siècle, toutes les écoles latines avaient disparu. L'ancienne littérature ne pouvait plus s'étudier qu'isolément, au moyen d'un enseignement oral, qui, dans l'absence des livres, devenait de plus en plus imparfait. Les chrétiens qui s'étaient réfugiés dans le Nord avaient emporté avec eux tous les livres. A Cordoue, un livre latin était une rareté. On raconte comme un événement important, qu'au retour d'un voyage fait en France, Eulogius avait rapporté des Asturies un *Virgile*, un *Lucain*, un *Juvénal*, un *Festus Aviénus* et la *Cité de Dieu*. Ce fait prouve suffisamment que les lettres latines étaient à peu près oubliées. Il suffit d'ouvrir les rares chroniques de cette époque pour avoir l'idée de l'état de dégradation où était tombée la

littérature latine dans le midi de l'Espagne. Au nord, le latin avait continué à être la langue du gouvernement et des transactions civiles; et cependant il fut aussi promptement et aussi gravement altéré que dans les contrées où l'arabe lui avait été substitué comme langue officielle et littéraire.

Mais à peine la journée de Tolosa eut-elle rendu la sécurité aux chrétiens, que l'on vit se manifester en Espagne des tentatives généreuses pour renouer la chaîne des temps, et rallumer le flambeau des lumières. Déjà florissaient en Italie les universités de Bologne et de Padoue. Des fondations analogues furent essayées à Salamanque, Huesca et Valladolid. Mais les guerres, les discordes intestines, s'opposaient à leur prospérité. L'université de Salamanque, fondée en 1254 par Alphonse le Sage, était en 1310 dans un état complet de décadence. Les Espagnols amoureux de l'étude étaient contraints d'émigrer en France ou en Italie.

L'instruction que les Espagnols puisaient en ce dernier pays reçut une organisation plus régulière et plus stable par les soins du cardinal Carrillo de Albornoz, archevêque de Tolède sous Alphonse XI, personnage également éminent comme prélat, comme homme d'état, et même comme capitaine. Pendant son séjour en Italie, où, en qualité de légat du pape Innocent VI, il reconquit et administra la plus grande partie des États romains détachés du

saint-siége par la révolte de Rienzi (1354), le cardinal Albornoz conçut la pensée d'assurer à ses compatriotes des moyens réguliers d'éducation. Dans cette vue, il fonda à Bologne, en 1364, le collége de Saint-Clément, lequel, spécialement affecté aux étudiants espagnols, s'est maintenu jusqu'à nous (1).

Antonio de Lebrixa, né en 1444, fut élevé au collége de Saint-Clément. De retour dans sa patrie, il devint bientôt la lumière et l'ornement des universités d'Alcala et de Salamanque, et contribua énergiquement à répandre dans toute l'Espagne la connaissance, le goût et la culture des lettres antiques. Les traductions, qui déjà avaient commencé, se multiplièrent. On attribue à Pedro Lopez de Ayala, déjà mort en 1407, la version de Tite-Live, de Valère Maxime, des *Consolations* de Boëce. En 1428, le savant marquis de Villena avait donné sa traduction de l'*Énéide,* la première complète en langue moderne (2), sous ce titre : « *Traslado de latin en romance castellano de la Eneyda de Virgilio, la qual romanzo D. Enrique de Villena*, etc.—Dans la préface de son *Ensayo de una bibliotheca de traductores españoles* (1), D. Juan Antonio Pellicer s'exprime ainsi : « Ceci n'est que l'abrégé d'un travail beaucoup plus complet, lequel ne tardera pas

(1) Tiraboschi, t. IV, l. I, c. 3.

(2) Villena s'en vante lui-même dans sa préface : « En

à voir le jour. Le nombre et l'antiquité des traductions qu'il signale fournira la preuve du zèle et de l'ardeur avec lesquels nos Espagnols travaillèrent jadis aux progrès de leur nation et au perfectionnement de leur langue. Sans parler des anciennes versions des saintes Écritures, on trouvera dans cet ouvrage une foule (*muchas*) de traductions d'auteurs grecs et latins qui remontent jusqu'au quatorzième et même jusqu'au treizième siècle..., » etc.

Ainsi, dès le quatorzième siècle, l'Espagne était remise en possession des principaux chefs-d'œuvre de l'antiquité. Nous en retrouverons l'influence dans certaines parties de l'œuvre de Montalvo.

Italia, algunos vulgarizaron esta Eneyda, pero diminutivamente, dexando muchas ficciones poeticas, solo curando de la simple historia en la mayor parte, sobre todo en el quinto libro, sobre los juegos que Eneas fizó en Sicilia; y otros del italiano en frances y en catalan la tornaron así menguada como estaba en italiano : pero *nunca alguno* hasta agora la sacó del mismo latin, sin menguar ende alguna cosa, salvo el dicho D. Enrique, por ende adelante se dice. » (Pellicer, *Ensayo*, p. 71.)—Le ms. de la Bibliothèque impériale n° 7812 ne renferme, de cette traduction, que les neuf derniers livres, copiés à Guadalajara, en 1436, par Juan de Villena, secrétaire (*criado*) de don Iñigo Lopez de Mendoza, seigneur de la Vega, depuis marquis de Santillane, à qui ce ms. paraît avoir appartenu. Les notes marginales sont probablement de la main du marquis, lequel avait coutume d'annoter ainsi ses livres. M. Ochoa a confondu le copiste avec le véritable auteur de cette traduction. — *Catálogo razonado*, p. 375, et dans l'index.

(1) Madrid, 1788, in-4°.

CHAPITRE II.

Analyse des divers éléments qui entrent dans la composition de l'*Amadis de Gaule*. — 1° Tradition primitive bretonne; preuves directes, preuves indirectes. — 2° Imitation de *Tristan* et de *Lancelot*.

Des considérations contenues dans le chapitre précédent il résulte que l'*Amadis de Gaule* est loin de pouvoir être considéré comme une œuvre spontanée et primitive. Comment porterait-il ce caractère, si longtemps après l'apparition des premiers récits chevaleresques? Sa composition est analogue, à beaucoup d'égards, à celle de l'épopée de Virgile. C'est une œuvre de patience et d'érudition, renfermant comme telle un grand nombre d'éléments usés, mais offrant au lecteur, dans un cadre vieilli, bien des traits d'une imagination noble, et les sentiments généreux ou raffinés particulièrement en harmonie avec le génie castillan.

Dans cette confusion d'éléments divers, à travers les couches amoncelées, il est difficile aujourd'hui

de retrouver le terrain primitif. L'embarras tient surtout à l'ignorance du temps, au défaut de précision des notions historiques, géographiques. On sait combien l'anachronisme est familier aux artistes du moyen âge, peintres, sculpteurs ou romanciers.

Malgré ces difficultés, nous allons essayer de mettre en lumière les éléments principaux qui entrent dans la composition de l'*Amadis de Gaule*. L'étude du texte fera paraître qu'elles se réduisent à trois : 1° un récit primitif, depuis longtemps et probablement à jamais perdu ; 2° l'imitation très-marquée du *Tristan*, et surtout du *Lancelot ;* 3° un élément original qui embrasse l'ordonnance ou composition générale, le développement de la fable, les sentiments et les caractères. En sorte que l'on peut appliquer à l'*Amadis* ce que maître Wace disait des fictions de la Grande-Bretagne :

Ne tout mensonge, ne tout voir,
Ne tout folor, ne tout sçavoir;
Tant ont li conteor conté,
Et li fablor tant fablé,
Pour leurs contes embeleter,
Qu'ils ont tout faict fable sembler.

Issus de récits populaires, altérés peu à peu et grossis par le merveilleux avant d'être fixés par l'écriture, les romans chevaleresques offrent d'autres analogies avec les différentes épopées primitives. L'organisation matérielle et l'exécution de

cette poésie fut exactement la même qu'en Grèce, par exemple, et en Arabie. Aux rapsodes des Grecs, aux *raoui* des Arabes, répondirent les *jongleurs*, chargés de faire valoir par le geste et par le chant la poésie des trouvères.

La nature maintenant si complexe d'une partie de ces productions s'explique, dans sa cause générale, par la nécessité où se trouvaient les ménestrels, dans l'intérêt de leur profession, de rechercher avec empressement tout ce qui pouvait donner un air de nouveauté aux aventures de guerre et d'amour, fonds un peu monotone des compositions chevaleresques. Les récits d'un pèlerin venu des pays d'outre-mer, l'apparition d'une légende nouvelle, étaient pour les jongleurs autant de bonnes fortunes dont ils s'emparaient avidement, et sans se soucier du plus ou moins d'art avec lequel ils fondraient ces éléments étrangers dans la narration principale. D'autres fois, profitant de la renommée d'une composition très-populaire, ils y introduisaient des incidents nouveaux, la faisaient suivre ou précéder d'introductions ou d'épilogues.

La publication du *Tristan* de Thomas d'Erceldoune, par sir Walter Scott a mis dans la plus grande évidence le procédé des vieux romanciers. Le récit de sir Thomas, avec toute l'extension dont il l'a jugé susceptible, se réduit à soixante pages in-folio, tandis que le *Tristan* français en prose en

compte plus de deux cents. Il est vrai que l'histoire de Tristan s'y trouve précédée de celle de son père, le roi Méliadus de Leonnois, et entremêlée des exploits de Palamèdes, de Ségurades, du varlet à la cotte mal taillée, lesquels n'ont aucun rapport à l'histoire principale.

A ne considérer donc que l'histoire d'Amadis, et en se souvenant qu'un récit composé seulement de trois livres remonte au commencement du quatorzième siècle, il ne serait pas téméraire de conjecturer que cette histoire se réduisit d'abord, comme celle de Tristan, à un récit plus simple et assez court. Mais cette conjecture atteindra la valeur de la certitude, si, comme nous allons le voir, le raisonnement se trouve ici d'accord avec les faits.

Examinons d'abord ce nom de *Gaula,* qui entre dans le titre du roman.

Ce terme a donné lieu à des équivoques fort singulières. Pour le traducteur d'Herberay des Essarts, il désigne, à n'en pas douter, la France, comme il paraît par cette dédicace à François Ier, du cinquième livre : « Sire, au retour des guerres d'Artois et de Luxembourg, poursuivant la cronicque d'Amadis, comme il vous a plu me commander, il m'a semblé que ce qui est écrit du roy Périon et sa postérité n'est autre chose que la figure de vous et de nosseigneurs vos enfants. Et qu'ainsy soit, si on a leu devant vous le premier volume de cette

histoire, vous y avez veu que le roy Périon (régnant en la même Gaule où vous commandez), print à femme madame Hélisene, fille du roy de la petite Bretaigne, duquel est issue (comme il est vraysemblable) la feue roïne, que Dieu absolve, etc. »

Je ne dois pas dissimuler que le texte espagnol explique jusqu'à un certain point cette illusion de des Essarts. Dès le début du roman, nous voyons ce roi Périon, effrayé de certain songe sinistre, convoquer, pour l'expliquer, les plus sages clercs de son royaume, parmi lesquels figurent Albert de Champagne et Ungan de Picardie. « Llegado en su reyno embio por todos sus ricos hombres, e mandó a los obispos que consigo tragessen los mas sabidores clerigos que en sus tierras avia : esto para que aquel sueño le declarassen.... El uno destos que Ungan el Picardo avia nombre, que era el que mas sabía, dixó, etc.... Llegado el tiempo viniéron para el rey : el qual tomó aparte a Alberto de Campania : e dixole..., » etc. (1).

Ainsi, dans l'opinion de Montalvo lui-même, le royaume de Gaule désignait ici la France d'aujourd'hui. Mais, par une inadvertance qu'explique le défaut de critique du temps, Montalvo n'aperçoit point ou ne s'inquiète pas de la contradiction que présente cette partie de son récit avec les passages

(1) I, c. II.

où le mot *Gaule* désigne indubitablement le pays de *Galles*. Nous insistons fortement là-dessus; car, de ces passages relatifs soit à divers lieux de la scène, soit à certains noms de personnages et de pays, va résulter une première et principale preuve en faveur de la tradition bretonne que nous nous proposons d'établir.

1° Le roi Périon de Gaule, voyant sa terre envahie par le roi Abiés d'Irlande, lequel menace de le détrôner, vient solliciter les secours du roi d'Écosse, son beau-frère, appelé Languines (1). Amadis, qui n'est pas encore reconnu pour fils de Périon, quitte aussitôt la cour de Languines, où il a été recueilli et élevé, pour se rendre en Gaule, au secours du roi Périon. En admettant que ce nom de *Gaule* désignât ici la terre de France, comment concevoir que le roi Périon, menacé, allât en personne implorer le secours de l'Écosse? Rien n'est plus naturel, au contraire, si par *Gaule* nous entendons le pays de *Galles*, lequel confine à ce pays.

D'après les traditions galloises, l'Irlande paraît avoir, dans un temps reculé, exercé une sorte de prépondérance sur toute la côte occidentale de la Grande-Bretagne. Dans le roman de Tristan, nous voyons le roi Marc de Cornouailles obligé de payer au roi d'Irlande un tribut dont il est affranchi par

(1) I, c. IV.

la vaillance de son neveu. Autant donc il est aisé d'admettre l'événement d'une guerre entre un roi d'Irlande et les petits chefs du pays de Galles ou de Cornouailles (1), autant il est difficile de comprendre que l'Irlande ait jamais pu, je ne dis pas envahir, mais inquiéter la Gaule.

2° Amadis, passant par mer des États de Périon à la cour de Lisvart, qui se tenait à Windiliroses (Windsor), vient débarquer à Bristoya (Bristol); ce qui paraît à M. Dunlop un étrange point de débarquement, pour se rendre de France en Angleterre, mais, au contraire, le chemin le plus direct pour se rendre du sud du pays de Galles à Windsor : « A strange port to land at in crossing from France to England, but a very convenient harbour for one proceeding from South-Wales to Windsor. » (T. II, p. 9.)

La source de ces équivoques, qui ont trompé Bernado Tasso, et l'ont porté, par erreur, à intituler son poëme *Amadigi di Francia* (2), vient de l'amphibologie de ces mots *Gaul, Gaules, Gaula,* lesquels, en vieux français, et même en vieux anglais, désignent indifféremment soit la France, soit le pays de Galles; circonstance fort naturelle, puis-

(1) « The wars which are alluded to in this romance, are those which raged so long between England and Wales, and which took place in dark and mythical ages. All its heroes are connected either with England, Scotland or Ireland. » — Panizzi, *Orlando furioso,* I, 392.

(2) Lettre citée à Ruscelli.

que les deux pays, peuplés par la même race, eurent jadis une langue commune. « This general opinion, that Wales was the country of Amadis, was not an unnatural one (Dunlop fait ici allusion à ce que B. Tasso appelle *questo invecchiato abuso dall' opinione degli uomini*), since Gaules and Gaula, in old English, was the name for Wales as well as France (1). » — « The *Gaula* of the romance is a very small country; and no French province or city, not even Paris, is ever mentioned; whilst, not only England, Scotland, Cornwall, Ireland, Anglesey, but Windsor, Glocester, Bristol and Gravesend often occur in it (2). » — On lit dans le roman de Perceval, qu'après un combat acharné entre ce chevalier et Hector des Mares, frère de Lancelot, Hector, plein d'admiration pour la vaillance de son adversaire, désire connaître son nom : « L'en m'apele, fait-il, Perceval de *Gaules*, frère Agloval. » — Le même passage, reproduit dans le roman de *Lancelot*, donne pour leçon Perceval de *Galles*, qui était, en effet, le pays de ce Perceval, surnommé le Gallois.—« Il y avait autrefois un beau royaulme... lequel a depuis été érigé en principauté, qui se baille en tiltre au fils aîné du roy d'Angleterre, qu'on appelle le prince de Walle ou de Gaulles (3). »

(1) Dunlop, t. II, 9, sqq.
(2) Panizzi, I, 392. *Southey's morte Artur*, IX, p. 20.
(3) *Perceforest*, cité par Panizzi, I, p. 391.

3° Quelques-uns des principaux noms propres semblent appartenir au celtique, ainsi que le remarque Clémencin : « Sabido es que las provincias de aquella costa occidental de Francia (l'Armorique) fueron la cuna de las historias caballerescas; y aun, si se examina con atencion la de Amadis, se encontrarán vestigios del idioma viejo en los nombres propios (1). » Nous citerons comme exemples : *Lisvart*, le même que *Lych-warc'h*, nom d'un barde breton du sixième siècle; *Elisène*, mère d'Amadis, l'*Heliene sans per* du roman de *Lancelot*; le pays de *Soreloys*, qui, dans le *Lancelot*, fait partie du domaine de Gallehault, son ami, et sert d'asile à la reine Genièvre, quand elle est bannie de la cour d'Artus; le pays de *Norgalles*, ou Galles septentrionale, indiqué comme contigu au royaume de Périon (2). Enfin, la Croze, cité par Warton (IV, p. 45), soutient que le nom même d'Amadis est breton, et que le roman est certainement originaire du pays de Galles. Il est vrai que, malgré les courses lointaines d'Amadis, sur lesquelles nous aurons à nous expliquer, les événements, dans les deux premiers livres, ne sortent point de l'Irlande, de la Grande-Bretagne et de la Bretagne armoricaine, scène ordinaire des plus anciens romans de la Table ronde.

(1) I, p. 118.
(2) *Amad.*, ch. 121.

Nous avons exposé les preuves *directes* de la donnée primitive bretonne de l'*Amadis*. Passons maintenant aux preuves *indirectes*, que nous tirerons, 1° de certains épisodes et digressions d'artifice moderne, par conséquent rattachés après coup au thème primitif; 2° des contradictions que présentent les diverses parties du récit, sous le rapport des mœurs et de la civilisation différente dont elles donnent l'idée; 3° des imitations.

Commençons par rappeler le prologue de Montalvo. Il reconnaît, nous l'avons vu, avoir fait subir à l'ancienne version, composée de trois livres, d'importantes modifications, et avoir remanié ou traduit le quatrième livre.

L'étude du texte confirme pleinement l'aveu de Montalvo. Il est aisé de voir, en effet, que dès le chapitre 63 (l'avant-dernier du second livre), le récit primitif touchait à sa fin. Par le nombre et l'éclat de ses services, Amadis a mérité plus d'une fois d'obtenir la possession de son Oriane. Il a conquis l'île de Mongaze, et ajouté ainsi une province au royaume de Grande-Bretagne. Par sa valeur, le roi Lisvart et sa fille ont été délivrés des fers de l'enchanteur Arcalaüs. La conclusion semble inévitable, quand tout à coup, par une péripétie inattendue, Amadis est disgracié. Deux félons personnages, jaloux de la faveur du héros, éveillent les soupçons du roi, et lui font craindre pour son trône.

Le crédule Lisvart passe de l'amour à la haine, et Amadis, abreuvé de dégoûts, s'éloigne de la cour, et se retire en Gaule. Mais bientôt, pour distraire sa mélancolie, il va chercher de nouvelles aventures, dont la suite, peu vraisemblable, le conduit, à travers la Bohême et la Romanie, jusqu'à Constantinople, sous le nom du *Chevalier de la Verde-épée.*

Au moment où Amadis quitte la scène de la Grande-Bretagne paraît *Esplandian,* le fils qu'il a eu en secret d'Oriane, dont les aventures, dès à présent mêlées au récit, se trouvent ainsi liées au roman original, et formeront le cinquième livre de la suite d'*Amadis,* tout entier de la composition de Montalvo (1).

Voilà une des principales coupures de notre récit, et selon moi, un argument indirect mais décisif

(1) Il importe de remarquer qu'à partir de ce moment, le caractère du récit est changé. Ce n'est plus le ton chevaleresque, c'est le ton *romanesque,* et la transition au *Polexandre*, de Gomberville, se trouve ainsi accomplie. Qu'on en juge par ces détails de l'exposition d'Esplandian : « Quando aquella dueña lo desembolvió... vióle las letras blancas e coloradas que tenia ; y mostrolas al hombre bueno que se mucho dello espantó, e legendolas vió que decian las blancas *en latin* Esplandian. — E luego fué batizado con este nombre, con el qual fué conocido en muchas tierras estrañas, en grandes cosas que por el passaron, assi como adelante sera contado en un ramo que destos libros sale, llamado *las Sergas d'Esplandian.* — III, cap. 70. — *Ibid.*, 74.

en faveur de la donnée primitive : car, en détachant de la version de Montalvo les suites quelquefois extravagantes de cette brusque péripétie, le roman, jusqu'alors bien conduit, se trouverait réduit à deux ou trois livres, au lieu de quatre. L'observation n'a point échappé à la sagacité de M. de Tressan. Après avoir signalé les altérations que subirent en général les anciens romans au quinzième et au seizième siècle, « le commencement de tous ces romans, ajoute-t-il, montre plus d'invention, de goût, de vraisemblance, que la fin, presque toujours insoutenable à lire. Il est donc impossible que ces romans soient de la même main. »

On peut également regarder, mais pour d'autres raisons, comme une interpolation de Montalvo la description tout orientale du merveilleux *palais d'Apollidon*, de l'*arc des loyaux amants*, de la *chambre défendue*. Le commencement du récit nous introduit dans une société encore barbare, où tout est rude, grossier, les mœurs comme les choses nécessaires à la vie. Élisène est perdue si l'on découvre les suites de ses amours avec le roi Périon. « Por que en aquella sazon era por ley establecido que qualquiera muger por de estado grande y senorio que fuesse, si en adulterio se hallava, no se podia en ninguna guisa escusar la muerte (1). »

(1) Lib. I. c. 1.

Sur les instances d'une suivante, elle se résout à laisser exposer son enfant. « Comme celle damoyselle fust de Dieu inspirée, elle se saisit de quatre petitz aiz, autant larges comme il estoit de nécessité pour faire un coffre propre pour y coucher un enfant avec ses langes, et l'espée qu'elle avoit. Puis fist apporter du cyment, pour joindre et lier ensemble ce bois à ce que l'eau n'y peust entrer en aucune manière que ce feust... Toutes ces choses ainsi achevées, fust le coffret mis et attaché audessus d'une table bien joint et calfeustré : et pour le dernier adieu, la dolente mère, avec une angoisse mortelle, baisa le petit enfançon, le commandant en la garde de Dieu. Puis Dariolette le lança sur l'eau : le long de laquelle (pour estre forte et royde) fust assez tost conduit à la mer (1) » — Voilà les mœurs de la Bretagne à demi sauvage. Voilà l'accent de la tradition primitive (2). Comment dès

(1) « Como esta donzella muy sesuda fuesse, y por la merced de Dios guiada, ovó quatro tablas tan grandes, que assi como arca una criatura con sus paños encerrar pudiesse : y hizó traer ciertas cosas para un betumen con que las pudiesse juntar, sin que en ella ningun agua entrasse, y la hizó tan ygual y tanbien formada como si la hiziera un maestro, » etc. — Libro I, c. 1.

(2) Comparez ce passage avec le récit de l'exposition de Brangien, dans le roman de *Tristan*, manuscrit de la Bibliothèque impériale, n° 6960 : « Comment la royne Yseut voult faire morir Brangain, et comme les deux serfs la lièrent à ung arbre, et comment Palamèdes la délivra puis. »

lors supposer que la même main, qui nous peint, probablement d'après nature, le procédé sommaire et grossier destiné à sauver la coupable Élisène, ait composé les pompeuses descriptions de l'*Isle-ferme*, et l'architecture d'un palais où sont prodigués les chefs-d'œuvre de l'art, les marbres, les métaux précieux, toutes les inventions raffinées, toutes les délicatesses d'une haute civilisation?

Nous avons prouvé que Montalvo ou les *diascévastes* inconnus qui, antérieurement à Montalvo, remanièrent la tradition primitive de l'*Amadis*, avaient eu sous les yeux les principales compositions du cycle de la Table ronde. Ce fait, en indiquant la source d'un ordre nouveau de développements (1), les distingue et les sépare par cela même de la tradition originale, dont il aide ainsi à mieux entrevoir les limites et l'étendue. Il n'est pas d'ailleurs sans intérêt de suivre, dans ces transformations d'une invention spontanée, si fréquentes dans la poésie épique, les modifications introduites par le génie personnel de l'écrivain, par l'esprit de son siècle, par les progrès de la civilisation.

Tout le monde connaît l'épisode du *Beau Ténébreux* : c'est le nom sous lequel Amadis, banni de

(1) M. Raynouard, qui a fait la même remarque, n'applique les imitations et analogies qu'au commencement de l'*Amadis*. Nous allons voir qu'elles s'étendent à bien d'autres parties du roman.

la présence d'Oriane qui le croit devenu l'amant de Briolanie, tombe dans le désespoir, renonce à la vie de chevalier, et se retire en l'hermitage de la *Roche pauvre,* où il allait expirer de regrets, quand la damoiselle de Danemark, fidèle suivante d'Oriane, que la tempête a jetée sur ce rocher, survient, et, moins par ses soins que par une lettre d'Oriane, rend à la vie le dolent chevalier.

Le modèle de ce bel épisode est contenu dans la première partie du Tristan.

Pour prévenir un malheur, la reine Yseult a envoyé à Crehedin, qui, par amour, menace de se tuer à ses yeux, *un faulx reconfort.* Tristan a surpris le message, et s'apprête à s'éloigner d'une infidèle. « Au soir, quand la royne vint à mont, et veit Tristan armé, si luy demande pourquoi il s'armoit, ne de quoy il avait doubte : et il li respond : Haa, Dame, pourquoy me avez-vous si deceu, que sur moy avez faict autre amy ? Dame, dame, pourtant m'aves trahy, et mis tel dueil au cuer dont jamais n'auray reconfort. Je ne scay que je en doie faire ne dire. Certes, Dame, je cuydasse plus tost que les yaves montassent contremont les montaignes, que la royne Yseult faulsast à Tristan son amy; et puisque ainsi est, je ne vueil plus vivre, car je me occiray à mes deux mains. — La royne se veult excuser,

(1) Ms. de la Biblioth. impér., n° 6960.

mais il ne seuffre mie, ains dit : Dame, ce ne vous vault rien, bées cy les lectres que vous envoyastes à Crehedin, et que je scay certainement que vous feistes à vos mains. Tristan vous commande à Dieu, et Crehedin vous remaigne, que vous aves trait de mort à vie, et Tristan aves mis de vie à mort, etc. »

Le bruit de la disparition de Tristan ne tarde pas à se répandre. Une demoiselle envoyée par Pallamèdes pour ouïr de ses nouvelles pénètre « jusqu'au lieu où messire Tristan estoit tant courrouciés, que bien peu qu'il ne mouroit de dueil. Il se plaignoit et doulousoit si durement, que nul ne le veist adont qui ne le teinst à grant merveille. — Quant la damoiselle veoit qu'il est si durement en malaise, si se met ung pou plus avant pour parler à luy, et pour veoir s'elle le peust remuer de ceste doulereuse pensée ; et sachies que elle est si près de luy que elle le peust prendre par la main s'elle voulsist, et encores ne la veoit il mie. Et quant elle l'ot grant piéce regardé de si près, elle disoit à soy-mesmes tout appertement, que bonnement est tout le plus beau chevalier, et le mieulx taillé de membres qu'elle veist mes en toute sa vie.—Moult lui poise et anoie de ce penser qui si le tient malement enbronc et pensif. Et pour ce que trop volentiers li dorroit aucune achoison de lui reconforter li dit-elle : Sire chevalier, Diex vous sault. — Messire Tristan qui à

celuy point ne penssoit mie à gas n'entent la damoyselle, car moult avoit son cuer ailleurs : ne ce ne quoy il ne li respondoit, ains pense ainsy comme il faisoit devant. Et elle li redict adont : Sire chevalier, Diex vous gart. — Messire Tristan n'entent à rien que la damoyselle lui die, car trop avoit son penser en aultre lieu. Il ne se muet ne ne regarde non plus que ce se fust un homme mort, ains pensse ades et va soupirant à chief de piece moult durement. — Lors prent la damoyselle monseigneur Tristan par la main et le tire a li le plus souef qu'elle puet, car grant paour a et grant doubte qu'il ne se courrouce a li : — Sire, faict-elle, laissies vostre penser. Atant asses aves ore penssé. — Messire Tristan tressaut tout aussi comme s'il s'esveilloit, et au remuer qu'il a fait, il gete un souspir de parfont cuer, comme est homme angoisseux durement, et regarde la damoyselle couroucié à desmesure, car moult li ennuie durement de ce qu'elle l'avoit remué de son pensser. Et non pourtant il aperceut que ce estoit une damoyselle qui devant lui estoit venue. Il se esmerveille qu'elle avoit; ne qui l'avoit illec aportée, ne qui li avoit envoiée. Se ce fust chevalier ou escuyer qui de son penser l'eut ainsi remué, il s'en courrousast trop durement, mais pour ce que c'estoit une damoyselle, il n'en ose parler, fors tant seulement qu'il li dist : Ha damoyselle, mal avez faist qui de mon penser m'avez remué. Je le vousisse jà avoir

mené à fin en aucune manière, ou fust pour mort ou fust pour vie : moy n'en chaut mie gramment lequel veinst avant, car autant aimé-je des ore mais l'un comme l'autre. — Ha! sire, fait la damoyselle; mal faictes qui ainsi pensez, car ce penser vous griefve trop. Mettez vostre cueur à aultre chose. — Damoyselle, faict-il, je scay bien, et le voy que vous le faictes pour mon bien : mais ce ne vault rien. Car nul admonestement ne me peult plus rien valoir devant la mort. »

Huit jours s'écoulent, « et oncques Tristan ne laissa son deuil, sinon en dormant. Et, tant comme le jour duroit, la damoyselle estoit devant luy pour sçavoir si elle le peult réconforter. » — Elle imagine de présenter à Tristan une harpe qui lui a appartenu, « car Tristan sçavait herper plus que nul, et à grand' peine en obtient de luy dire ung lay, non ce jour, mais le lendemain. »

« A lendemain, quand le jour fut bel et cler, la damoyselle qui n'avoit pas mis en oubli la promesse que messire Tristan lui avoit faicte se lieve et se met au chemin. Et tant fait qu'elle vient à monseigneur Tristan, qui encore estoit devant la fontaine ainsi comme il souloit. Et tout maintenant qu'elle est devant lui venue, elle li aoure bon jour et bonne aventure. Et il fait autressi à elle. — Damoyselle, fait messire Tristan, ore suis-je tout appareillé de moy acquitter envers vous de

ce que vous promis hier soir. — Sire, fait-elle, maintes mercis. — Et lors prent messire Tristan la harpe, et la commence à acorder si bel et si bien comment il le sçavoit bien faire. Et quant il a si bien acordée, comme il vit qu'il estoit besoing, il dist : Ore, ma damoyselle, oistes-vous oncques parler du lay mortal? — Sire, fait la damoyselle, si maist Diex, je no oncques mais parler, ne oy. — Se Diex me sault, Damoyselle, fait-il, ce n'est une moult grant merveille, car il ne fut oncques chanté se de moy. Je lay fait ennuit tout de nouvel de la mienne douleur et de ma mort. Et pour ce que je l'ai fait en tout mon définement, l'ay-je appelé le lay mortal : de la chose li traie le nom. » — Et quant il a dist ceste parole, il commence à plourer moult fort et moult tendrement; et tout en plourant commence à sonner si doulcement sa harpe, que nulz ne l'oist adont qui ne deist appertement que plus doulce mélodie ne peut l'en oir. Et tout en plourant il commence son lay, et dit en tel manière :

Jà fis chansonnetes et lays,
Mes à cest point toutes les lais (laisse).
Cy fais ma derrenière plainte
Puis que je voy ma vie estainte,
Et ma char de douleur tainte
En chantant en fait complainte.

N'est pas de joie que je chant,
Ains commence en douleur mon chant :
D'Yseult que j'avoie servi,

(Tant que tout estoie asservi)
Me plaing, la soie amour mal vy.
Je muir, ne point nel desservy... etc. (1).

Opposons à ces pathétiques et naïves peintures l'imitation de Montalvo.

Amadis vient de sortir vainqueur des épreuves de l'Isle-ferme, destinées à faire paraître la loyauté des parfaits amants, lorsqu'il reçoit tout à coup la lettre d'Oriane, qui, lui reprochant en termes amers sa prétendue infidélité, lui défend de jamais reparaître en sa présence. Dans sa profonde surprise, « les lettres qu'il tenait luy churent des mains. Toutefoys il les releva promptement; et de rechef se meit à les lire : car le commencement l'avoit tant troublé, qu'il n'avoit encore veu la fin. Lors jecta l'œil sur la soubscription, qui contenait ces mots : Celle qui n'aura regret à mourir, sinon pour autant que vous en estes homicide. — Adoncq jecta un soupir, comme si l'âme lui feust partie du corps, et cheut à la renverse, dont Durin se trouva fort esbahy, et s'approchant d'Ama-

(1) Cette scène touchante, que j'abrége à regret, a été également imitée par l'Arioste, *Orlando furioso*, canto XXIII, st. 128 :

Non son, non sono io quel che pajo in viso;
Quel ch' era Orlando, è morto, ed è sotterra;
La sua donna ingratissima l' ha ucciso;
Sì, mancando di fe, gli ha fatto guerra.
Io son lo spirto suo da lui diviso,
Ch' in questo inferno tormentandosi erra,
Acciò coll' ombra sia, che sola avanza,
Esempio a chi in Amor pone speranza.

dis le releva. Lequel s'escria : Seigneur Dieu, pourquoy permettez-vous que je meure ainsi sans l'avoir mérité? Hélas, loyaulté, quelle récompense vous envoyez à ceulx qui ne vous feirent oncques faulte! Maintenant je me veois habandonné de celle pour laquelle j'eusse plus tôt consenty que mille morts eussent passé en moy, que transgresser un de ses commandements. Puis, regardant d'un œil piteux la letre qu'il tenoit : Ah letre, dict-il, c'est de vous que je tiens si cruelle mort, pour laquelle plus tost avancer, je vous tiendray tout au plus près de moy. — Lors la meit dans son sein. »

Sous l'influence de ce violent désespoir, il adresse à ses écuyers ses adieux, leur défend de le suivre, et, montant à cheval, s'enfonce au plus profond de la montagne. « Et tant chemina, que la plus part de la nuict estoit jà passée, quand le cheval entra dans un petit ruisseau, environné de maints arbres, où il voulut boire. Et ainsy qu'il passoit oultre, Amadis rencontra aulcunes branches qui le heurtèrent si rudement, qu'il en oublia la fantaisie où il resvoit. Lors haulça la veue, et apperceut qu'il estoit en ung lieu couvert et solitaire, plein de buyssons forts et espais : dont il eust grand plaisir, pour ce que malaysément il serait trouvé, ce luy sembloit, en ce halier. Là meit pied à terre, puis attacha son cheval, et s'assit sur l'herbe, pour mieulx penser à sa mélancolie, » etc.

Le dolent chevalier fait rencontre d'un homme de religion, dont l'ermitage était situé à quelque distance de la côte, sur un roc désert, appelé pour cela la Roche pauvre. Résolu à se retirer du monde, Amadis persuade à l'ermite de le recevoir auprès de lui : «lequel le voyant si beau, mais plein de tant de douleur, s'advisa de lui donner un nom conforme à son excellence et grande mélancolie, et le nomma le *Beau Ténébreux.* »

« Assi como oys fué encerrado Amadis con nombre de Beltenebros en aquella pena pobre, desamparando el mundo y la honra, y aquellas armas con quienes en tan grande alteza puesto era, consumiendo sus dias en lagrimas y en continuos lloros. » — La dévotion espagnole mêle ses austérités à ces faiblesses de l'amour chevaleresque ; mais les pieuses exhortations de l'ermite ne réussissent pas toujours à écarter de la pensée d'Amadis le souvenir des félicités passées. « Mas no fué tan cierta ni tan grande la esperança en lo por venir, qne le quitassen aquellas augustias en que la desesperança que de su senora tenia le avian puesto : y mirava mucho a menudo contra la tierra, acordandose le los vicios y grandes honras que en ella uviera : y veyendolo todo con tanta crueza al contrario tornado, muchas veces llegava a tal estrecho, que sino por los consejos de aquel hombre bueno su vida fuera en gran peligro. Y todas las mas noches alvergava debaxo de

unos muy espessos arboles, que en una huerta eran alli cerca de la hermita, por fazer su duelo, y llorar sin que el hermitano lo sintiesse. E acordandosele la lealtad que siempre con su senora Oriana tuviéra y las grandes cosas que por la servir avia hecho : sin causa ni merescimiento suyo averle dado tan mal galardon, fizo esta cancion con gran sana que tenia : la qual decia assi :

Pues se me niega victoria
Do justo mera devida
Allí do muere la gloria
Es gloria morir la vida.

Y con esta muerte mia
Moriran todos mís daños
Mi esperança y mi porfia
El amor y sus engaños

Mas quedara en mi memoria,
Lastima nunca perdida,
Que por me matar la gloria
Me mataron gloria y vida.

Il y a sans doute un grand charme dans l'expression plaintive de cette mélancolie, dans cette douleur tendre, tranquille, profonde, qui recherche la solitude, qui se nourrit de souvenirs et de regrets : et nous reconnaissons avec étonnement cette sentimentalité moderne, qui semble ne dater que de Rousseau, et qui a pénétré si avant, par l'influence

de Rousseau, dans la littérature contemporaine (1).

Si le désespoir d'Amadis ressemble au désespoir de Tristan par la cause qui le produit, il se manifeste d'une façon toute différente. « Quant messire Tristan eut son lay finé de dit et de chant, en tel manière que vous ay devisé, si bel et si cointement que nulz ne le peust blasmer, il se taist tout maintenant que plus ne dist. Et recommence son dueil aussi grant comme il avoit faict autrefois, et dist à soy-mesmes : Diex que vois je en atendant pour quoy ne m'ocy-je : si fust à ung coup ma douleur finée. — Et en ce qu'il disoit ces paroles, il se dresce en son estant, et commence à resgarder tout entour lui pour savoir s'il peust veoir espée ne arme de quoy il se peust metre à mort. Et quant il voit qu'il ne peut accomplir sa volonté, il li vient au cœur une si grant rage, et une si forte forcenerie li monte en la teste, qu'il en pert le sens et la mémoire si plainement qu'il ne scet s'il est Tristan ou non. Il ne li souvient mais de madame la royne Yseut, ne du roy March de

(1) Rapprochez de cet épisode les récits de l'exil de Saint-Preux, au bord du lac de Genève, sur les rochers de Meillerie. C'est la même situation ; et je ne voudrais pas affirmer que Rousseau, peut-être sans le savoir, n'ait pris dans l'*Amadis* le cadre, et bien des traits de son tableau. Lui-même nous apprend que, dans son enfance, les romans chevaleresques firent sa passion, qu'il passait à les lire des nuits entières, et qu'il n'en fut détourné que par Plutarque.

Cornouailles, ne de rien que oncques feist à jour de sa vie. » — Et plus loin :

« Il commença errament à desrompre les draps qu'il avait vestus, aussi comme un homme forsené, si qu'il alloit parmi le Morois comme tous nus, braiant et criant, saillant et courant, tout en tel manière comme une beste forcenée. Et se aucuns me demandoit de quoy il vivoit, je diroie qu'il vivoit de char crue, car toute jour prendoit les bestes par la forest, et mengeit puis la char toute crue, à tout le cuir, et se vivoit en tel manière, et en tel guise trespassoit sa famine. A celui point li avint qu'il s'acointa de pastours qui gardoient bestes au bois, et moult repairoit volontiers entre eulx, pour ce qu'ils li donnaient de leur pain, mais ils li vendoient moult chèrement aucunes fois; car ils l'aloient batant et ferant si asprement, que moult estoit grant merveille comment il le souffroit, » etc.

La peinture du désespoir de Tristan se distingue par deux qualités particulières à la poésie primitive, l'énergie des couleurs et le pathétique : une sorte de vérité terrible et nue. Tout est plus décent, plus calme, plus contenu, dans l'auteur espagnol. L'âme est en jeu plus que les sens. On devine que, sous la loi d'un goût plus délicat, d'une civilisation plus avancée, Montalvo corrige et adoucit les tons un peu crus de son modèle. Tel est cependant le charme du naturel, que certains traits du vieux français,

dans leur naïveté pathétique, me semblent supérieurs à l'art étudié et à l'élégance littéraire de l'imitation espagnole.

Continuons à suivre les traces de l'imitation, et passons aux rapports de l'*Amadis* avec le roman de *Lancelot*.

Les premières pages de notre roman s'ouvrent par un récit, plein de fraîcheur et de grâce, des amours naissants du Damoysel de la Mer (c'est le nom d'Amadis, encore inconnu), et de la jeune Oriane. Ce récit est évidemment emprunté à une scène du roman de *Lancelot*, rendue célèbre par le souvenir que lui a consacré Dante, dans l'épisode de Françoise de Rimini :

Noi leggevamo un giorno, per diletto,
Di Lancilotto, come Amor lo strinse:
Soli eravamo, e senza alcun sospetto.

Per più fiate gli occhi ci sospinse
Quella lettura, e scolorocci 'l viso:
Ma solo un punto fù quel, che ci vinse,

Quando leggemmo il disiato riso
Esser baciato da cotanto amante;
Questi, che mai da me non fia diviso,

La bocca mi baciò tutto tremante.
Galeotto fù il libro, e chi lo scrisse;
Quel giorno più non vi leggemmo avante.

(*Inferno*, canto V.)

Dans une entrevue ménagée par le bon Gallehault, la reine Genièvre, à force de sollicitations, contraint Lancelot, timide autant qu'amoureux, à reconnaître que c'est pour elle qu'il a récemment accompli tant de prouesses :

« Et avant-hier à l'assemblée, pourquoy feistes-vous tant d'armes? — Et il commence à souspirer moult fort, et la royne le tient moult court, comme celle qui bien sceit comment il lui va.—Dictes-moy seurement, et je ne vous en descouvriray; car je scay bien que pour aucune dame ou damoyselle le feistes-vous : et me dictes qui elle est, par la foy que vous me devez. — Haa, dame, fait-il, je voy bien qu'il me convient dire. Dame, ce estes vous.— Je, fait-elle. Par moy ne ployastes mie les trois lances que ma damoyselle vous aporta; car je m'estoie bien mise hors du mandement... — Et dès quant, fait-ele, me aymés-vous tant?—Dame, fait-il, dès le jour que je feus apelé chevalier, et si ne l'estoye-je mie. — Par la foy que vous me devez, dont vient celle amour que avez en moy mise? —Et il s'efforce de parler au plus qu'il peut, et lui dit : Dame, vous me le feistes faire, qui de moy feistes vostre amy, se vostre bouche ne mentit. — Mon amy, dit-ele, et comment? — Dame, fait-il, je m'en ving devant vous tout armé, quant je eus prins congé de monseigneur le roy : et estoye tout armé, fors mon chief et mes mains; si vous com-

manday à Dieu, et dist que je estoye vostre chevalier en tous lieux. Et je vous dis : Dame, à Dieu. Et vous deistes : Allez à Dieu, bel ami. Ne oncques puis du cuer ne me pust ce mot issir. Ce feust le mot qui preudhomme me fera : ne oncques puis ne vins à si grant meschief que de ce mot ne me souvenist. Ce mot me a conforté en tous mes ennemys. Ce mot m'a de tous mes périls garanti. Ce mot me saoule en tous mes faims. Ce mot me a faict riche en toutes mes povretez. — Par foy! faict la royne, ce mot feust en bonne heure dit, et benoist soit Dieu qui dire me le fist. Mais je ne le prenoys pas à certes comme vous feistes, et à mains chevaliers l'ay-je dit, là où je ne pensai oncques fors du dire; mais vostre penser ne fust pas vilain, quant preudhomme vous a faict devenir. Et non pourtant, la coustume est ore telle des chevaliers, qui font assez grant semblant à maintes dames de telles choses, dont à guères ne leur est au cuer. » Et ce disoit-ele pour veoir de combien ele le pourroit mectre en mesaise ; car elle se doubtoit bien qu'il ne pensoit qu'en ele : mais ele se délitoit fort en sa mesaise veoir et escouter. Et il en fu si angoyseux, que à pou qu'il ne se pasma (1). »

Montalvo copie cette scène trait pour trait, mais en l'épurant, et en supprimant, comme nous-mê-

(1) Bib. impér., fonds Colbert, n° 6782, 3.

mes, la conclusion. Nous la donnons, comme les morceaux qui précèdent, d'après la traduction très-fidèle de des Essarts. « Le damoysel de la mer en ce temps pouvoit avoir seulement douze ans, combien que, veu sa grandeur, il paroissoit en avoir plus de quinze, et pour sa bonne grâce estoit, tant de la royne que des autres dames bien voulu et aymé. Or, ainsy que ci-devant vous a esté récité, ceste jeune princesse Oriane, fille du roy Lisvart, estoit demeurée avecq' la royne d'Escoce, attendant que le roy son père la r'envoyast quérir : et luy faisant la royne toutes les gracieusetez dont elle se pouvoit aviser, luy dit : M'amye, je veulx désormais que le damoysel de la mer vous serve, et qu'il soit vostre. Ce que l'infante Oriane accepta volontiers. Et de fait, cette acceptation s'imprima en l'esprit du damoysel de telle sorte, que jour de sa vie il n'eust envie d'en servir ou aymer autre, et à elle depuis eut toujours le cueur : mais si bien luy avint que ceste amour fust mutuelle et égale en tous deux.

« ...Quelque temps après, voyant ce jeune prince incogneu, que pour acquérir la bonne grâce de sa dame tant aymée, il estoit nécessaire qu'il prist les armes, et reçeut l'ordre de chevalerie, disoit en soy-mesmes : Si une fois je suys chevalier, je feray telle chose, que j'auray bonne réputation et faveur de ma dame, ou je mourray en la peine... Et pour

y parvenir, s'avisa d'en suplier la royne, et toutes fois il la voyait tant triste, qu'il ne lui en osoit nullement parler : mais print la hardiesse de venir vers Oriane, et se mettant à genous luy dit : Ma dame, je me sents de si peu de mérite envers vous, que je me répute indigne de vous rien requérir; mais je me tiendroys trop heureux si j'avois moyen de vous obéir, et qu'il vous pleust me commander. — Comment, respondit-elle, damoysel de la mer, avez-vous le cueur si bas et si peu d'estime de vous? — Ma dame, en quelque sorte que ce soit, dit-il, je n'ay aucunes forces, sinon celles que m'a laissées le grand désir que j'ay de vous servir; car mon cueur est tout vostre, et ne s'apartient plus. — Mien, respondit Oriane, et depuys quand? — Depuys qu'il vous pleust, ma dame, dit le damoysel. — Et quand feut-ce qu'il me pleust, dit-elle? — De ce mesme temps, respondit le damoysel, que la royne me présenta, vous disant telle parole : Je vous donne ce damoysel pour vous servir; et de ce jour m'acceptastes vostre, quand vous luy respondistes que je vous estois agréable. Ainsi à vous je feus donné, et pour vostre me suys depuys réputé, si que moy-mesmes n'ay sur moy aucune puissance. — Certes, dit Oriane, vous pristes ceste parole à meilleure fin que pour l'heure elle n'entendait, dont vous en scay très-bon gré, et suys contente qu'il soit ainsy. — A peine eust-elle proféré ceste

parole, que le damoysel se sentist si espris d'ayse, qu'il perdit le pouvoir de répondre facilement aucune chose (1). »

Il serait aisé de multiplier des comparaisons non moins intéressantes (2). Mais ce serait risquer d'amener la monotonie, et de lasser l'attention du lecteur. Je m'arrête au souvenir des vers du poëte :

> Loin d'épuiser une matière,
> On n'en doit prendre que la fleur.

(1) El autor dexa a Lisvarte, y torna al Donzel del mar que en esta sazon era de XII años, y en su grandeza y miembros parescia bien de quinze. El servia ante la reyna, etc. — *Amad. de Gaula*, I, fol. IX.

(2) Le quatrième livre de l'*Amadis* et une partie du troisième, que nous avons *à priori* attribués à Montalvo, appartiennent en effet si peu à la version primitive, que le fond de cette partie de l'ouvrage est entièrement calqué sur les derniers chapitres du *Lancelot*, comme je le prouvais par l'exposition des faits, que j'ai cru devoir supprimer.— Comparez aussi *Lancelot*, I, p. 119, 125, éd. de Verart, et *Amadis*, I, ch. 33; *Lancelot*, II, p. 77, 125, et *Amadis*, III, ch. 74.

CHAPITRE III.

Partie originale de l'*Amadis*, 1° sous le rapport des sentiments : influence du génie espagnol ; — 2° sous le rapport de la composition et de l'art : influence probable de l'antiquité.

Un des motifs principaux de la vogue obtenue par la version de Montalvo, c'est d'être venue en son temps, et d'exprimer avec bonheur la révolution opérée dans les esprits par le progrès naturel des âges.

Ne cherchons point d'analogie entre la composition espagnole, et les plus anciens monuments de la littérature chevaleresque. Quel rapport pourrait-il y avoir entre des œuvres essentiellement naïves, et une œuvre de réflexion ; entre une composition à effets calculés, et l'écho de chants populaires ? Veut-on se faire une idée juste de l'*Amadis de Gaule*, c'est avec les romans de la Table ronde qu'il faut le comparer.

Comme dans ces romans, mais à un plus haut degré, on voit paraître dans l'*Amadis* la préoccu-

pation littéraire, et se dessiner la personnalité de l'écrivain. L'auteur, tout en s'appuyant, je le crois, sur quelque texte primitif, fait avant tout œuvre d'imagination. Il ne chante pas devant la foule ; il compose pour être lu. Ce n'est pas un récit dicté par l'imagination populaire, à peu de distance des événements, à une époque d'ignorance et de simplicité, où les chants épiques ne sont que la reproduction, embellie par le merveilleux, d'opinions consacrées, de traditions reçues. C'est une œuvre de réflexion, où domine l'intention de plaire. Ainsi, à l'égard de l'invention originale, et des qualités littéraires qui en dérivent, la rédaction de Montalvo offrirait les caractères de la décadence, si elle était comparée aux compositions qui appartiennent à la période véritablement épique de la poésie chevaleresque.

Mais l'*Amadis* est un ouvrage à part. Laissons de côté toute comparaison, et ne prenons cet ouvrage que pour ce qu'il est réellement : l'image expressive de son temps, le tableau fortement coloré des goûts, des sentiments, des tendances de l'imagination en Espagne, vers la fin du quinzième siècle. La littérature chevaleresque avait tant abusé de la description des combats et des formidables blessures, que des images plus douces devaient être favorablement accueillies. Aussi trouvons-nous dans l'*Amadis* l'épisode du *Beau Ténébreux*, le récit de l'éducation

d'Esplandian chez l'ermite Nascian, et plusieurs autres tableaux peu éloignés de la pastorale, qui font pressentir la venue de la *Diane de Montemayor* et de l'*Astrée*. Ainsi à Callimaque succéda Théocrite. Le sentiment des arts renaissait : de là la complaisance de l'auteur à décrire les jardins et les merveilleux ornements du palais d'Apollidon. Plus de civilisation et de lumières, la vie de cour, les rapports de société, avaient amené le goût des plaisirs de l'esprit : de là ces conversations ingénieuses, que la suite des temps achèvera de polir.

La chevalerie respire néanmoins à un haut degré dans l'*Amadis*. Prenons-le, j'y consens, pour le modèle des compositions romanesques et peu sensées qui vont suivre; mais gardons-nous de le confondre avec ses fades descendants. Par le génie, il se rattache encore étroitement au fonds religieux et héroïque des anciennes traditions chevaleresques; il en est l'expression fidèle et stricte, sauf la modification apportée par le caractère espagnol à la théorie universellement acceptée en matière d'amour.

D'après cette théorie singulière qui, dans son expression la plus pure, tendait à faire de l'amour le principe de toute vertu, l'union spirituelle d'une dame et d'un chevalier, loin de paraître blesser la morale, était considérée comme obligatoire, et le choix d'une dame noble et vertueuse prescrit à

tout chevalier comme l'un des premiers devoirs.

On ne se figure guère aujourd'hui, si loin de ces temps reculés, à quel point étaient sérieuses, hautement et généralement avouées, reçues, ces délicates relations de dame et de chevalier, dans le mariage, et à côté de lui. Rien n'est cependant plus certain, ni mieux démontré par les faits. Il suffit de lire, entre autres preuves, les deux curieuses citations extraites par M. Fauriel des romans de Philomena et de Gérard de Roussillon (1).

Mais si la pureté et l'élévation théoriques de l'amour chevaleresque étaient propres à seconder l'inclination des âmes bien nées, il faut reconnaître qu'elles compensaient faiblement les dangers que pouvaient susciter la corruption et l'infirmité humaines. Sur le chemin scabreux ouvert par ces conventions raffinées, que de chutes risquait d'amener la faiblesse! Il était d'ailleurs à craindre que la tolérance accordée à des relations d'un ordre élevé et délicat, ne s'appliquât, en dégénérant, aux plus coupables écarts de la passion. Par un déplorable renversement de la morale, nous voyons en effet l'auteur du *Lancelot,* fidèle sans doute à l'esprit de son siècle, se déclarer en faveur de la reine Genièvre infidèle à son époux, et charger d'invectives ceux qui l'emmènent prisonnière : « Quant la

(1) *Hist. de la littérature provençale,* I, p. 507, 599.

royne fut yssue de la court, et ceulz de la cité la virent venir, lors ouyssez gens crier de toutes parts vieulx et jeunes, povres et riches, et disoient : Haa, dame douce, débonnaire, courtoise et vaillant plus que aultre dame, où trouveront mais povres gens en terme pitié? Haa, roy Artus qui as pourchacé sa mort par ta desloyauté, encor t'en puisses-tu repentir; et les desloyaulx traistres qui ont ce jugé en puissent mourir honteusement dedans brief terme! Tels paroles disoient ceulx de la cité. Et alloient après la royne criant et brayant aussi comme si ils fussent hors du sens. »

On sait l'intérêt qui, dans tous les temps, s'est attaché aux faiblesses des héros. L'influence dangereuse que devaient exercer sur la société de semblables tableaux, appuyés de semblables théories, attira de bonne heure l'attention de l'Église et fut aperçu des esprits les plus éclairés. Dante et Pétrarque s'élevèrent énergiquement contre les romans corrupteurs des nobles idées chevaleresques :

Intesi ch' a così fatto tormento
Sono dannati i peccator carnali
Che la ragion sommettono al talento.

Elena vidi, per cui tanto reo
Tempo si volse : e vidi 'l grande Achille,
Che con Amore al fine combatteo.

Vidi Paris, *Tristano; e più di mille*

Ombre mostrommi, e nominolle a dito,
Ch' amor di nostra vita dipartille.
(*Inferno*, canto V.)

Le blâme prononcé de si haut, le développement progressif du sens moral qui, sous le voile de la passion, faisait découvrir la laideur de l'adultère; le sentiment mieux défini de la vérité de tous les pays et de tous les temps, dû à la renaissante influence du génie antique, tendaient à modifier dans les esprits l'opinion si longtemps et si universellement reçue.

Nous avons montré le génie de l'Espagne, gardant son enthousiasme et sa pureté dans les labeurs prolongés d'une lutte héroïque. La partie délicate et raffinée des sentiments chevaleresques qui s'alliait si bien avec le fonds exalté de ce génie, fut adoptée en Espagne avec plus d'empressement, plus longtemps et plus religieusement conservée qu'ailleurs. Mais l'Espagne repoussa le dogme le plus dangereux de la morale chevaleresque (1), et, si elle ne rejeta pas entièrement, du moins elle n'adopta

(1) « Au moyen âge, on ne chantait guère en Espagne que « l'amour dans le mariage. L'idéal de cet amour-là était la « comtesse Dirlos... Ce fut précisément à cause de son ca- « ractère immoral (pour ne pas parler de son caractère mys- « tique) que le cycle breton ne put se naturaliser en Es- « pagne. » Dozy, *Recherches nouvelles*, etc., p. 687, sqq. — Voyez également Ch. Villers, *Influence de la Reformation de Luther*, p. 265. Walter Scott, art. *Amadis of Gaul*.

qu'avec réserve, et voila discrètement les situations et les récits où s'était complue la naïveté de l'esprit gaulois. De ce discernement naquit l'*Amadis*, lequel, s'il n'est pas tout à fait Grandisson, est bien moins encore le personnage que nous dépeint quelquefois la traduction volontairement infidèle de des Essarts, ou l'abréviation de Tressan, tout empreinte des couleurs licencieuses de son siècle. Ce discernement constitue, selon nous, l'originalité propre, le véritable caractère de l'œuvre de Montalvo.

Éminemment fidèle, à tous les autres égards, aux traditions chevaleresques, l'*Amadis* s'en écarte en effet sous un rapport essentiel. S'il consacre pleinement le dogme reçu de la suprématie morale de la femme, et de l'influence de l'amour sur les vertus qui doivent orner un chevalier, il tire cette passion des conditions fausses où l'avaient placée les troubadours, et où la maintenait le roman; il la rend à sa loi naturelle, en donnant une jeune princesse pour la dame des pensées d'*Amadis*.

Cette idée juste a heureusement inspiré Montalvo, et souvent jeté dans ses récits, un charme particulier de grâce et de fraîcheur. Tel est le passage où il décrit la naissance de la mutuelle passion des deux amants :

« El donzel tuvó esta palabra en su coraçon de tal guisa, que despues nunca de la memoria la apartó, que sin falta, assi como esta historia lo dize,

en dias de su vida no fué enojado de la servir y en ella su coraçon fué siempre otorgado; y este amor duró quanto ellos duraron : que assi como la el amava, assi amava ella a el. En tal guisa que una hora nunca de amar se dexaron : mas el donzel del mar que no conocia ni sabia nada de como ella le amava, tenia se por muy osado en aver en ella puesto su pensamiento, segun la grandeza y hermosura suya, sin cuydar de ser osado a le dezir una sola palabra. Y ella que le amava de coraçon guardavase de hablar con el mas que con otro, por que ninguna cosa sospechassen : mas los ojos avian gran plazer de mostrar al coraçon la cosa del mundo que mas amavan. Assi bivian encubiertamente, sin que de su hacienda ninguna cosa el uno al otro se dixessen. »

Que Montalvo ait recueilli, si l'on veut, les avantages de la dernière venue, qu'il ait dû à des influences diverses une partie des beautés de son livre, il n'en garde pas moins à nos yeux le difficile mérite de la mise en œuvre. Grâce à l'emploi de tons plus tempérés, à la pureté plus grande de sa touche, il nous conduit, par une dégradation insensible, aux meilleures scènes de nos romans du dix-septième siècle. Nous voyons poindre dans l'*Amadis* et se dégager de la rouille des vieux âges, les premières lueurs du génie moderne. Ce n'est point encore la statue de Lysippe, avec ses lignes achèvées

et ses proportions parfaites, mais ce n'est déjà plus la statue de Myron.

Ainsi l'on peut, je crois, admirer le sentiment élevé de discrétion avec lequel est traitée par Montalvo une situation des plus délicates.

Amadis, déjà célèbre par ses prouesses, est reconnu pour fils de Périon, roi de Gaulles. Mais son amour ne lui laisse aucun repos. Si mortelles en sont les angoisses, que, sur les instances du fidèle écuyer Gandalin, Oriane consent à le recevoir, en présence de sa cousine et confidente Mabile, à la grille de son appartement.

« Quando Amadis assi la vió estremecióse todo con el gran plazer que en verla ovó, y el coraçon le saltava mucho, que halgar no podía : quando Oriana assi lo vió, llegose a la finiestra, et dixó : Mi señor, vos seays muy bien venido a esta tierra, que mucho os hemos desseado, e avido gran plazer de vuestras buenas nuevas venturas, assi en las armas como en el conocimiento de vuestro padre y madre.—Amadis quando esto oyó aunque atonito estava esforçandose mas que para otra afrenta ninguna dixó : Señora, si mi discrecion no bastare a satisfazer la merced que me dezis, no os maravilleys dello, por que el coraçon muy turbado y de sobrado amor preso, no dexa la lengua en su libre poder. Y porque assi como con vuestra sabrosa membrança todas las cosas sojurgar pienso, assi con vuestra

vista soy sojuzgado, sin quedar en mi sentido alguno para que en mi libre poder sea. » Il y a cependant quelque recherche dans la suite du langage d'Amadis. Les paroles d'Oriane sont plus simplement passionnées : « Mi señor, dixo Oriana, todo lo que me dezis creo yo sin dubda : por que mi coraçon en lo que siente me muestra ser verdad. Pero digo vos que no tengo en buen seso lo que fazeys, en tomar tal cuyta como Gandalin me dixo; por que dello no puede redundar sino a ser causa que fenesciendo la vida del uno, la del otro sostener no se pudiesse. E por esto vos mando, por aquel señorio que sobre vos tengo, que poniendo templança en vuestra vida, la pongays en la mia, que nunca piensa sino en buscar manera como vuestros desseos ayan descanso. » — L'entrevue se prolonge en ces protestations de tendresse réciproque. Cependant l'aube paraît : « Gandalin que la mañana vido llegar dixó : Señor, como quiera que vos della no plega, el dia que cerca viene nos constriñe a partir de aquí. — Oriana dixó : Señor, agora vos id, e fazed como vos he dicho.—Amadis tomandole las manos que por la red de la ventana Oriana fuera tenia, limpiandole con ellas las lagrimas que por el rostro le cayan, besandogelas muchas veces, se partió dellas, y cavalgando en sus cavallos, llegaron antes que el alva rompiesse a los tendejones (1). »

(1) I, cap. 14.

On a sans doute remarqué le trait de passion vraiment espagnole qui termine ce récit. La même situation est très-commune dans les anciens romans. Toujours décrits avec une naïveté grossière, elle est la suite de cette absence du sentiment de pudeur qui caractérise les sociétés dans l'enfance.

Nous allons retrouver dans la scène suivante l'élévation morale, la générosité de sentiments qui animent les belles pages du Cid.

Abreuvé de dégoûts par le roi Lisvart, Amadis prend la résolution de s'éloigner d'une cour où son honneur n'est plus en sûreté. Il demande et obtient d'Oriane une dernière entrevue, où il lui fait part de sa résolution. « Mi señora, dixó Amadis, puesque a vuestro padre assi le place, assi conviéne a nosotros hazerlo : que de otra manera toda aquella gloria y fama que con vuestra sabrosa membrança yo he ganada, se perderia con grande menoscabo de mi honrra : tanto que en el mundo tan menguado ni tan abilitado caballero como yo no auria : por que vos pido, señora, que no sea por vos mandado otra cosa, por que assi como siendo mas vuestro que mio, assi de la mengua mas parte vos alcançaria que a todos, aunque oculto fuesse. — Oido por Oriana esto, como quiera que el coraçon se le quebrasse, esforçose lo mas que pudo, y díxole : Mi verdadero amigo, con muy poca razon os deveys quexar de mi padre, por que no a el, mas a mi, por cuyo

mandado a su corte venistes, aveys servido, y de mi aveys el galardon que aureys en quanto yo biva.... y como quiera que vuestra partida sea para mi tan grave como si mi coraçon en pieças partido fuesse, teniendo en mas la razon que la voluntad y amor desordenado que yo os tengo, plazeme que se haga como pedis.—Amadis quando esto oyó, besandole las manos muchas veces, le dixo : Mi verdadera señora aunque fasta aquí de vos aya recebido muchas y grandes mercedes.... esta por muy mayor contar se deve, segun la gran differencia que los casos de honrra sobre los deleytes y plazeres tienen..., » etc. (1).

Noble langage, en vérité! Et comme Oriane se montre digne de la générosité de son amant! Il nous semble entendre Rodrigue et Chimène :

Réduit à te déplaire ou souffrir un affront,
J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt;
Je me suis accusé de trop de violence;
Et ta beauté sans doute emportait la balance,
Si je n'eusse opposé contre tous tes appas,
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas;
Qu'après m'avoir chéri quand je vivais sans blâme,
Qui m'aima généreux, me haïrait infâme;
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'était m'en rendre indigne et diffamer ton choix

CHIMÈNE.

Ah! Rodrigue! il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie.

(1) II, cap. 62.

Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandait à l'ardeur d'un généreux courage.
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien, etc.

Voilà par quel degrés l'*Amadis* nous éloigne de la rudesse du moyen âge, pour nous amener au seuil de la vie et de la délicatesse moderne. Même, à certain moment, toute différence aura disparu, et, loin du bruit des armes, loin des mêlées chevaleresques, nous serons introduits dans un cercle (j'allais dire un salon) dont Oriane fera les honneurs.

Après la défaite des Romains et la délivrance d'Oriane, Amadis et les chevaliers de l'Isle-ferme se réunissent, dans le palais d'Apollidon, aux dames de la suite de la princesse, pour les distraire de l'ennui de cette espèce de captivité. « Llegando aquellos cavalleros donde Oriana estava, saludaronla todos con gran reverencia y acatamiento, y despues á todas las otras : y ella los rescibió con muy buen talante, como aquella que de muy noble condicion y criança era. » — L'un de ces chevaliers, nommé don Brian de Monjaste, est désigné pour aller porter au roy Lisvart les propositions d'Amadis. « Tomando por la mano á don Brian, se fué Oriana donde Mabilia estava ; y como que muy gracioso y comedido era en todas las cosas que a cavallero convenian : — Pues que estoy elegido para ser emba-

jador a vuestro padre, no quiero ser presente a embajada de donzellas, que he recelo (segun vosotras soys engañosas, y la gracia que en todo lo que aveys gana teneys) que me porneys en mas cortesia de lo que conviene a lo que estos cavalleros me han mandado que diga. — Oriana le dixó riendo muy hermoso : Mi señor don Brian, por esso os traxé yo aquí comigo : por que viendo lo de nosotras, templeys algo de vuestra saña con mi padre. Mas he miedo que vuestro coraçon no esta tan sojuzgado ni aficionado a las cosas de las mugeres, que en ninguna guisa puedan quitar ni estorvar nada de vuestro proposito. — Esto le dezia aquella muy hermosa princesa en burla, por tanta gracia que era maravilla. Por que don Brian, aunque mancebo fuesse, y muy hermoso, mas se dava a las armas y cosas de palacio con los cavalleros, que sojuzgarse ni aficionarse a ninguna muger. »

Cette scène charmante, tout à fait neuve, mérite d'être lue en entier dans l'original (1). Sous le rapport littéraire, elle me semble établir le point précis de liaison entre les compositions chevaleresques et les compositions romanesques proprement dites, entre les épopées de la Table ronde et les romans de la Calprenède et de mademoiselle de Scudéry (2). Nous signalerons encore (libr. III, f°. 176, sqq.) une au-

(1) IV, cap. V.

(2) Voyez le roman de *Clélie*, l. III, p. 1150 et suiv.

tre scène de ce genre, et des plus intéressantes, mais trop étendue pour être citée.

Sous tous les autres rapports, l'*Amadis* n'est que la reproduction exacte des plus antiques sentiments chevaleresques. L'enthousiasme guerrier uni au culte des femmes ; la foi religieuse, l'inviolable fidélité à la parole donnée ; la constante disposition à soutenir le droit des faibles *par raison ou par armes ;* l'honneur, la loyauté, estimés plus cher que la vie; toutes ces nobles et utiles vertus sont les attributs des chevaliers du roi Lisvart, comme des preux de la cour d'Artus. En voici quelques exemples.

Le roi Lisvart s'est engagé, en recevant une couronne et un manteau ornés de joyaux magnifiques, à les rendre, au bout d'un temps déterminé, ou à donner en échange ce qui lui sera demandé. Par la vertu d'un enchantement, ces objets précieux disparaissent ; et, à l'époque fixée, voici venir un messager qui somme le roi de tenir sa promesse. Et que lui demande-t-il ? de livrer Oriane, sa propre fille. « Lors chascun commença à murmurer contre le vieillard, et si le roy eust voulu croire, il eust été refusé. Mais il eust mieux aymé mourir, tant estoit loyal et bon prince. » La reine se jette à ses pieds, « pleurant comme mère qui perd son enfant. » Le roi demeure inflexible, et, contenant sa douleur, « commande à chascun de ne pleurer, ne détourner ce qu'il avoit promis, disant tout haut : Il adviendra

de ma fille ce qu'il plaira à Dieu! mais ma parole ne sera faulce, si je puis. Mais, ce disant, les grosses larmes luy tomboient des yeulx (1). »

La reine Brisène montre la même noblesse de sentiments, et parle comme son époux ce langage chevaleresque qui deviendra, par anachronisme, celui des héros grecs de nos tragédies.

Au moment de congédier l'écuyer porteur d'un message d'Oriane, mise par un combat au pouvoir d'Amadis : « Durin, mon ami, dit-elle, va-t'en à ma fille, et luy dis que jusqu'à l'arrivée des chevaliers que promet sa lectre, je n'ay rien que je luy puisse respondre. Je luy prie seulement d'avoir toujours devant les yeux l'honneur d'elle, sans lequel je luy désirerois la mort, se souvenant que la personne prudente et sage est connue en adversité, plus tôt qu'en temps prospère; et que, d'autant que Notre-Seigneur l'a fait naître princesse et fille de si grand roy, il est bien raisonnable que la vertu lui soit plus familière qu'elle ne serait à une de plus basse condition, quelqu'adversité qui luy puisse advenir. »

AGAMEMNON.

Ma fille, il faut céder : votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée :
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi ;
Du coup qui vous attend, vous mourrez moins que moi
Montrez en expirant de qui vous êtes née ;

(1) I, fol. 190.

Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez ; et que les Grecs, qui vous vont immoler,
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.
(*Iphigénie*, act. IV, sc. 4.)

Lisvart est tombé par trahison entre les mains de l'enchanteur Arcalaüs. Barsinan, un de ses plus puissants vassaux, en profite pour se révolter. Il vient assiéger Londres, et pénètre jusqu'aux portes du palais. Mais ce poste est vaillamment défendu par un loyal serviteur, le roy Alban de Norgalles. Barsinan essaye de le corrompre par de brillantes promesses. « Cierto, dixó Arban, tu dizes cosas por que yo seré contra ti en quanto biva : la primera que me consejas que sea traydor contra mi señor aviendo tan gran cuyta, y la otra que sabes que lo mataran los que lo llevan, en que se parece claro ser tu en la traycion. Pues teniendo yo siempre en la memoria ser una de las mas preciadas cosas del mundo la lealtad, y tu, desechandola, siendo como malo contra ella, mal nos podriamos convenir. » On croit entendre les magnanimes paroles de Bayard mourant au connétable de Bourbon. Sur ce point, comme sur un grand nombre d'autres, le roman trouverait son commentaire dans l'histoire.

Au moment où va s'engager la bataille entre le roi Lisvart, soutenu de l'empereur de Rome, et les chevaliers de l'Isle-ferme, un écuyer se présente. Il vient sommer un chevalier de l'empereur, nommé

Arquisil, de le suivre au camp d'Amadis. Ce chevalier, naguère vaincu dans une joute, avait reçu d'Amadis la liberté, sous promesse de redevenir son prisonnier, toutes les fois qu'il en serait requis. — « Arquisil dixó : Cierto, cavallero, en todo lo que aveys dicho, aveys dicho verdad : que assi passó como dezis. Solamente queda si el cavallero que se llamava de la Verde Espada es Amadis de Gaula.— Algunos cavalleros de los que alli estavan le dixeron que sin duda lo podia creer.—Entonces Arquisil dixó al emperador : Oydo aveys, señor, lo que este cavallero me pide : de que no me puedo escusar, sino cumplir lo que soy obligado : por que podeys creer que me dió la vida : y por esto, senor, os suplico no os pese de mi yda : que si la dexasse en tal caso, no era razon que hombre tan poderoso y de tan alto linage como vos me tuviesse por su deudo ni en su compania. »

L'empereur lui accorde sa demande. En traversant le camp d'Amadis, Arquisil gémit de se voir réduit à l'inaction la veille d'une bataille :

« Mucho se maravillava Arquisil de ver tal cavallería, y bien vió que el emperador, su señor, avia menester grande aparejo para les dar batalla : y tenia se por mal aventurado ser en tal tiempo preso : que si muy lexos estuviesse, oyendo dezir de una cosa tan señalada y tan grande como aquella, vernia por ser en ella : pues, en ella es-

tando, y no lo poder ser, tenia se por el mas desaventurado cavallero del mundo : y cayó en tal pensamiento, que sin lo sentir ni querer, las lagrimas le cayan por las hazes. Y con esta gran congoxa, acordó de tentar la virtud y nobleza de Amadis. »

Arrivé dans la tente du roi Périon, généralissime, il requiert Amadis de lui permettre de combattre dans l'armée de son seigneur, promettant, s'il conserve la vie, de revenir tenir sa prison. Il n'a pas compté en vain sur la générosité du héros : — « Amadis que a la sazon en pié con el estava por le honrar, le respondió : Arquisil, mi buen señor, si yo oviesse de mirar a las sobervias y demasiadas palabras de l' emperador vuestro señor, con mucho rigor y gran crueza trataría todas las cosas, sin temer que por ella en ninguna desmesura cayesse. Mas como vos sin carga seays, y el tiempo nos haya traydo a tal estado que la virtud de cada uno de nos sera manifiesta, tengo por bien de venir en lo que pedido aveys, y doy vos licencia que podays ser en esta batalla. »

Peu d'exemples, je crois, peuvent donner de notre roman une idée plus favorable, et nous éclairent sur le véritable caractère des plus anciens de ces ouvrages, beaucoup moins frivole qu'on ne serait tenté de le croire aujourd'hui. Évidemment l'intention en était morale. Le but didactique du rédacteur est même ordinairement exprimé dans le

prologue en termes formels. C'étaient, si j'ose le dire, des espèces de *Cyropédies*, que l'on mettait entre les mains de la jeune noblesse, comme un tableau sommaire de toutes les vertus indispensables à un chevalier :

Penser ne fault que l'histoire soit vaine
De l'Amadis : elle est vraie et certaine ;
Car sens moral de grande invention
Gist sous la lettre en belle fiction.
Quand il descrit batailles et combats,
Alarmes promptz, et martiaux débats,
O qu'il sçait bien et doctement monstrer
Qu'en nul combat il n'est permis entrer,
Sinon que soit à bien juste querelle, etc.
(*Discours de Michel Sevin*, à la fin du 7e livre.)

Sans doute il convient d'attribuer au progrès même de la civilisation cet adoucissement des mœurs, cette politesse des sentiments; les souvenirs d'Édouard III, de du Guesclin et du Prince Noir ; les chroniques de Froissart, l'histoire de Bayard et de Boucicaut, prouvent assez que ces raffinements de générosité et de courtoisie n'étaient pas rares dans la pratique. On incline à penser toutefois que ces nobles sentiments avaient avec le génie espagnol une particulière affinité, en les voyant reproduits si tard, et avec une évidente prédilection, dans une composition qui jouit en Espagne d'une popularité immense.

Ce génie se révèle dans l'*Amadis* à beaucoup

d'autres traits (1) : le mysticisme dans l'amour, la gravité noble qui préside aux rapports des deux amants ; le soin attentif de l'auteur à sauver les droits de la morale, et à racheter par le repentir les faiblesses de son héroïne (2) par-dessus tout, le zèle de la religion, et je ne sais quelle exaltation pieuse que Montalvo tenait sans doute de son époque, cé-

(1) A l'appui de cette assertion, je crois devoir citer ce qu'écrivait à madame de Motteville le frère de cette dame, qui assista à l'audience accordée par Philippe IV au maréchal de Grammont, chargé de demander officiellement la main de l'infante Marie-Thérèse : « Ce que je remarquai de plus extraordinaire fut qu'il y avait auprès des dames du palais, qui sont toutes ou filles ou veuves (car il n'y a pas une femme mariée qui y loge), quantité d'hommes couverts qui n'ôtèrent pas même leurs chapeaux quand M. le maréchal entra. Je croyais d'abord qu'ils fussent tous grands, mais on me dit que chaque dame pouvait, dans ces jours solennels, donner place à deux galants, qui se pouvaient couvrir devant la reine même ; et la raison qu'ils m'en donnèrent fut qu'on les jugeait être *tan embevecidos*, si attentifs à voir leurs dames, si enivrés et si étourdis de leurs charmes, qu'ils n'avaient point d'yeux que pour elles, et ne voyaient rien de ce qui se passait devant eux. » *Mémoires de madame de Motteville*, V, 35. Voyez plus bas les transports inconcevables avec lesquels fut accueillie des Espagnols la reine-mère Anne d'Autriche ; et conférez dans Tallemant des Réaux, I, p. 287, le trait du comte de Villa-Medina, le même qui, donnant à la cour la représentation d'une pièce de sa composition, *la Gloria de Niquea*, fit mettre le feu aux machines pour pouvoir impunément enlever dans ses bras la reine Élisabeth de France.

(2) Lib. IV, f° 242.

lèbre par l'expulsion définitive des Maures, et par le décret rendu contre les musulmans et les juifs. Ce zèle abonde tellement dans le cœur de Montalvo, que, dans une glose curieuse, il s'échappe en ces termes lyriques : « Tomad exemplo, cobdiciosos aquellos, que por Dios los grandes señorios son dados en governacion, que no solamente no teneys en la memoria de le dar gracias por vos aver puesto en alteza tan crecida, mas... no syendo contentos con aquellos estados que vos dió... con muertes, con huegos y robos, los agenos de los que en la ley de la verdad son, quereys usurpar y tomar, huyendo y apartando los vuestros pensamientos de bolver vuestras sañas y cobdicias contra los infieles, donde todo muy bien empleado seria, no queriendo gozar de aquella gran gloria que los nuestros catolicos reyes en este mundo y en el otro gozan y gozaran, por que sirviendo a Dios, con mucho trabajo lo hiziéron. » I, cap. 42.

La forme et la composition de l'*Amadis de Gaule* offrent-elles, comme certaines parties du fond, une nouveauté et un progrès? Jusqu'à quel point ce roman chevaleresque se rapproche-t-il des conditions de l'épopée? Telle est la question que j'aborde maintenant, et par laquelle je me propose de terminer cette étude.

La fable de l'*Amadis* n'est point encore dégagée

des formes luxuriantes de la plupart des compositions chevaleresques, que l'on pourrait comparer à ces forêts épaisses, coupées de mille chemins, que hantent d'ordinaire les chevaliers. Sous le rapport de la conduite, cette fable présente cependant un remarquable progrès. A travers cette exubérance et ce luxe barbare, on voit se dégager un plan, on découvre le point où convergent les diverses parties du récit. Ce point, c'est l'hymen d'Amadis et d'Oriane, longtemps retardé par l'art des enchanteurs et par les passions humaines (1).

Nous avons parlé ci-dessus de la péripétie inattendue qui s'opère au moment où cette union semble devoir naturellement s'accomplir. Cet art de suspendre et de renouveler l'intérêt est une nouvelle sorte de progrès.

L'*Amadis* se distingue à d'autres égards de ses modèles chevaleresques. Après l'art de conduire le récit, on voit apparaître l'art plus délicat de dessiner les caractères, de les nuancer, de les soutenir. Ce n'est point sans doute la netteté du trait, ni la vigueur de la touche d'Homère ou du Tasse, mais c'est déjà un tableau qui ne manque parfois ni de

(1) « The subject of *Amadigi di Francia* is the life of Amadigi and his love for Oriana. Tasso has adopted this subject with the idea of surpassing Ariosto. » — « The main subject of the poem of Ariosto is the love of Ruggero and Bradamante. » — Panizzi, *Orlando furioso*, Préf. I, p. 96.

force ni de couleur. Les personnages n'y semblent plus dérober leur caractère avec leur figure, sous le rempart impénétrable d'une armure de fer; leur physionomie se détache et perd la roideur gothique, pour s'animer et prendre des attitudes et de la vie.

L'effet de cet art nouveau est de distinguer par l'opposition des nuances les personnages placés au premier plan; Amadis, par exemple, et son frère Galaor : le premier, aussi loyal et fidèle en amour, que brave et généreux dans la bataille, nature douce, sentimentale, et même un peu langoureuse; Galaor, figure moins idéale, vaillant et beau comme son frère, mais beaucoup moins scrupuleux, et ne se piquant guère de fidélité; type lointain des don Juan et des Lovelace, comme Amadis est le modèle des Pembrocke et des Nemours.

Dans la foule des personnages secondaires, le caractère de Guilan le Pensif se fait remarquer par sa couleur originale. Brantôme s'en est souvenu quelque part (1). — « Il s'en trouvoit peu en tout le royaulme de la Grande-Bretaigne, qui le passast en armes, et si estoit pourveu de toutes autres graces que bon chevalier doit estre, hors ce grand pensement et resverie qu'il avoit, lequel estoit moyen que nul ne pouvoit jouir de sa personne, et moins de sa parole en compaignie; mais amour en estoit cause,

(1) T. VII, p. 126.

qui le rendoit tant aymant sa dame, qu'il ne pouvoit vouloir bien à autre chose, non pas à soymesmes. »

Mais l'auteur semble avoir traité avec une complaisance particulière l'intéressante figure d'Oriane. Il lui prête un mélange de langueur et de fierté, de tendresse inquiète et de faiblesse passionnée, qui, dans une circonstance solennelle, s'élève à une constance admirable.

Le roi Lisvart s'est engagé à donner la main de sa fille à l'empereur de Rome. Pour fuir un hymen qu'elle déteste, Oriane s'est retirée à Mirefleur, monastère voisin de Londres. Un message du roi la rappelle. Oriane obéit, mais avec les plus grands regrets : « Assi fueron por su camino hasta que llegaron à la villa donde el rey era. Pero antes salió el rey y los Romanos á las recebir, y otras muchas gentes. — Quando Oriana los vió, començó a llorar fuertemente, y hizó se decender de las andas, y todas sus donzellas con ella : y como la veyan hazer aquel llanto tan dolorido, lloravan ellas y messavan sus cabellos, y besavan le las manos y los vestidos, como si muerta ante si la tuviessen : assi que a todos ponian gran dolor. »

Lisvart, ému de pitié, charge le roi de Norgalles d'aller rassurer sa fille, dont lui-même redoute les larmes.

« El rey Arban se lo dixó como le fué mandado,

mas Oriana respondió : O rey Arban de Norgales, mi buen primo, pues que mi gran desventura me ha sido tan cruel, que vos y aquellos que por socorrer las tristes y cuytadas donzellas muchos peligros aveys passado, no me podeys con las armas socorrer, acorred me, si quiera, con vuestra palabra, consejando al rey mi padre, que no me haga tanto mal, y no quiere tentar a Dios : por que las sus buenas venturas que hasta aquí le ha dado, al contrario no se las torne. Y trabajad vos, mi primo, como a que me lo hagays llegar : y vengan con él el conde Argamon y don Grumedan : que en ninguna guiza de aquí no partiré, hasta que esto se haga. »

Arban revient tout en pleurs porter au roi ces paroles de sa fille, et tous ensemble viennent à elle :

« Quando ella le vió, fué contra el assi de ynojos como estava, y sus donzellas con ella. Pero el rey se apeó luego, y alçandola por la mano la abraçó ; y ella le dixó : Mi padre y mi señor, aved piedad desta hija que en fuerte punto de vos fué engendrada : y oydme ante estos hombres buenos.—Hija, dixó el rey, dezid lo que vos pluguiere : que con el amor de padre que os devo os oyré. Ella se dexó caer en tierra por le besar los pies : y el se tiró a fuera, y levantola suso. Ella dixo : Mi señor, vuestra voluntad es de me embiar al emperador de Roma, y partirme de vos y de la reyna mi madre,

y desta tierra donde Dios natural me hizó : y por que desta yda yo no espero sino la muerte, o que ella me venga, o que yo mesmo me la dé : assi que por ninguna guisa se puede cumplir vuestro querer. »

Le roi ne s'explique point, et la renvoie à sa mère :

« La reyna con mucha piedad que tenia consolava a la hija : y la hija con muchas lagrimas y mucha humildad, hincados los ynojos le demandava misericordia : diziendo que pues ella señalada en el mundo fuesse para consolar las mugeres tristes, para buscar remedio a las atribuladas, que qual mas que ella, ni tanto, en todo el mundo hallarse podria?—En esto y en otras cosas, de grand pietad a quien las veya, estuvieron abraçadas la madre y la hija, mezclando con los grandes deleytes passados las angustias y grandes dolores. » (III, f° 195.)

L'éloquence simple et le naturel pathétique de ce morceau peuvent donner l'idée du talent de Montalvo, et justifient le grand cas qu'en font ses compatriotes (1).

Parmi cette foule de figures féminines aussi nombreuses dans l'*Amadis* que celles des chevaliers, nous distinguerons encore la spirituelle Ma-

(1) Voyez l'auteur anonyme du *Diálogo de las lenguas* (Mayans y Siscar, Origenes, t. II, p. 163.) Tout le monde connaît l'opinion de Cervantes.

bille, dont la raison et l'enjouement contrastent agréablement avec l'abandon passionné d'Oriane, et cette belle Briolanie, si chère à l'infant de Portugal. N'oublions pas Mélicie, sœur d'Amadis, dont la grâce mêlée de finesse fournit une scène, d'un goût tout moderne, l'une des plus agréables de l'ouvrage (1).

Ainsi le roman chevaleresque s'éloigne et se rapproche tour à tour de l'épopée antique. Il s'en rapproche par le sujet, l'amour d'une femme, élément essentiel de ce poëme, qui marque dans les lois de l'esprit humain une permanence bien singulière. Car, à tant de distance, malgré le renouvellement intégral de la société, n'est-ce pas un sujet d'étonnement de voir la femme occuper ici la même place importante que dans l'*Énéide* et l'*Iliade* !

> Causa mali tanti conjux iterum hospita Teucris,
> Externique iterum thalami.

Il s'en rapproche encore par l'exaltation guerrière, par la description enthousiaste des combats, la peinture des passions, les scènes touchantes ou nobles qu'il offre de la vie. Il s'en éloigne par l'importance exagérée qu'il attribue aux intérêts du cœur : le cœur, matière essentiellement moderne, toujours subordonnée, avec raison, par les grands poëtes anciens aux intérêts et aux devoirs de la vie civile.

(1) Voyez *Cours de littérature dramatique*, par M. Saint-Marc Girardin, t. II, p. 375.

Postquam res Asiæ, Priamique exscindere gentem
Immeritam visum superis, ceciditque superbum
Ilium, et omnis humo fumat neptunia Troja, etc.

Quelle grandeur! et comme une question d'amour, même héroïque, semble petite en présence de cette immense infortune! Non que l'épopée antique ait négligé la peinture des affections du cœur : elle y excelle comme dans le reste; mais l'épopée antique, en cela plus conforme à la vérité éternelle que le roman chevaleresque, change les rôles, et donne tout juste aux affections privées l'importance qu'elles ont réellement dans la société. Elle traite en épisode ce qui, dans le roman chevaleresque, forme le sujet même du récit : de là ce caractère de grandeur attaché à l'épopée antique, lequel manque, quoi que l'on puisse dire, au roman chevaleresque.

Toutefois il est bon de le répéter, les deux genres se rapprochent souvent, et présentent même quelquefois des points singuliers de ressemblance. Dans l'*Amadis:* par exemple, à l'approche du dénoûment, les proportions du récit prennent un imposant caractère. Ce n'est rien moins alors que l'Orient aux prises avec l'Occident pour la possession d'Oriane. D'une part, l'empereur de Rome s'unit au roi de la Grande-Bretagne; de l'autre, l'empereur de Grèce vient au secours d'Amadis et de ses chevaliers, réunis sous le commandement du roi Périon. En ce moment, tous les personnages sont

réunis sur la scène, comme au dénoûment d'une tragédie, et nous avons à peu près la situation décrite aux septième et huitième livres de l'*Éneïde*, que Montalvo avait peut-être présents à l'esprit.

Également guidé par l'exemple des anciens, Montalvo semble avoir compris l'intérêt dramatique que pouvait répandre sur son récit l'emploi des discours. A la peinture un peu monotone des terribles combats et des effroyables blessures, il entremêle les conversations des amants, les harangues des chefs, les délibérations du conseil des rois. Dans ce roman, en un mot, on ne se contente pas de se battre vaillamment, on commence aussi à discourir, et quelquefois non sans noblesse (1).

Enfin le merveilleux, cet autre élément essentiel de l'épopée, existe aussi dans l'*Amadis*, mais sans originalité, et tel qu'on le trouve dans les autres romans chevaleresques. Ici encore il faut reconnaître combien le génie artistique des Grecs l'emporte sur les créations sorties de l'imagination de nos aïeux. Rien à cet égard de plus sensé que le jugement de Despréaux. Sans doute toute croyance naïve, par cela même qu'elle a eu cours parmi les hommes, peut don-

(1) Voyez principalement III, fol. 187, le conseil tenu par Lisvart, sur la question de savoir s'il doit garder la parole qu'il a donnée à l'empereur, et livrer sa fille. La réponse de Galaor est éloquente. Voyez aussi IV, fol. 239, verso ; IV, 256, verso.

ner lieu à des développements poétiques; mais sur ce point, comme en toutes choses, il faut bien admettre des degrés. Or, à l'égard du merveilleux épique, non-seulement la grâce et la noblesse ont fait défaut au moyen âge, mais l'imagination même a manqué, sur ce point, de variété et de puissance. Constamment puérile, elle ne s'élève qu'à l'idée, peu nouvelle, d'armes enchantées, de monstres surnaturels, de palais ou de châteaux magiques, peuplés d'êtres invisibles, qui mettent à l'épreuve le courage et la patience des chevaliers. Mais quelle différence entre Morgain la fée, Urgande la desconnue, la dame du lac, l'enchanteur Medwyn, et ces nobles divinités de la Grèce! Comment égaler la magnificence de cette scène homérique, l'Olympe partagé par les querelles des mortels, et l'intervention passionnée des dieux du ciel et des enfers sur le théâtre des discordes humaines?

En ce qui touche au merveilleux, on cesse même de remarquer dans l'*Amadis* cet air de sincérité qui caractérise les vieux romans. La foi naïve aux antiques et mystérieuses traditions de la Bretagne a disparu. Le rôle de l'enchanteur Arcalaüs est tout humain, tout politique. En un mot, le merveilleux, dans ce roman, n'est plus qu'une machine de convention dont Montalvo se sert moins toutefois comme l'Arioste que comme Virgile : car sa gravité exclut l'ironie.

Mais il est temps de mettre fin à ce parallèle : aussi bien je craindrais de paraître accorder à Montalvo une place à côté d'Homère. Qu'on se rassure cependant : quel que puisse être mon zèle de commentateur, il ne me vient pas à l'esprit de prétendre comparer, même de loin, l'*Amadis* à l'*Iliade*. Mais on retrouve quelques traces de sa lecture dans les compositions du Tasse et de l'Arioste (1). Entre autres analogies, l'intervention pacifique de l'ermite Nascian (2), vers la fin du récit, rappelle le rôle de l'ermite Pierre dans la *Jérusalem délivrée*. Le palais d'Apollidon et les merveilles de l'*Isle ferme* peuvent avoir servi de modèle aux jardins enchantés de Falerine et d'Alcine (3).

(1) Panizzi, édit. de l'*Orlando*, notes.

(2) Ce nom propre fournit une nouvelle preuve des rapports de la composition espagnole avec les romans français. Dans le roman du Saint-Graal, *Nascian* est le nom que reçoit de Joseph d'Arimathie, après le baptême, *Serafes*, beau-frère du roi sarrasin Evalac. — « Di ceste cose furent mout esbahi tuit cil qui le virent. Et quant *Serafes* vit ce, si dist que il natendroit plus : anchois se feroit crestiener : que celuy devoit on bien croire qui si grant pooir avoit. Lors se leve si malade com il estoit : et cai as pies *Josefe*. Et dist qu'il le feist crestiener el non del Père, et del Fil, et del Saint-Esperit. Et il si fist : et fu apieles Serafes par son droit nom *Nascien*.» Ce Nascien devient ensuite un des principaux chevaliers du Saint-Graal. — Bibl. imp., ms. n° 6769.

(3) Voyez *Madame de Sévigné*, lettre du 3 juillet 1676.

CONCLUSION.

Perpétuité de l'éducation et des sentiments chevaleresques jusqu'à l'avénement de Louis XIV. — Nouvelle impulsion donnée par la traduction d'Herberay. Vogue singulière de cet ouvrage. — La chevalerie dans les mœurs de la haute société, sous la régence d'Anne d'Autriche. — Son influence sur les ouvrages de madame de la Fayette.— Antiques sentiments chevaleresques faussés par l'école des *précieuses*. — Cette influence prévaut au théâtre.

Sous la préoccupation trop exclusive de l'époque de François Ier, on a écrit que l'*Amadis* remit en vogue les idées et les sentiments chevaleresques. C'est prendre l'effet pour la cause. Il était plus juste de dire que la permanence des idées chevaleresques fit traduire et mit en vogue l'*Amadis*.

La chevalerie éprouva les vicissitudes ordinaires des choses humaines : elle eut son temps de perfection et sa décadence ; mais les traditions qui en

étaient l'âme se maintinrent sans interruption, et même assez tard, dans le corps féodal. Si la chevalerie parut un moment effacée à la cour de France, sous Louis XI, à la cour de Bourgogne elle était maintenue avec beaucoup d'éclat. La chevalerie subsista donc, mais en substituant quelquefois à la gravité de l'institution une exaltation puérile, empruntée à cette partie de la littérature qui s'était proposé d'en exprimer l'idéal. L'esprit de ces fictions qui nous semblent si extraordinaires était devenu peu à peu l'esprit même de la société. A force de respirer, pour ainsi dire, dans une atmosphère romanesque, les chevaliers et les écuyers des quatorzième et quinzième siècles en étaient venus à imiter les plus folles et les plus téméraires entreprises des héros de roman.

Sous Louis XII, l'éducation chevaleresque, telle qu'elle est décrite dans les chroniques de du Guesclin, de Boucicaut, et dans le roman de Saintré, subsistait encore sans aucun changement. L'un des principes de cette éducation était de transporter les jeunes damoysels à la cour de quelque seigneur renommé, pour s'instruire sous sa direction au métier et aux devoirs du chevalier. On craignait les effets énervants de la tendresse paternelle. Brantôme rapporte de son père, François de Bourdeilles, qu'il fut avec d'Estrées nourri page d'Anne de Bretagne. « Messire Françoys de Bourdeilles, vostre

grand-père (1), fut fils de ces deux illustres père et mère que je viens de dire. Après qu'il vint à estre grand et en asge, son père le donna page à la reyne de France, Anne, duchesse de Bretagne, et y fut huict ans, et avoit cest honneur d'estre son premier page, et de monter sur son mulet de devant, qui estoit un très grand honneur et faveur de ce temps-là. Et le bon-homme feu monsieur d'Estrées, grand-maistre de l'artillerie, que nous avons vu, alloit sur le mulet de derrière (2). »

Dans la maison de son aïeul, André de Vivonne, sénéchal de Poitou, fut également élevé page d'Essé, depuis maréchal de France, « encore qu'il fût fort bien gentilhomme et de bon lieu. »

« De telles obligations, tant de nourriture que de bienfaits, ce seigneur généreux ne fust jamais ingrat : car ayant esté deux foys lieutenant de roy, et dans Landrecy et en Escoce, capitaine de cinquante hommes d'armes, et chevalier de l'ordre, venant voir madame la seneschalle ma grand'mère, qui l'avoit nourry avec son mari, luy portoit un tel respect et honneur, que jamais il ne voulut laver les mains avec elle pour se mettre à table, disant, que nul grade qu'il eust acquis ne lui sçauroit faire oublier l'honneur

(1) Brantôme, qui était cadet, adresse ces détails à son neveu, chef de la maison de Bourdeilles, une des quatre grandes baronies de Périgord.

(2) Brantôme, t. XIV, p. 32. — Londres, 1779.

qu'il luy devoit, pour avoir été nourry son page et son serviteur domestique en sa maison (1). » C'est ce même d'Essé dont, au rapport du même Brantôme, François Ier disait : « Nous sommes quatre gentilshommes de la Guyenne qui combattrons en lice, et courrons la bague contre tous allans et venans de la France, moy, Sansac, d'Essé et Chastaigneraye. »

On peut donc affirmer que, jusqu'à François Ier pour le moins, il n'y eut jamais d'interruption ni dans l'éducation, ni par conséquent dans la tradition chevaleresque (2). Secondées par les goûts particuliers du monarque, ces traditions refleurirent alors et redevinrent l'âme de la cour. Le roi se présentait quelquefois devant ses courtisans, vêtu comme un preux, une lance à la main et la barbe teinte (3). En voyant ce prince envoyer un défi à l'empereur Charles-Quint, on aperçoit tout ce qu'avait encore conservé de force une éducation qui, en plein seizième siècle, transformait le chef d'un grand Etat en champion du douzième. Henri IV conserva toujours aussi le caractère de l'ancienne

(1) Brantôme, VIII, p. 234.

(2) Le fait est surabondamment démontré par l'*Histoire de Bayard* (édit. de Th. Godefroy). Voyez en particulier le touchant récit de l'entrevue du chevalier et de la dame de Fluxas, p. 63 et 64.

(3) *Apologie pour Hérodote*, t. I, ch. 3.

chevalerie. « Comme il étoit devant Dreux et qu'il reçut la visite de sa *bonne cousine* la duchesse de Guise, à qui il avoit envoyé un passe-port, il alla au-devant d'elle; et l'ayant conduite en son logis et en sa chambre, il lui dit : Ma cousine, vous voyez comme je vous ayme, car je me suys paré pour l'amour de vous. — Sire ou monsieur (lui répondit-elle en riant), je ne vous en remercie point; car je ne vois pas que vous ayez si grande parure sur vous, que vous en deviez vanter si paré comme dites. — Si ay (dit le roy); mais vous ne vous en avisez pas; voilà une enseigne (qu'il montra à son chapeau) que j'ai gagnée à la bataille de Coutras, pour ma part de butin et victoire; cette qui est attachée, je l'ay gagnée à la bataille d'Ivry; voulez-vous donc, ma cousine, voir sur moy deux plus belles marques et parures pour me montrer bien paré (1)? » En 1590, après la levée du siége de Paris, il fit au duc de Mayenne la propo-

(1) Sainte-Palaye, I, p. 167. — Il est intéressant de rapprocher d'Henri IV le même trait du caractère de la reine Élisabeth. « Elle voulait, suivant de Thou, qu'on lui rendît des soins et des hommages qui n'eussent d'autres objets que sa personne; elle n'était plus jeune lorsqu'elle se faisait encore une gloire de s'occuper de la galanterie; c'était un jeu de son imagination pour se rappeler la mémoire de ces îles fabuleuses où les chevaliers errants couraient le monde, animés du seul désir de plaire à des beautés qui leur inspiraient des sentiments aussi purs que vertueux. » (De Thou, l. CXXIX, p. 1052.)

sition de vider leur querelle en combat singulier; et il paraît constant que, durant la guerre de 1674, Turenne reçut aussi un cartel de l'électeur palatin (1).

On touchait au temps où ces duels entre des princes avaient été fort communs. Le duc de Beaufort, général des armées de la Fronde, avait tué en duel le duc de Nemours. Le fils du duc de Guise avait voulu se battre en duel avec le grand Condé. On voit dans les *Lettres de Pellisson* que Louis XIV lui-même demanda s'il lui serait permis en conscience de se battre avec l'empereur Léopold.

Diverses causes tendaient à nourrir et à développer ces effets de l'éducation : l'esprit militaire de la nation, l'organisation de l'État et de l'administration, les prérogatives féodales. Sauf les accroissements successifs du pouvoir royal, la forme politique de la société était, à peu de chose près, restée la même qu'au moyen âge. L'état d'un seigneur châtelain du seizième siècle différait à peine de la vie des croisés ses aïeux. Autour du baron, tout rappelait les souvenirs d'autrefois. Dans le manoir de Hautefort, de-

(1) « L'électeur était très-vif; l'esprit de la chevalerie n'était pas encore éteint. » *Siècle de Louis XIV*, édit. Beuchot, t. XIX, p. 415. Voir la note à l'appui de ce passage, à l'occasion d'une dissertation de Collini, qui mettait en doute le fait de ce cartel, et *Correspondance*, t. LXIV, p. 408.

meure antique de Bertrand de Born, on voit la salle des chevaliers encore décorée de vieilles armures Sous l'influence de tels souvenirs, comment les fils des preux auraient-ils renoncé aux traditions de leurs ancêtres ? L'orgueil féodal les entretenait avec soin : c'était une partie de son patrimoine.

Le même usage qui portait tout gentilhomme à manier le cheval et la lance, à la façon des anciens preux, devait déterminer son goût en faveur des récits de leurs prouesses, des sentiments exaltés de leur amour. La perpétuité de la littérature chevaleresque fut donc une conséquence de la permanence de l'éducation et de la vie féodales. A voir la vivacité de l'intérêt que prend la dame de Bourbilly à la généalogie des Rabutin (1), on s'explique ce goût qu'elle ne pouvait vaincre pour les grands coups d'épée et les grands sentiments des héros de la chevalerie : « Le style de la Calprenède est maudit en mille endroits ; de grandes périodes de roman, de méchants mots ; je sens cela.., et cependant je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu ; la beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur

(1) « J'aime fort que vous vous amusiez à notre belle et ancienne chevalerie ; cela me fait un plaisir extrême. La lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire pour me dédier notre généalogie est trop aimable et trop obligeante, » etc. — Au comte de Bussy, 19 décembre 1670. Voyez aussi lettre du 25 janvier 1671.

des événements, et le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille : j'entre dans leurs desseins; et si je n'avais pas M. de la Rochefoucauld et M. d'Hacqueville pour me consoler, je me pendrais de trouver encore en moi cette faiblesse, » etc. (1).

Jusqu'à ce que madame de Sévigné, prévenant de deux siècles un mot célèbre, ait pu écrire à son turbulent cousin : *Messieurs, vous avez un maître* (2), la littérature chevaleresque dut rester populaire parmi les classes féodales, parce que, même assez tard, même dans les plus romanesques incidents, l'aristocratie pouvait retrouver une image des désordres réels de la société. Dans la confusion des pouvoirs créés par la foule des petites souverainetés, il n'y avait de sûreté ni pour les propriétés ni pour les personnes. Le droit barbare de l'épée existait encore avec une certaine force. On voit dans Brantôme des exemples fréquents d'attentats les plus audacieux, commis sur des personnes de marque, et demeurés impunis (3).

Dans une société à ce point pénétrée de l'esprit

(1) A madame de Grignan, 22 décembre 1675, et la lettre du 15 juillet 1671. Il s'agit ici de la *Cléopâtre*.

(2) Lettre à Bussy.

(3) Voyez le récit de l'enlèvement de madame de Miramion, aux portes de Paris, et de sa séquestration par Bussy, dans les *Mémoires sur madame de Sévigné*, par M. de Walkenaer.

chevaleresque, on juge aisément de l'accueil que dut recevoir, par la traduction de des Essarts, cette nouvelle génération de chevaliers. Strictement fidèles aux traditions consacrées, ils étaient parés d'une politesse et d'une grâce en harmonie avec les progrès de l'élégance sociale. Par une illusion facile à créer, on les donnait comme un produit du sol, comme des héros indigènes. Le succès fut immense. L'*Amadis* pénétra partout, même dans les couvents. Une foule de témoignages vont nous offrir la preuve de cet universel engouement. « De tout « temps, écrivait le grave la Noue, il y a eu des hom- « mes diligents — d'escrire et mettre en lumière des « choses vaines. — Les vieux romans dont nous « voïons encore les fragments, à sçavoir de *Lancelot* « *du Lac*, de *Perceforest*, de *Tristan*, *Giron le* « *Courtois* et autres, font foi de ceste vanité antique. « On s'en est repu l'espace de plus de cinq cents ans ; « jusques à ce que nostre langage estant devenu plus « orné, et nos esprits plus frétillans, il a fallu inventer « quelque nouveauté pour les esgayer. Voilà com- « ment les livres d'*Amadis* sont venus en évidence « parmi nous en ce dernier siècle. Mais, pour en par- « ler au vray, l'Espagne les a engendrez, et la France « les a seulement revestus de plus beaux habillemens; « sous le règne du roy Henri II, ils ont eu leur princi- « pale vogue; et croy que si quelqu'un les eust voulu « alors blasmer, on luy eust craché au visage, d'au-

« tant qu'ils servoient de pédagogues, de jouet, et « d'entretien à beaucoup de personnes (1). » Ce témoignage de la Noue est confirmé, presque dans les mêmes termes, par Brantôme. Le révérend père Possevino s'emportait contre le même ouvrage en termes d'une violence burlesque. Selon lui, le diable inspira à Luther la pensée de faire traduire en français l'*Amadis* espagnol. — « Venerat hic liber aliena lingua in Gallias : Luthero autem jam Satanas utebatur tanquam mancipio in Germania, quæ pene omnis aut ceciderat, aut nutabat ad casum ; cumque in solidissimæ fidei regnum vellet invadere, *Amadisium* curavit in Gallicam linguam eleganter verti. Hæc prima fuit illecebra, et tanquam sibilus, quo inescavit nobilium Aulicorum ingenia, » etc. (2).

De son côté, l'école littéraire qui, sous le drapeau de du Bellay, poursuivait la réhabilitation de la langue nationale, célébrait à l'envi les beautés de la traduction de des Essarts. Du Bellay composait en son honneur une ode que Pasquier estime la plus belle de son recueil.

(1) *Discours politiques et militaires*, VI.—Pour s'expliquer la sévérité du jugement beaucoup plus étendu que porte la Noue, il est bon de savoir qu'il parle *des Amadis*, c'est-à-dire de la suite des quatre premiers livres, fort différente du roman primitif. Aussi les lois de Genève en défendirent-elles la lecture.

(2) Biblioth. Select., lib. I, c. 25, p. 1113 (1593).

Ode au Seigneur des Essarts sur le discours de son Amadis (1).

Celui qui chanta jadis
En sa langue castillane
Les proesses d'Amadis
Et les beautés d'Oriane,
Par les siècles envieux
D'un sommeil oblivieux
Jà s'en alloit obscurcy,
Quand une plume gentile
De ceste fable subtile
Nous a l'obscur eclercy.

Or entre les mieuz appris
Le chœur des Muses ordonne
Qu'à Herberay soit le pris
De la plus riche couronne;
Pour avoir si proprement
De son propre accoutrement
Orné l'Achille Gaulois,
Dont la douceur alléchante
Donne à celuy qui le chante
Le nom d'Homère françois, etc.

— « Je vous laisse à part, dit le même Pasquier, « Estienne Dolet, qui traduit les épistres de Cicéron, « Jean Martin, etc., parce qu'ils n'eurent autre sujet « que de traduire, et néantmoins nostre langue ne « leur est pas peu redevable. Mais sur tous à Nicolas « de Herberay, sieur des Essarts, aux huict livres « d'*Amadis de Gaule* et spécialement au huictiesme « roman, dans lequel vous pouvez cueillir toutes les

(1) OEuvres françaises de Joachim du Bellay; Paris, 1561, t. Ier.

« belles fleurs de nostre langue françoyse. Jamais livre « ne feut embrassé avec tant de faveur que cestuy, « l'espace de vingt ans ou environ; néantmoins la « mémoire en semble aujourd'huy esvanouie (1). » — « El Amadis en frances era tan estimado en Francia, que a penas habia familia, donde no se hallase un exemplar, por que se creia que sin el no se podia hablar ni escribir con perfecion la lengua; y Enrique III le apreciaba tanto, que le tenia colocado en su libreria, entre las obras de Aristoteles y Platon (2). » — On lit dans le *Tableau des études du jurisconsulte,* qui vient à la suite des *Fiefs de Zasius :* « Ad « lepores igitur et facetias, cognoscat Boccatii *Deca-* « *meronem*, *Heptameronem* Margaritæ Navarræ, « Poggium, Pontanum, *Amadem Gallicum*, Ario- « stum Italicum, » etc. (3). Voyez aussi l'épître au lecteur qui fait partie des pièces liminaires du roman de *Gérard d'Euphrate.*

Nous signalerons encore comme une des plus fortes preuves de la vogue du roman d'*Amadis*, les allusions qu'il fournissait à la conversation, les proverbes tirés de l'ouvrage et longtemps demeurés dans la langue, les prénoms empruntés aux personnages du roman. — « Un honneste gentilhomme fran-

(1) *Recherches,* VII, c. 6, et VIII, c. 5.

(2) Pellicer, *Notes sur don Quichotte.*

(3) Nous tenons cette observation de la bienveillance de M. le conseiller Laferrière, inspecteur général des écoles de droit.

coys, que je nommerois bien, voyant un jour ceste belle reyne (Marguerite de Navarre) en son plus beau lustre, et plus haute et pompeuse majesté, dans une salle de bal, ainsy que nous en devisions ensemble, me tinst tels mots : Ah! si le sieur des Essarts, qui en ses livres d'*Amadis* s'est tant esforcé et peiné à bien descrire et richement représenter au monde la belle Nicquée et sa gloire, eust vu de son temps ceste belle reine, il ne luy eust fallu emprunter tant de belles et riches paroles pour la dépeindre et la montrer si belle; mais il luy eust suffi à dire seulement que c'estoit la semblance et image de la reine de Navarre, l'unique du monde; et par ainsi, ceste belle Nicquée, sans grande superfluité de paroles, estoit mieux peinte qu'elle n'a esté. »

Cette belle Nicquée n'appartient pas à notre roman; c'est une histoire de l'*Amadis* de Grèce, qui donna lieu dans la belle société du dix-septième siècle à cette locution : *La gloire de Nicquée.* — « On monte donc à six heures en calèche, le roi, « madame de Montespan, Monsieur, madame de « Thianges et la bonne d'Heudicourt sur le strapontin, « c'est-à-dire comme en paradis ou dans la gloire de « Nicquée (1). » — Cette expression, écrivait en 1813 Creuzé de Lesser, était tellement oubliée, qu'il y a quelques années un journaliste fit un article exprès

(1) *Lettres de madame de vigné*, IV, 397, édit. Montmerqué, dont voyez la note, et Tallemant, *Mémoires*, II, p. 45.

pour en donner l'explication. — L'annotateur de Brantôme (édition de Paris, 1822-4) commente ainsi le passage ci-dessus : « Palais enchanté, dans l'*Amadis* de Grèce, où Nicquée est *la ville* de Nicée.»

Comme exemples de proverbes, nous citerons celui-ci : « Envoyer chez Guillot le songeur, » du chevalier Guilan le pensif. (Brantôme VII, p. 126). —L'emploi répété de Dariolette, nom propre, pour suivante ou confidente. « Je l'ai ouï de sa Dariolette. » (*Ibid.*, 313.) (1) — Tallemant, parlant du vieux duc de la Force, dont on contrariait le mariage : « de re-« gret, le maréchal quitta la Force et se retira à une « autre maison qu'on appelle Mucidan, pour y faire « le *Beau Ténébreux* (2). » — Lui-même conte que dans sa famille on le qualifiait de chevalier, *à cause qu'il était fou de l'Amadis.* — La belle comtesse de Guiche, si célèbre par son dévouement à Henri IV, *Corisande* de Mauléon, portait le nom d'une héroïne de notre roman.

Il est permis d'hésiter à prononcer sur l'influence d'un livre ; influence toujours délicate à saisir, difficile à déterminer. Devant des témoignages si explicites, on reconnaîtra peut-être que je n'avançais rien à la légère en signalant, dès le début, l'importance morale et littéraire de l'*Amadis de Gaule.*

(1) « The French family of *Bonneau* deduce their pedigree from *Dariolette*, the confidant of Elisene, mother to Amadis. » — Mr Rose's *Amadis of Gaul*, p. 52.

(2) I, p. 153.

Je ne voudrais rien exagérer : mais il me semble malaisé de ne pas reconnaître quelque influence de ce livre dans les romanesques récits des troubles de la Fronde (1). Dans ces récits, les princesses du sang sont transformées en héroïnes de chevalerie. Les aventures de la princesse de Condé et de madame de Longueville rappellent celles de Briolanie ou d'Oriane.

« Madame la princesse partit à minuit, accompagnée d'environ quarante chevaux; elle fit environ cinq ou six lieues dans son carrosse qu'elle renvoya à Montrond. Pour faire plus de diligence, elle monta en croupe derrière moi, sur un cheval qui s'appelait le *Brézé,* qui venait sans doute de son père, et valait mille écus, » etc. (2). — Mademoiselle de Montpensier assiste au combat du faubourg Saint-Antoine, reçoit Condé à sa rentrée dans Paris, et console son désespoir. Elle va visiter à Vincennes ses régiments de gendarmes et de chevau-légers,

(1) On lit en tête de l'exemplaire de *las Sergas d'Esplandian*, qui se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal : *Ce libvre est à Léonor de Rohan, princesse de Guémené,* avec la signature en monogramme. Cet exemplaire a fait partie de la bibliothèque du château du Verger, en Anjou, dont la princesse de Guémené était dame. Léonor de Rohan, femme de Louis de Rohan, sixième du nom, prince de Guémené, était belle-mère de la duchesse de Montbazon, célèbre entre les héroïnes de la Fronde.

(2) *Mémoires du comte de Coligny,* p. 20.

passe à Étampes la revue de l'armée des princes. Dans sa passion pour Anne d'Autriche, Buckingham brouille les deux cours, et se fait donner le commandement d'une flotte, afin de reparaître aux yeux de la reine « lorsqu'il aurait fait éclater sa réputation par les victoires qu'il prétendait remporter sur notre nation (1). » — La marquise de Sablé était une de celles dont la beauté faisait le plus de bruit quand la reine vint en France; mais, si elle était aimable, elle désirait encore plus de le paraître. — Il y avait encore en France quelques restes de la politesse que Catherine de Médicis y avait apportée d'Italie, et on trouvait une si grande délicatesse dans les comédies nouvelles, et tous les autres ouvrages en vers et en prose *qui venaient de Madrid,* que cette dame avait conçu une haute idée de la galanterie que les Espagnols avaient apprise des Maures. Elle était persuadée que les hommes pouvaient sans crime avoir des sentiments tendres pour les femmes; que le désir de leur plaire les portait aux plus grandes et aux plus belles actions, leur donnait de l'esprit et leur inspirait de la libéralité et toutes sortes de vertus. Mais que, d'un autre côté, les femmes, qui étaient l'ornement du monde, et étaient faites pour être servies et adorées des hommes, ne devaient souffrir que leurs respects. Cette dame, ayant soutenu ces sentiments avec beaucoup d'esprit et une grande

(1) *Mémoires de madame de Motteville*, I, p. 348.

beauté, leur avait donné de l'autorité dans son temps; et le nombre et la considération de ceux qui ont continué à la voir ont fait subsister dans le nôtre ce que les Espagnols appellent *fucezas* (1). »

On voit par le portrait discret que madame de Motteville a tracé d'Anne d'Autriche, que cette reine, en sa qualité d'Espagnole, partageait les sentiments qui, de sa nation, s'étaient, on le voit, si bien répandus dans la nôtre. — « La vertu de la reine est solide et sans façon; elle est modeste, sans être choquée de l'innocente gaieté... Elle a l'esprit galant, et, à l'exemple de l'infante Clara-Eugenia, elle goûterait fort cette belle galanterie qui, sans blesser la vertu, est capable d'embellir la cour (2). » Rapprochées de la longue tutelle du roi, de son attachement mêlé d'une déférence et d'un respect si profond pour sa mère, ces dispositions personnelles d'Anne d'Autriche jettent une vive lumière sur la perpétuité et la prépondérance des sentiments chevaleresques sous le règne de Louis.

De là l'aspect si souvent décrit de cette fameuse cour de Versailles (3), les carrousels succédant aux tournois, et la longue série des galanteries royales; de là les mœurs de cour, et leur influence prolongée

(1) *Mémoires de madame de Motteville,* I, p. 340.

(2) *Ibidem.*

(3) Quels plaisirs, quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embellissaient encore à l'éclat de vos fêtes, etc.

(Volt. *Le Russe à Paris.*)

sur la littérature. — Quels genres cette influence a-t-elle plus particulièrement affectés, c'est ce qui me reste à déterminer.

Si l'esprit de la chevalerie pénétra dans la société au degré que je viens de décrire, on juge aisément quelle dût être son influence sur le roman, lorsque, dépouillant la forme épique, il adopta les couleurs d'un tableau de genre, et devint la peinture des mystères intimes, l'histoire des agitations du cœur, de ses victoires, de ses faiblesses ?

A qui sera-t-il donné de renouveler, avec une sobriété et une élégance sans égales, cette forme littéraire qui semble braver l'épuisement ? A une femme qui fut vingt ans l'amie du plus chevaleresque des héros de la Fronde, de l'aventureux amant de madame de Longueville, du duc de la Rochefoucault. Toute sa vie, l'auteur des *Maximes* fut fidèle aux romans, qu'il aimait, dit-on, avec passion. Trait de caractère qu'éclaire si bien le jugement du cardinal de Retz sur cet homme illustre : « Il y a toujours eu « *du je ne sais quoi* en M. de la Rochefoucauld. Il « n'a jamais été capable d'aucunes affaires, et je ne « sais pourquoi : car il avait des qualités qui eussent « suppléé en tout autre celles qu'il n'avait pas, » etc. Tous les après-midi, le duc s'assemblait avec Segrais chez madame de la Fayette, et on y faisait une lecture de la *Cléopâtre,* de l'*Astrée,* et je pense de beaucoup d'autres romans, où l'*Amadis* avait quelque

place (1), car ce roman n'avait pas cessé d'être à la mode. J'en tire la preuve, tant de la correspondance de madame de Sévigné, alléguée ci-dessus, que de divers passages des *Mémoires* de madame de Motteville, laquelle faisait partie, comme on sait, de la société intime de la marquise.

« Le duc de Guise était le véritable portrait de nos anciens paladins, et sa valeur peut être comparée à la leur. Il parlait bien, il était éloquent, civil aux dames, et bien fait de sa personne. Il avait l'âme grande par certains endroits, et une mine toute martiale, qui paraissait ne respirer que pour les combats. Il ressemblait même dans ses plaisirs aux chevaliers errants : il aimait les tournois et les combats à la barrière, de la même façon que nous les voyons dépeints *dans l'Amadis* et les guerres de Grenade (2). »

Ailleurs, à propos de la reine Christine :

« Je serais tentée, en faisant la description de cette princesse, de la comparer aux héroïnes des *Amadis,* dont les aventures étaient belles, dont le train était presque pareil au sien, et de qui la fierté avait du rapport à celle qui paraissait en elle (3). »

On devine dès lors de quelle source dériveront les sentiments qui vont inspirer le duc de Nemours et madame de Clèves. On a le secret de cette délicate

(1) *Longueruana*, t. Ier, p. 104, éd. de 1754.
(2) Tome II, éd. Pétitot.
(3) *Ibid.*, tome IV.

analyse, où tant de finesse s'allie à tant de profondeur. Les héros de ce charmant ouvrage ont déposé la lance et le haubert : mais, sous l'habit du courtisan de Saint-Germain et de Versailles, s'agitent les mêmes passions qui troublèrent la vie des Amadis et des Lancelot. C'est de l'idéal de la chevalerie que procèdent ce caractère exalté de l'amour, cette élévation continue, cette générosité magnanime, toutes les nobles qualités qui distinguent le roman de madame de la Fayette, et qui le placent au rang élevé que lui assigna Voltaire, et qu'il n'a cessé d'occuper depuis. Que l'on rapproche la scène de l'aveu (t. II, p. 126, édit. d'Auger) de l'étrange bassesse de descriptions où, avec beaucoup de talent, s'engagent quelquefois les romanciers modernes : on mesurera mieux la hauteur de la sphère morale où, grâce à l'impulsion chevaleresque, se meuvent les passions dans la *Princesse de Clèves*.

Outre l'exaltation de sentiments commune aux héros des vieux romans, vous retrouvez parfois cette mélancolie rêveuse que nous avons particulièrement notée dans l'*Amadis*.

« La passion n'a jamais été si tendre et si violente qu'elle l'était alors en ce prince (le duc de Nemours). Il s'en alla sous les saules, le long d'un petit ruisseau qui coulait le long de la maison où il était caché. Il s'éloigna le plus qu'il lui fut possible pour n'être vu ni entendu de personne; il s'abandonna

aux transports de son amour, et son cœur en fut tellement pressé qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes : mais ces larmes n'étaient pas de celles que la douleur seule fait répandre. » (*Ibid.* II, p. 176, et p. 190.)

« Assi acaeció que Amadis cavalgando un dia por la ribera de la mar, fuesse poner encima de unas peñas, por mirar desde allí si veria algunas fustas que de la gran Bretaña viniessen, por saber nuevas de aquella tierra donde su señora estava. Apeóse de su cavallo, y atandolo á unos ramos de un arbol, se assentó en una peña, por mejor mirar la gran Bretaña. Y assi estando, trayendo à su memoria los vicios y plazeres que en aquella tierra oviera, en presencia de su señora, fué en tan gran cuyta puesto, que nunca otra cosa mirava, sino la tierra, cayendo de sus ojos en mucha abundancia las lagrimas. » (IV, f° 151.)

Quelquefois le récit emprunte un charme particulier attaché à certains usages chevaleresques.

« Enfin le jour du tournoi arriva... Le roi n'avait point d'autres couleurs que le blanc et le noir, qu'il portait toujours à cause de madame de Valentinois, qui était veuve. M. de Ferrare et toute sa suite avaient du jaune et du rouge. M. de Nemours avait du jaune et du noir; on en chercha inutilement la raison. Madame de Clèves n'eut pas de peine à la deviner ; elle se souvint d'avoir dit

devant lui qu'elle aimait le jaune, et qu'elle était fâchée d'être blonde, parce qu'elle n'en pouvait mettre. Ce prince crut pouvoir paraître aimer cette couleur, sans indiscrétion, puisque, madame de Clèves n'en mettant point, on ne pouvait soupçonner que ce fût la sienne. »

La fin pénitente de madame de Clèves semble un souvenir éloigné de la conclusion mélancolique des amours de Genièvre et de Lancelot. Partagée entre la passion la plus légitime, et le remords d'avoir involontairement abrégé la vie de son mari, madame de Clèves prend le même parti que l'épouse coupable d'Artus, et avec quelle élévation !

« Cette vue si longue et si prochaine de la mort fit paraître à madame de Clèves les choses de cette vie de cet œil si différent dont on les voit dans la santé. Lorsqu'elle se trouva dans cet état, elle trouva néanmoins que M. de Nemours n'était pas effacé de son cœur; mais elle appela à son secours, pour se défendre contre lui, toutes les raisons qu'elle croyait avoir pour ne l'épouser jamais. Il se passa un assez grand combat en elle-même; enfin elle surmonta les restes de cette passion, qui était affaiblie par les sentiments que sa maladie lui avait donnés : les pensées de la mort lui avaient reproché la mémoire de M. de Clèves. Ce souvenir, qui s'accordait à son devoir, s'imprima fortement dans son cœur. Les passions et les engagements du monde lui parurent

tels qu'ils paraissent aux personnes qui ont des vues grandes et éloignées. Sa santé, qui demeura considérablement affaiblie, lui aida à conserver ces sentiments ; mais, comme elle connaissait ce que peuvent les occasions sur les résolutions les plus sages, elle ne voulut pas s'exposer à détruire les siennes, ni revenir dans les lieux où était ce qu'elle avait aimé. Elle se retira, sur le prétexte de changer d'air, dans une maison religieuse, sans faire paraître un dessein arrêté de renoncer à la cour. » (P. 209.)

Telle était sur le roman l'influence de la chevalerie (1). Ainsi elle associait, dans les fictions et dans la réalité, aux faiblesses de l'amour, les austérités de la religion.

La scène touche de si près au roman, l'un et l'autre s'inspirent si directement des sentiments et des opinions répandus dans la société, qu'il semble que les traditions si populaires de nos vieux romanciers, tant d'héroïques récits, de merveilleues légendes, d'aventures tragiques, devaient naturellement et de préférence trouver un écho sur le théâtre. Les classes féodales donnaient le ton : ducs et

(1) Les romans de madame de Tencin fourniraient aussi de nombreuses preuves à l'appui des observations précédentes. J'aurais plaisir à les analyser en détail, si je n'y trouvais, avec un nouveau degré d'exaltation, qui est loin d'ajouter au naturel, une imitation souvent évidente de madame de la Fayette. Que sont mademoiselle de Glocester et le comte de Pembrocke, sinon les aimables copies de deux admirables originaux ?

marquis encombraient la scène. Mais les écarts du goût, les modes et les préjugés littéraires ont aussi leur influence sur l'art dramatique; et le sort voulut que les maîtres dont les exemples, les préceptes et le génie devaient décider des destinées de la tragédie française, se soient formés sous les lois d'une société célèbre par l'action qu'elle exerça sur les sentiments et la littérature de la première moitié du dix-septième siècle.

L'auteur de la *Pucelle* exerçait assez d'autorité à l'hôtel de Rambouillet pour faire prévaloir le goût qu'il paraît avoir professé pour notre vieille littérature. Mais il manqua de génie, et l'exécution malheureuse de son poëme contribua peut-être à détourner du moyen âge l'imagination de nos écrivains, qu'à l'exception de la Fontaine, l'Italie et l'antiquité finirent par absorber entièrement.

Chapelain avait cependant de cette littérature, particulièrement de la partie héroïque, le plus juste sentiment, et il trouve pour l'exprimer un langage bien supérieur à ses vers. Dans un dialogue dont il adressa la relation au cardinal de Retz (circonstance qui n'est pas indifférente, car elle annoncerait chez le célèbre cardinal une conformité de vues sur ce point), il défendait ainsi contre Ménage, de concert avec Sarrazin, le roman de *Lancelot*, dont Ménage lui reprochait d'exagérer la valeur : « Lancelot n'est point Tite-Live, je l'avoue très-volontiers;

mais, s'il ne lui est pas comparable par la vérité de l'histoire, n'étant composé que d'événements fabuleux, j'oserai dire qu'il lui pourrait être comparé par la vérité des mœurs et des coutumes, dont l'un et l'autre offrent des images parfaites... Les vieilles tapisseries, les vieilles peintures, les vieilles statues qui nous restent du temps de nos pères, sont de vrais originaux des habillements, des coiffures et des chaussures de leur siècle : ainsi ces romans nous peignent au naturel les mœurs et les coutumes des personnages de ce temps. Ils nous découvrent comment ils étaient imbus des maximes du véritable honneur; comment ils observaient religieusement leur parole; comment ils s'y prenaient à leurs galanteries; jusqu'où ils étaient capables de porter une amitié honnête; quelle reconnaissance ils témoignaient des bienfaits; quelle idée ils s'étaient formée de la vaillance, et enfin quels sentiments ils avaient pour le ciel, et quel respect pour les choses saintes.

« Si rien m'y touche, c'est cette jalousie de leur parole, cette maxime d'observer toujours ponctuellement ce qu'ils ont promis : morale digne de l'admiration des âges éclairés, et qui, par sa constante pratique, laisse bien loin derrière soi la théorie des préceptes. Car, bien que ces chevaliers promettent souvent avec beaucoup de légèreté, et qu'ils tiennent souvent leurs promesses en des occa-

sions impertinentes; ce qu'il y a à redire est l'impertinence de l'écrivain qui invente mal, et qui applique mal cette vertu; mais ce qu'il y a à estimer, est cette intention fixe et résolue des hommes d'alors, de ne fausser jamais leur parole, quelque mal qui leur en pût arriver. Que vous dirai-je de la reconnaissance immortelle des grâces qu'on leur faisait? Ce sont des vertus communes aux principaux personnages de ce livre, et que l'on y voit si uniformes, que l'on ne saurait douter qu'elles ne fussent ordinaires en ces vieux siècles. Je vous laisse à juger si de si nobles mouvements et des habitudes si louables peuvent jeter de mauvaises semences dans l'âme de leurs lecteurs?»

«—Quand on vous accorderait tout cela, dit M. Ménage, comment vous tirerez-vous de l'article de la galanterie de vos chevaliers, laquelle ne saurait avoir été fort estimable, puisque, par votre propre confession, tout esprit leur manquait? »

Chapelain est d'abord assez embarrassé; il se remet cependant : « Si je condamnais absolument, dit-il, la galanterie de Lancelot, je craindrais de tomber dans l'inconvénient où est tombé l'auteur du don Quichotte, quand il a fait le plaisant aux dépens des chevaliers errants, faute de considérer, comme nous, le temps où ils agissaient, et les mœurs qui y étaient reçues... Notre manière de plaire aux dames, et de leur persuader que nous les aimons,

est toute contraire à celle des vieux âges. Estimerai-je pour cela qu'elle soit la seule bonne? — Il n'y eut jamais de si parfait amant que Lancelot; il ne joue point l'amoureux, mais il l'est véritablement; il aime autant en présence qu'en absence. La seule vue de Genièvre le tire hors de lui-même. Comment condamner une galanterie où la dame est parfaitement adorée, et où, au lieu de paroles, on ne lui donne que des effets; où les yeux et les oreilles rencontrent moins de satisfaction, mais où l'esprit et le cœur la rencontrent tout entière? Combien plus noble est la galanterie qui prouve la passion par la recherche des dangers, par du sang et par des victoires, et quel avantage elle a sur celle qui ne la prouve que par des coquetteries et des assiduités, ou par des collations, des musiques et des courses de bagues (1)? »

L'un des plus regrettables résultats de la doctrine des *précieuses* est, en effet, d'avoir affadi et dénaturé l'esprit de l'antique chevalerie. A des mœurs réelles, historiques, viriles, succédèrent des sentiments chimériques et puérils. Cette modification, qui eut les plus graves conséquences dans l'art dramatique, s'opéra à la fois par la jurisprudence galante établie à l'hôtel de Rambouillet, et par les ouvrages qui, rédigés sous l'influence et dans l'esprit de l'hôtel, en

(1) *Continuation des Mémoires de Sallengre*, t. VI.

formèrent pour ainsi dire le code, et en propagèrent la tradition.

Moment solennel et décisif! Dans l'ignorance du bon goût, le génie de la France cherchait ses voies par toutes sortes d'essais. Les esprits flottaient au gré des divers courants littéraires. Pastorales espagnoles et italiennes, romans grecs traduits par Amyot, récits de Xénophon et de Tite-Live, histoires des Maures de Grenade, préoccupaient également. La chevalerie militaire ayant disparu, on éprouvait quelque lassitude de l'héroïque, peut-être amenée par les railleries de l'Arioste et de Cervantès. C'est alors que d'Urfé, Gomberville, Calprenède, Scudéry, conçurent l'idée peu sensée, mais justifiée par le succès, de renouveler le roman héroïque, en s'emparant de ces cadres étrangers, pour y mêler aux plus froides inventions un certain fonds de sentiments chevaleresques.

Ce qu'il importe de bien remarquer, toujours au point de vue de l'art dramatique, c'est l'étendue de la place occupée, dans les productions de ces romanciers, par la passion de l'amour au détriment de ces sentiments énergiques et de ces mâles vertus qui relevaient les vieux romans chevaleresques, et en faisaient pardonner les hyperboliques prouesses. Au lieu de ces champions généreux qui n'auraient osé lever les yeux sur leur dame avant d'avoir au prix du sang conquis le plus haut renom de

bravoure et de courtoisie, on ne vit plus que des *Aronce* ou des *Artamène,* uniquement occupés, dans le cours de leurs aventures, par l'idée d'une *Mandane* ou d'une *Clélie*. L'amour devint le but, il cessa d'être le mobile. Lancelot fut oublié pour Céladon. Le génie chevaleresque, génie austère d'une époque héroïque, disparut pour faire place au génie romanesque, avec son cortége de chimères et de fadeurs.

On pourrait se borner à reprocher à l'école romanesque, dont l'érudition était aussi fausse que le goût, ses ridicules parodies de l'histoire grecque et romaine. Ce qu'on ne peut se résoudre à lui pardonner, c'est d'avoir si fortement contribué à distraire l'art dramatique de la voie des traditions nationales, pour l'engager dans les routes semées d'écueils des fables et des récits antiques. Tel fut sur ce point l'inévitable effet du bizarre plaisir que trouvait une société d'élite à voir donner

L'air et l'esprit français à l'antique Italie,

et de la considération particulière dont jouit de son temps mademoiselle de Scudéry (2). Telle fut l'in-

(1) « Comme mademoiselle de Scudéri était alors vivante, je me contentai de composer ce dialogue dans ma tête ; et bien loin de le faire imprimer, je gagnai même sur moi de ne point l'écrire, ne voulant pas donner ce chagrin à une fille qui après tout avait beaucoup de mérite, et qui, nonobstant la mauvaise morale enseignée dans ses romans, avait encore plus de probité et d'honneur que d'esprit. » — Boileau, *Dia-*

fluence du succès des *Clélie*, des *Cyrus* et des *Cléopâtre*. La vogue de ces ouvrages accrédita la mode de prêter sur la scène à des personnages grecs, asiatiques ou romains, les sentiments particuliers à l'hôtel de Rambouillet, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus opposé au caractère et à la gravité antiques. Voyez, par exemple, la couleur que prend, dans mademoiselle de Scudéri, le noble et pathétique récit de Tite-Live.

« A peine Collatin eut-il dit cela, que Sextus ravi de joie le prit au mot : ainsi quoy qu'il fust desjà assez tard, ils montent tous à cheval, et s'en vont à Rome, qu'ils traversèrent sans s'y arrester, afin d'aller à Collatie où était Lucrèce : qui, n'attendant pas une si grande compagnie, travailloit avec ses femmes à un ouvrage admirable, dont elle faisoit une des occupations de sa solitude. Cependant, comme elle estoit naturellement propre, quoy qu'elle eust creû ne veoir personne ce jour-là, elle n'estoit

logue sur les héros de roman, préface. — « Le livre de *Clélie* a pu mériter de l'estime pour l'esprit, pour la politesse, pour l'agrément des inventions, pour les caractères bien suivis, et pour les autres choses qui rendent agréable à tant de personnes la lecture des romans. Plus on estime l'*illustre personne* à qui l'on attribue cet ouvrage, plus on est porté à croire qu'elle a un vrai repentir de ce qu'elle a fait autrefois lorsqu'elle était moins éclairée. » — *Lettres d'Arnauld*, Œuvres de Boileau, t. II (1701). Tout Port-Royal avait lu cet ouvrage, qui renferme, il est vrai, un éloge très-pompeux des célèbres solitaires. — Voyez Lettre de Racine à l'auteur des *Visionnaires*.

pas dans une négligence qui desrobast rien à sa beauté. Au contraire elle avoit un habillement qui luy estoit très-avantageux : de sorte que comme toute cette troupe en arrivant fit un fort grand bruit, et qu'elle sçeut que c'estoit son mary qui l'amenoit, elle se disposa à la bien recevoir... Cependant cette sage et modeste personne estoit si surprise de veoir un si grand emportement, et d'entendre toutes les louanges tumultueuses qu'on luy donnoit, qu'elle ne sçavoit qu'en penser. Néantmoins comme elle avait infiniment de l'esprit, et qu'elle n'avoit pas mesme oublié l'esprit du monde dans sa solitude, elle se tira admirablement de cette conversation interrompue, où tous les discours n'avoient nulle liaison : et elle fit si bien les honneurs de chez elle qu'elle ne charma pas moins tous ceux qui la virent par sa civilité et par sa bonne grâce, que par sa beauté : aussi n'y eut-il personne de la compagnie qui s'advisast de lui faire un compliment sur ce qu'ils venoient chez elle à une heure où ils troubloient son repos. Au contraire, ils se mirent en conversation comme s'il eust été l'heure de faire une visite régulière : de sorte que la première pointe du jour commença de paraître, que l'on n'avoit pas encore songé à parler de dormir. Toutefois, à la fin, le prince de Pométie ayant remarqué que les beaux yeux de Lucrèce avoient une langueur qui tesmoignoit qu'elle avoit besoin de re-

pos, quoy qu'elle n'en ostast pas la beauté, il proposa à la compagnie de se retirer. Mais comme le prince Sextus étoit aussi charmé de la beauté de Lucrèce qu'il l'avoit été de celle de Clélie, il ne s'y pouvoit résoudre; et il fit une satyre de la solitude avec Amilcar, qui dura encore fort longtemps, » etc., etc. (1).

Dans ce moment irréparable que les nations ne retrouvent plus, dans cette première fraîcheur de l'imagination et de la langue, dans la liberté et la puissance du travail qui créait le théâtre, pourquoi faut-il que la muse tragique ait détourné les yeux de ces trésors d'inspiration vraie que lui offraient les sujets nationaux, le passé historique et littéraire de la France (2)? Qui prouvait mieux que l'exemple tant invoqué des anciens, la puissance inspiratrice et féconde de la religion, de l'histoire et des souvenirs des aïeux? Voyez l'intérêt, l'inaltérable fraîcheur répandus sur le *Cid* par un ou deux sentiments empruntés à la tradition de ces preux du temps jadis!

Je ne fais point ici le procès à l'antiquité. Je n'as-

(1) *Clélie*, 1re partie, livre III, p. 1415, sqq. — Sur l'emploi devenu obligé de l'amour au théâtre, voyez Voltaire, *Préface de Brutus;* lettres à d'Argental, au sujet de l'*Orphelin;* à Villette, sur l'intrigue de *Zaïre*, etc.

(2) Voyez l'exposé des causes de la popularité de Shakspeare en Angleterre, par M. Villemain, *Mélanges littéraires*, nouvelle édition.

pire nullement à recueillir l'héritage de Perrault, de Desmarets ni de Lamotte. Je comprends combien le lointain poétique est favorable aux œuvres de l'imagination. Je sens peut-être aussi bien qu'un autre l'auguste caractère et la majestueuse grandeur de ces peintures antiques. Je ne puis cependant, malgré que j'en aie, me persuader que dans les profondeurs de l'érudition se cachent les sources vraies de l'inspiration dramatique. Je redoute la fadeur, conséquence forcée de l'imitation, et je considère comme le plus fâcheux accident ce caractère ambigu d'une scène où la critique est sans cesse obligée de discerner ce qui est original et d'emprunt, les pages inspirées et les traductions, les sentiments de l'époque, et les souvenirs bien ou mal digérés de la Grèce et de Rome.

Ce fut donc, je le crois, un premier malheur pour notre théâtre d'avoir quitté la voie des traditions nationales. Le second, et le plus irréparable, fut d'en être sorti sous la loi d'une école de fausseté qui avait affadi et gâté jusqu'au sentiment de l'amour.

Les événements politiques, en modifiant gravement les institutions et les priviléges féodaux, paraissent n'avoir pas peu contribué à cette déviation du goût. L'avénement de Louis XIV, qui consomma la défaite et la soumission de l'aristocratie féodale, affaiblit considérablement l'esprit qu'elle puisait dans l'exercice de la puissance, et dans les traditions de

famille. « Sous Louis XIV, quel aspect offre la noblesse, après la dernière lutte engagée pour le maintien de son influence politique? Une partie de la nation jouit de prérogatives importantes, onéreuses; mais elle est écartée des affaires presque systématiquement : en tant que classe distincte, elle est sans pouvoir, et c'est à peine si quelques-uns de ses membres ont conservé en droit dans leurs domaines des attributions administratives qu'ils n'exercent guère (1). » Cet abaissement de l'orgueil féodal se fit bientôt sentir dans la pratique de la vie. L'action du despotisme monarchique, combinée avec la domesticité de cour, augmenta l'énervement, amollit la trempe des caractères. Avec les mœurs changèrent les goûts littéraires. De 1630 à 1665, les lectures n'étaient plus les mêmes. Il y eut les traditions de la vieille cour, fort différentes de l'esprit de la nouvelle. Celle-ci, tout en conservant un ton élevé, perdit je ne sais quelle grandeur mâle, dernier souvenir de la féodalité (2).

Une preuve de ce changement dans le goût, c'est la préférence accordée à Corneille sur Racine, par madame de Sévigné, qui appartenait à l'ancienne

(1) Dareste de la Chavanne, *Histoire de l'administration en France*, t. I, p. 104.

(2) Les seuls *Mémoires* du comte de Coligny pourraient justifier cette assertion, si elle avait besoin de preuves. Il y a loin d'un tel homme aux la Feuillade et aux Villeroi.

cour. Le talent de Racine, en effet, se forma principalement sous l'influence de cette école romanesque que j'ai essayé de caractériser, et que je tiens beaucoup à distinguer de l'influence chevaleresque.

Celle-ci, quoi qu'on ait dit, me paraît à peu près absente dans le théâtre de Racine. Les modifications que Racine apporta aux caractères des Pyrrhus, des Hippolyte, des Iphigénie, me semblent faites beaucoup d'après les *antiques* de Calprenède et de Scudéry, nullement d'après l'esprit de la chevalerie, tel qu'il respire dans les vieux romans. Que sera-ce chez les successeurs de Racine? « En 1708, Crébillon donna son *Électre*. Le poëte eut l'idée que n'avait pas eue Sophocle (il en triomphe bien plaisamment dans sa préface), de rendre son héroïne plus à plaindre, en lui supposant, à elle toujours obsédée par le fantôme sanglant de son père, une passion amoureuse; et pour qui? pour le fils d'Égisthe, de son côté épris d'elle. Par un second effort d'imagination, il donne à ce fils d'Égisthe une sœur, pour qu'elle aimât Oreste et en fût aimée, et que les enfants d'Agamemnon se trouvassent engagés à la fois dans les intérêts d'un amour contraire à leur devoir. A cette conception dramatique, digne de Pradon, Crébillon ajouta un roman qu'on peut rapporter à l'influence de la Calprenède, qu'il prisait fort et qu'il lisait assidûment (1). »

(1) Patin, *Études sur le théâtre des Grecs*, II, p. 245. — L'ingénieux et savant ouvrage auquel j'emprunte ce passage

Avec cet instinct de grandeur particulier à son génie, Corneille aperçut combien risquait de perdre le théâtre à cette altération des sentiments, comme on le voit par le passage suivant, qui contient un reproche indirect adressé, selon Voltaire, à Racine, mais qui, vu la date de la pièce, s'appliquerait mieux à Quinault :

> A force de vieillir un auteur perd son rang;
> On croit ses vers glacés par la froideur du sang;
> Leur dureté rebute et leur poids incommode,
> *Et la seule tendresse est toujours à la mode* (1).

Quelques années auparavant, il écrivait : « J'aime mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop héroïnes, par une ignorante et basse affectation de les faire ressembler aux originaux qui en sont venus jusqu'à nous, que de m'entendre louer d'avoir efféminé mes héros, par une docte et sublime complaisance au goût de nos délicats, qui veulent de l'amour partout, et ne permettent qu'à lui de faire auprès d'eux la bonne ou mauvaise fortune de nos ouvrages (2). »

Hélas ! la tyrannie de cette mode ne l'obligea que

renferme un grand nombre d'autres rapprochements à consulter. Voyez en particulier les réflexions sur le *Philoctète* de Châteaubrun, II, 478, et l'*Alceste* de Quinault, III, 23. On connaît les propres critiques de Voltaire sur son *Œdipe*.

(1) Épître au roi.

(2) Préface de *Sophonisbe*, 1663.

trop souvent à payer lui-même, avec la grâce et la délicatesse de moins, le même tribut au défaut dont il faisait ainsi la satire. Que ne restait-il le Corneille du *Cid?* Je sais l'incomparable grandeur attachée aux souvenirs romains ; mais nos antiquités religieuses et nationales, nos traditions, nos légendes, avaient bien aussi leur noblesse.

Quelle heureuse carrière ouverte à l'éloquence dramatique, si celui

dont la main crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna

eût un moment négligé l'antiquité, pour devenir le peintre du passé de la France! Quel plaisir de retrouver dans cette franche et mâle poésie, avec la saveur d'une langue nouvelle, les noms des villes, des fleuves, des héros chers à la patrie ! L'Orient, rempli du souvenir des croisés, était digne d'inspirer le traducteur de l'*Imitation de Jésus-Christ;* et l'auteur de *Polyeucte* paraissait appelé à hériter de l'enthousiasme de ces chantres inconnus qui avaient jadis célébré la prise d'Antioche, ou pleuré sur les morts tombés à Roncevaux. Étaient-ils donc si peu tragiques, les souvenirs des Anglais, des Valois et de la Ligue ? « N'y avait-il rien de merveilleux dans ces temps des Roland, des Godefroy, des sires de Coucy et de Joinville ; dans ces temps des Maures et des Sarrasins, des royaumes de Jérusalem et de Chypre, dans ces

temps où l'Orient et l'Asie échangeaient d'armes et de mœurs avec l'Europe et l'Occident; dans ces temps où Thibaut chantait, où les troubadours se mêlaient aux armes, les danses à la religion, et les tournois aux siéges et aux batailles (1)? » — Regrettons que Corneille n'ait pas connu Shakespeare : regrettons qu'à l'exemple de ce grand et libre génie, l'auteur de *Cinna* n'ait pas tiré du souvenir des vieux temps une scène forte et populaire, des compositions inspirées et nationales. Le temps favorable était passé, l'imagination et l'art épuisés, quand le théâtre a retrouvé parmi nous ses voies naturelles, malheureusement méconnues à son début.

(1) *Génie du Christianisme*, II, p. III, éd. Didot.

Vu et lu,

A Paris, en Sorbonne, le 22 mai 1853, par le doyen de la Faculté des Lettres de Paris,

J.-Vict. LE CLERC.

Permis d'imprimer :

Le recteur de l'Académie de la Seine,

CAYX.

NOTE.

(Voyez p. 4.)

Pour suppléer autant que possible au défaut de développements, nous croyons devoir donner ici, d'après *la Colombière*, I, p. 22, la formule du serment de chevalerie, parce que cette formule nous paraît renfermer les idées fondamentales de l'institution.

— « Les chevaliers des siècles passés, pour augmenter le désir qu'ils avoient de bien faire, appuyoient l'inclination qu'ils avoient à faire des actions glorieuses par un serment qui y obligeoit aussi leurs consciences; et de cette sorte, bon gré mal gré qu'ils en eussent, les plus déterminés estoient en quelque sorte contraints à ne s'éloigner jamais du chemin de la vertu et de l'honneur.

« Les articles du serment qu'ils estoient obligés de faire à leur réception consistoient :

« Premièrement, de craindre, de révérer et de servir Dieu religieusement, et de combattre pour la foy de toutes leurs forces, et de mourir plustost de mille morts que de renoncer jamais au christianisme.

« De servir leur prince souverain fidèlement, et de combattre pour lui et la patrie très-valeureusement.

« De soutenir le bon droit des plus foibles, comme des veuves, des orphelins, et des damoiselles en bonne querelle, en s'exposant pour eux selon que la nécessité le requerroit, pourvu que ce ne fût contre leur honneur propre, ou contre leur roi ou prince naturel.

« Qu'ils n'offenseroient jamais aucune personne malicieusement, ni n'usurperoient le bien d'autruy, mais plutôt qu'ils combattraient contre ceux qui le feroient.

« Que l'avarice, la récompense, le gain et le profit, ne les obligeroit à faire aucune action, mais la seule gloire et vertu.

« Qu'ils combattront pour le bien et pour le profit de la chose publique.

« Qu'ils ne combattront jamais accompagnés contre un seul, et qu'ils fuiront toutes fraudes et supercheries.

« Qu'estant pris en un tournoy prisonniers, ils seront obligés par leur foy et honneur d'exécuter de point en point les conditions de l'emprise; outre qu'ils seront obligés de rendre aux vainqueurs leurs armes et leurs chevaux, s'ils les veulent avoir, et ne pourront combattre en guerre ni ailleurs sans leur congé.

« Qu'ils doivent garder la foi inviolablement à tout le monde, et particulièrement à leurs compagnons, soutenant leur honneur et profit entièrement en leur absence.

« Qu'ils s'aimeront et s'honoreront les uns les autres, et se porteront aide et secours toutes les fois que l'occa-

sion s'en présentera, et ne combattront jamais l'un contre l'autre, si ce n'est par méconnaissance.

« Qu'ayant fait vœu ou promesse d'aller en quelque queste ou aventure étrange, ils ne quitteront jamais les armes, si ce n'est pour le repos de la nuit.

« Qu'en la poursuite de leur queste ou aventure, ils n'éviteront point les mauvais et périlleux passages, ni ne se détourneront du droit chemin, de peur de rencontrer des chevaliers puissants, ou des monstres, bestes sauvages ou autre empêchement, que le corps et le courage d'un seul homme peut mener à chef.

« Qu'ils ne prendront jamais aucun gage ni pension d'un prince étranger.

« Que s'ils sont obligés à conduire une dame ou damoiselle, ils la serviront, protégeront et la sauveront de tout danger et de toute offense, ou ils mourront à la peine.

« Qu'estant recherchés de combat pareil, ils ne le refuseront point sans plaie, maladie ou autre empêchement raisonnable.

« Qu'ayant entrepris de mettre à chef une emprise, ils y vaqueront an et jour, s'ils n'en sont rappelés pour le service du roi et de leur patrie.

« Qu'ils seront fidèles observateurs de leur foi donnée, et qu'étant pris prisonniers en bonne guerre, ils payeront exactement la rançon promise, ou se remettront en prison au jour et temps convenu selon leur promesse, à peine d'être déclarés infâmes et parjures.

« Que, retournés à la cour de leur souverain, ils rendront un véritable compte de leurs aventures, encore

même qu'elles fussent à leur désavantage, au roi et au greffier de l'ordre, sur peine d'être privés de l'ordre de chevalerie.

« Que sur toutes choses ils seront fidèles, courtois, humbles, et ne failleront jamais à leur parole pour mal ou perte qui leur en peut advenir. »

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR

L'AMADIS DE GAULE,

SUR LA TRADUCTION ET LA SUITE DE CE ROMAN.

Nous avons pris pour base de cette Notice l'article du père Niceron, sur d'Herberay des Essarts, inséré au tome XXXIX de ses Mémoires, en complétant cet article avec les notes manuscrites placées, par M. le marquis de Paulmy, en tête des différents exemplaires des *Amadis* qui lui ont appartenu, et qui se trouvent déposés à la Bibliothèque de l'Arsenal. Il importe de conférer cette notice avec le tableau généalogique des *Amadis*, qui se trouve dans la *Bibliographie* de Melzi.

L'*Amadis* espagnol, y compris la *Suite*, ne renferme en cette langue que treize livres. Il est de la plus grande difficulté de rassembler tous ces livres en espagnol. Il est même assez difficile de se procurer les quatre premiers, d'après les anciennes éditions, dont la première est de 1510, Salamanque, in-fol. Mais ces quatre premiers livres sont encore si populaires en Espagne, qu'il en a

été publié une édition à Barcelone en 1848, 4 vol. in-12, laquelle fait partie d'une collection de romans à bon marché.

Les quatre premiers livres renferment le roman original. Rédigés vers 1465, d'après des textes plus anciens, par *Garcia Ordoñez de Montalvo, regidor de Medina del Campo*, ils furent traduits, en 1540, par d'*Herberay des Essarts*.—Paris, *Denis Janot* et *Vincent Sertenas*, in-fol. Les éditions se succédèrent jusqu'en 1577.

Le cinquième livre, tout entier composé par Montalvo, vers 1490, contient l'histoire d'*Esplandian*, *fils d'Amadis*. — *Traduit par le même*. Paris, *Vincent Sertenas*, 1550, in-fol. La première édition doit être de l'an 1544.

Le sixième livre, traduit par le même, Paris, 1545, in-folio, contient le récit des gestes de *Lisvart de Grèce*, fils d'Esplandian. L'auteur espagnol est *Paez de Ribeira*, comme on le voit dans l'édition de Salamanque, imprimée chez Jean de Porras en 1510, in-fol.

Le septième livre, traduit par le même, Paris, *Jeanne Marnef*, 1546, in-fol., renferme l'histoire d'*Amadis de Grèce*, surnommé le chevalier de l'Ardente Épée, fils de *Lisvart de Grèce* et de *la belle Onolorie*. — L'auteur est *Juan Diaz*, bachelier en droit canon. Dans l'original espagnol, cette histoire ne commence qu'au neuvième livre.

Le huitième livre, traduit par le même. Paris, *Étienne Grouleau*, 1548, continue les aventures du septième.

Ce sont là les seuls livres des *Amadis* que d'*Herberay* ait traduits. Cette traduction fut continuée par d'autres; mais ce qui est de lui est plus estimé que le reste, tant

par rapport au style que pour le fond. En espagnol même, les premiers livres sont les meilleurs. Les derniers ne sont pas traduits de l'espagnol, mais plutôt le fruit de l'imagination des prétendus traducteurs; c'est ce qui fait que quand deux volumes ont eu deux traducteurs, ils sont fort différents.

Le neuvième livre fut d'abord traduit par *Gilles Boileau*, natif de *Bullion* en Lorraine. L'auteur espagnol est inconnu. *Claude Colet* revit depuis cette traduction, dont il y eut une édition, et la publia sous son nom seize mois après, Paris, *Vincent Sertenas*, 1553, in-fol. — Ce neuvième livre contient les gestes de *don Florisel de Niquée, qui fust filz d'Amadis de Grèce et de la belle Niquée.*

Le dixième livre est la suite du neuvième, et forme le onzième dans l'espagnol. La traduction est de *Jacques Gohory*. Mais Gohory a très-peu suivi son original. — Paris, *Vincent Sertenas*, 1553, in-fol.

Le onzième livre d'Amadis de Gaule, où reluysent principalement les hautz faitz d'armes de *Rogel de Grèce* et ceux d'*Agésilas de Colchos*, au long pourchas de l'amour de *Diane*, la plus belle princesse du monde, — répond à la première partie du douzième tome espagnol, dont l'auteur n'est pas connu. Cette traduction est encore de *Gohory*, Paris, *Jean Longis*, 1554, in-fol.

Le douzième livre, qui continue les mêmes aventures, répond à la deuxième partie du tome XII espagnol. — Traducteur, *Guillaume Aubert*, de Poitiers, avocat du roy des trésoriers de France. Nous avons de lui une *Histoire des croisades*. — Paris, *Étienne Groulleau*, 1556, in-fol.

L'édition in-folio ne contient que les douze premiers livres des *Amadis*.

Les treizième et quatorzième livres, traictant les haults faits d'armes du gentil chevalier *Silves de la Selve*, fils de l'empereur *Amadis de Grèce* et de la royne *Finistée*. — Ces deux livres répondent au treizième et dernier tome que l'on connaisse de l'*Amadis* espagnol. — Le treizième eut pour traducteur *Gohory*, sous le pseudonyme de *Montluel*, 1576, in-4°. Le même *Gohory* publia le quatorzième, traduit par A. T. (*Antoine Tyron*). Paris, *Nicolas Bonfons*, 1574, in-4°.

Le quinzième livre, traictant les haults faits d'armes et amours loyalles des vaillants et invincibles chevaliers *don Sferamondi de Grèce*, et *Amadis d'Astre*. Paris, *Jean Parant*, 1577. — C'est ici le dernier livre des *Amadis* de l'édition in-4°, qui contient tous les précédents, sans aucun changement, ni pour le fond, ni pour le style. — Ce quinzième livre est tout entier de l'imagination d'Antoine Tyron.

L'édition in-16, d'ailleurs conforme aux deux précédentes, contient vingt et un livres, sans compter les volumes doubles, traduits ou imaginés par différents auteurs. C'est donc la traduction in-16 qui est préférable, puisqu'elle conduit le roman plus loin que les autres éditions, et que tous les faits rapportés dans l'édition in-16 continuent assez bien l'intrigue de cet ouvrage, et ont entre eux une liaison suivie.

Le seizième livre et les suivants, jusqu'au *vingt et unième* inclusivement, sont donnés comme une traduction de *Gabriel Chappuys*, probablement d'après l'ita-

lien de *Mambrino Roseo*, et font suite à l'histoire de Sferamondi; Lyon, *Louis Cloquemin*, 1576-1579. — Les premiers chapitres du seizième renferment les mêmes choses que le prétendu quinzième livre, donné par *Tyron;* mais la traduction en est différente.

Il y a trois doubles parmi ces cinq derniers volumes. — Le double du *dix-septième* est de l'invention de *Nicolas de Montreux*, gentilhomme du Maine. Paris, 1577, chez *Poupy*.

Jacques Charlot, Champenois, a fait une deuxième version du *dix-neuvième livre*. Lyon, *Louis Cloquemin*, 1581; et *Jean Boiron*, une deuxième version du *vingtième*. Lyon, *Louis Cloquemin*, 1581.

Les vingt-deuxième, vingt-troisième et vingt-quatrième livres, dont on ignore l'auteur, parurent à Paris, *Olivier de Varennes*, 1615, en 3 vol. in-8°, qui sont très-rares, n'y ayant eu que cette édition.

Ces trois livres, que l'auteur donne pour traduits de l'espagnol, forment une continuation et une nouvelle conclusion des *Amadis*. Le continuateur n'a fait qu'introduire de nouveaux héros sur la scène, qu'il donne pour fils des anciens, et leur fait arriver les mêmes aventures qu'à leurs pères, sans prendre la peine d'y rien changer. Ces trois livres sont d'ailleurs d'un ton absolument différent des précédents, et ils paraissent avoir été composés longtemps après. Le style n'a ni la noblesse ni la simplicité des premiers. Il est rempli d'expressions triviales et basses. La liberté naïve des premiers livres est remplacée dans ces derniers par des peintures grossières, et souvent obscènes, qu'il est inconcevable que l'on ait

osé présenter et dédier au roi, à la reine-mère, et à madame la princesse de Conti.

Les aventures racontées dans les premiers chapitres du *vingt-troisième* livre, se passent en Amérique, dont il n'avait été jusqu'alors fait aucune mention dans tout le courant de l'ouvrage.

Florès de Grèce entre dans le corps et la suite des *Amadis*, et forme un *vingt-cinquième* volume, qui doit être placé après le *sixième*, puisque *Florès* est donné pour second fils d'*Esplandian*.

Ainsi l'on ne peut connaître les *Amadis* imprimés au seizième siècle, sans lire plus de trente volumes de différents formats; mais, au commencement du dix-septième siècle, il parut un nouvel ouvrage qu'il faut encore lire pour connaître les *Amadis* en entier, car il en contient, pour ainsi dire, les préliminaires : c'est l'histoire du *Chevalier du Soleil*, et de son frère *Rosiclair*, fils de l'empereur Trébatius. Elle est en huit gros volumes in-8°, dont le premier parut en 1620, et le dernier en 1625. Ils sont vraiment traduits de l'espagnol. L'auteur suppose que Trébatius et Rosiclair sont les ancêtres des Amadis.

Belianis de Grèce est un volume qui appartient à cette suite; il n'a été imprimé qu'en 1625, in-8°. Enfin, le *Roman des romans*, contenant la conclusion des aventures du Chevalier du Soleil, des Amadis, de Florès et de Belianis, forme encore sept gros volumes in-8°, qui ferment entièrement la marche de cette longue suite de romans, et la portent bien à cinquante volumes.

Il est certain que ce qu'il y a de meilleur dans cette

espèce de bibliothèque romanesque, et ce qui en a fait la fortune, ce sont les cinq premiers livres des *Amadis*. C'est cette partie de l'histoire qu'on s'est le plus empressé de mettre en français moderne, afin de la faire connaître aux gens du monde; mais il restait encore à chercher dans plus de quarante volumes de la suite ce qu'ils pouvaient contenir d'agréable. C'est ce que M. de Paulmy entreprit d'exécuter en publiant deux volumes in-12, 1780, sous le titre d'*Histoire du chevalier du Soleil, de son frère Rosiclair, et de leurs descendants*. (Voy. *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, partie VIII, p. 371.)

On joint ordinairement à la collection des *Amadis* le recueil suivant : *Trésor de tous les livres d'Amadis de Gaule, contenant les harangues, épistres, concions, lettres missives, et autres choses plus excellentes, pour instruire la jeune noblesse à l'éloquence, grâce, vertu et générosité*. — Lyon, *Huguetan*, 1582, 2 vol. in-16.

Il existe de l'*Amadis* des traductions en allemand, hollandais, italien et anglais, mais très-rares et incomplètes. Les quatre premiers livres, imprimés à Londres, in-4°, figurent dans le catalogue de la bibliothèque Bodléienne, de *Thomas Hyde*, p. 330. Enfin, don *Clemencin*, I, p. 109, affirme que l'*Amadis* obtint même les honneurs d'une traduction en hébreu.

TABLE.

INTRODUCTION I

PREMIÈRE PARTIE.

CHAP. I. Du choix de l'*Amadis de Gaule* comme sujet d'étude; — célèbre dès son apparition. — Opinion de Torquato Tasso. — De l'*Amadigi di Francia* 13

CHAP. II. De l'origine de l'*Amadis de Gaule*.— Certitude d'une version portugaise. — Preuves de l'existence d'une version espagnole antérieure à Vasco de Lobeira 20

CHAP. III. Que l'ancienne version espagnole a été vraisemblablement composée d'après un thème primitif, d'origine bretonne, introduit en Espagne par l'influence de la littérature française 41

CHAP. IV. De l'existence d'un manuscrit original de l'*Amadis* en français, et de la traduction de des Essarts 55

DEUXIÈME PARTIE.

CHAP. I. De la rédaction de Montalvo. — État des lettres et des esprits en Espagne, au moment de sa composition 69

CHAP. II. Analyse des divers éléments qui entrent dans la composition de l'*Amadis de Gaule*. — 1° Tradition primitive bretonne ; preuves directes, preuves indirectes. — 2° Imitation de *Tristan* et de *Lancelot* 92

CHAP. III. Partie originale de l'*Amadis*, 1° sous le rapport des sentiments : influence du génie espagnol ; 2° sous le rapport de la composition et de l'art : influence probable de l'antiquité 123

CONCLUSION. Perpétuité de l'éducation et des sentiments chevaleresques jusqu'à l'avénement de Louis XIV. — Nouvelle impulsion donnée par la traduction d'Herberay. — Vogue singulière de cet ouvrage. — La chevalerie dans les mœurs de la haute société sous la régence d'Anne d'Autriche. — Son influence sur les ouvrages de madame de la Fayette. — Antiques sentiments chevaleresques faussés par l'école des Précieuses. — Cette influence prévaut au théâtre 155

FORMULE DU SERMENT DE CHEVALERIE 193

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE 197

DOCTISSIMO ATQUE HUMANISSIMO VIRO

E. EGGER

IN FACULTATE LITTERARUM PARISIENSI PROFESSORI VICARIO

STUDIORUM MEORUM FAUTORI LIBERALISSIMO

GRATISSIMI ANIMI PIGNUS.

39935 LS.
A481
.YbE

Author Baret, Eugène

Title Études sur la rédaction espagnole de l'Amadis de Gaule de Garcia Ordonez de Montalvo

ND 18-4-

University of Toronto Library

DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU